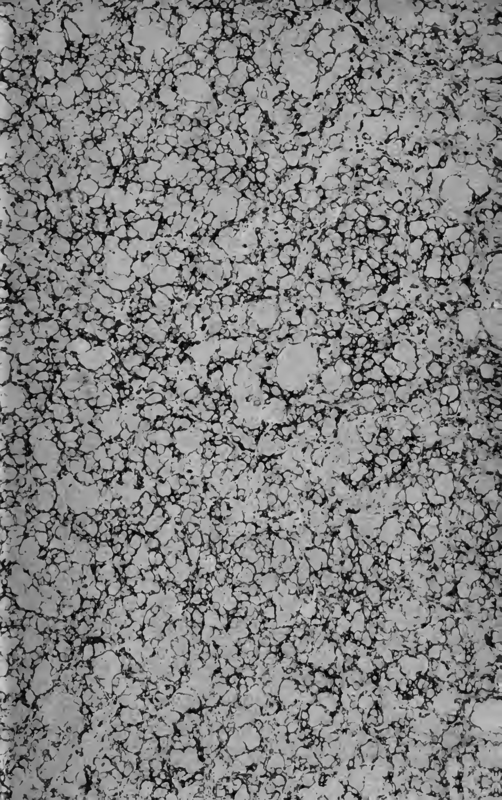




LA

NUIT DE NOCES

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

OUVRAGES

DE

LA COMTESSE DASH

Format grand in-18

UN AMOUR COUPABLE........	1 vol.
LES AMOURS DE LA BELLE AURORE....................	2 —
LES BALS MASQUÉS..........	1 —
LA BELLE PARISIENNE.......	1 —
LA BOHÈME DU XVIIe SIÈCLE.	1 —
BOHÈME ET NOBLESSE.......	1 —
LA CHAINE D'OR...........	1 —
LA CHAMBRE BLEUE.........	1 —
LA CHAMBRE ROUGE.........	1 —
LE CHATEAU DE LA ROCHE SANGLANTE...................	1 —
LES CHATEAUX EN AFRIQUE..	1 —
LES COMÉDIES DES GENS DU MONDE...................	1 —
COMMENT ON FAIT SON CHEMIN DANS LE MONDE.—CODE DU	1 —
SAVOIR-VIVRE............	1 —
COMMENT TOMBENT LES FEMMES	1 —
LA DAME DU CHATEAU MURÉ.	1 —
LA DETTE DE SANG..........	1 —
LA DERNIÈRE EXPIATION....	2 —
LE DRAME DE LA RUE DU SENTIER.....................	1 —
LA DUCHESSE D'ÉPONNES.....	1 —
LA DUCHESSE DE LAUZUN....	3 —
LA FEMME DE L'AVEUGLE....	1 —
LES FEMMES A PARIS ET EN PROVINCE.................	1 —
LES FOLIES DU CŒUR.......	1 —
LE FRUIT DÉFENDU.........	1 —
LES GALANTERIES DE LA COUR DE LOUIS XV............	4 —
— LA RÉGENCE............	1 —
— LA JEUNESSE DE LOUIS XV	1 —
— LES MAITRESSES DU ROI..	1 vol.
— LE PARC AUX CERFS.....	1 —
LES HÉRITIERS D'UN PRINCE..	1 —
LE JEU DE LA REINE.......	1 —
LA JOLIE BOHÉMIENNE......	1 —
LES LIONS DE PARIS........	1 —
LE LIVRE DES FEMMES......	1 —
MADAME LOUISE DE FRANCE..	1 —
MADAME DE LA SABLIÈRE....	1 —
MADEMOISELLE CINQUANTE MILLIONS................	1 —
MADEMOISELLE DE LA TOUR DU PIN...................	1 —
LA MAIN GAUCHE ET LA MAIN DROITE..................	1 —
LA MARQUISE DE PARABÈRE.	1 —
LA MARQUISE SANGLANTE....	1 —
LE NEUF DE PIQUE.........	1 —
LA NUIT DE NOCES.........	1 —
LA POUDRE ET LA NEIGE....	1 —
LA PRINCESSE DE CONTI....	1 —
UN PROCÈS CRIMINEL.......	1 —
UNE RIVALE DE LA POMPADOUR	1 —
LE ROMAN D'UNE HÉRITIÈRE..	1 —
LA ROUTE DU SUICIDE......	1 —
LE SALON DU DIABLE........	1 —
LES SECRETS D'UNE SORCIÈRE	2 —
LA SORCIÈRE DU ROI........	2 —
LE SOUPER DES FANTOMES...	1 —
LES SOUPERS DE LA RÉGENCE.	2 —
LES SUITES D'UNE FAUTE....	1 —
TROIS AMOURS.............	1 —
LES VACANCES D'UNE PARISIENNE..................	1 —

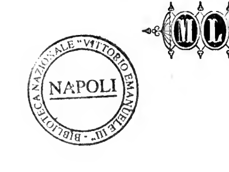
Clichy. Impr. M. Loignon, Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnière 12

LA

NUIT DE NOCES

PAR

LA COMTESSE DASH





PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1869

LA

NUIT DE NOCES[1]

I

OU L'ON ENLÈVE LA JARRETIÈRE DE LA MARIÉE

On entraîna la mariée vers le salon, et presque tout de suite elle fut invitée à présider le festin dressé dans la salle à manger d'apparat.

C'était un coup d'œil magique, splendide, un luxe cossu, tout différent de nos richesses artificielles d'aujourd'hui. L'argenterie massive faisait ployer la table sous son poids, les cristaux profondément

1. Si mes lecteurs m'ont fait l'honneur de lire la première partie de ce roman, intitulée: *la Chambre rouge,* ils savent par quelles péripéties nous arrivons à cette *Nuit* que je vais leur raconter.

S'ils ne connaissent point le commencement de cette histoire,

taillés, ou fins comme une mousseline, révélaient une origine étrangère. Partout des fleurs, des porcelaines, des albâtres ; autour de la table une corbeille de beautés, des gentilshommes vêtus de soie et d'habits brodés de paillettes ; celui du marquis était en étoffe de Chine bleu de ciel, à boutons de diamant ; la saison ne permettait pas le velours, on était très-sévère pour ces étiquettes-là. Des dentelles royales formaient son jabot et ses manchettes, des brillants et des rubis étincelaient à la poignée d'or de son épée, enveloppée d'un fourreau de galuchat blanc.

Le Poitou est un pays de bonne chère, il n'en est pas en France où l'on sache mieux manger. Tout y abonde : de la viande excellente, du gibier, de la volaille. Des poissons de mer et des rivières, des truffes exquises, des légumes savoureux, on n'a qu'à choisir. En ce temps la vie ne se payait pour ainsi dire rien. Le service des noces était du premier choix ; on avait rassemblé un congrès de maîtres-queux qui luttaient ensemble et cherchaient l'un l'autre à se surpasser.

Quant aux vins, on en servit de vingt espèces, de qualités supérieures. On en but de tous les pays.

Hélas ! pauvre Radegonde ! quatre heures après elle était encore à la même place, morte de fatigue, répondant aux compliments, aux santés, écoutant les

ils me permettront de la leur recommander, elle est indispensable au dénouement et perdrait beaucoup à être tronquée.

Je les prie de me pardonner et de m'accorder cette fois encore leur indulgence, à laquelle ils m'ont si gracieusement accoutumée.

chansons plus ou moins égrillardes que lui dédiaient les poëtes du cru, et que répétaient les douairières. C'était un vrai supplice, auquel l'amoureux marquis eût bien voulu la soustraire.

— Vous souffrez, madame, rentrez, je vous en prie, je me charge de vous excuser.

— Non, monsieur, mon père serait mécontent, il veut que tout se fasse suivant les usages.

— Nous en aurons d'autres à subir ce soir, dont je désirerais fort me dispenser, les connaissez-vous?

— J'ai été souvent aux noces, et je sais combien les jeunes gens sont ridicules et insupportables ces jours-là?

— Tenez, le petit d'Avrillau est là-bas, prêt à remplir son rôle, comme le plus jeune; c'est lui qui doit se cacher sous la table et vous dérober votre jarretière. Sa grand'mère lui aura donné des instructions; nul ne s'entend mieux qu'elle à conduire les danses et à régler la cérémonie, elle n'aura jamais que vingt ans.

Radegonde n'eut garde de raconter les instructions de sa cousine à ce sujet. Le bel air de la cour et des élégantes était de retenir son bas au-dessous du genou. La mariée avait une jarretière neuve en ruban rose brodé et frangé d'argent. Les armes de Lamenerie et de Boisbryant s'écartelaient au milieu, ayant pour supports des Amours. La jeune femme devait la nouer à peine, avant de s'asseoir à table, afin que les petits ravisseurs pussent en saisir

les bouts sans se permettre aucune inconvenance. Cette jarretière devenait un prix d'adresse et se distribuait ensuite aux garçons, comme la couronne se distribuait aux filles.

Quelquefois le jeune conquérant se refusait à la partager; il l'attachait à son habit, en disant fièrement comme le héros antique :

— Viens la prendre.

Quand la mariée était jolie, la jarretière faisait bien des envieux ; il n'était pas un rimailleur qui ne la célébrât, et les vers se colportaient dans la province, avec les détails de la noce.

Radegonde en avait été souvent témoin, mais elle l'avait oublié ; en ce jour où elle devait jouer le principal rôle, ses pensées étaient ailleurs. M. de Lamenerie le lui rappela, et ce détail la ramena vers la réalité.

Les têtes s'échauffaient ; à Paris, les estomacs à la mode n'eussent pas supporté une pareille bombance ; ces campagnards s'en apercevaient à peine, ils devaient recommencer quelques heures après ; ils étaient gais, très-gais, seulement ils mangeaient considérablement.

Le comte avait fait exception à sa sobriété ordinaire; aussi était-il un peu plus *avancé* que les autres, à cause du manque d'habitude.

— Messieurs, dit-il en se levant, et vous, mesdames, je vous propose encore une santé.

On avait tant bu qu'on ne savait plus trop laquelle on pouvait boire.

— C'est celle de mon honorée cousine, la com-

tesse de Faubert, qui manque à cette réunion. Qu'elle sache au moins combien nous l'avons regrettée.

— Oui ! oui ! oui ! s'écria-t-on de toutes parts.

— Mais pourquoi madame de Faubert n'est-elle pas des nôtres ? demanda M. de Lamenerie.

— Je viens de recevoir d'elle un petit mot par un de ses gens. Elle a perdu son cousin, le vicomte de Brulay, mort subitement à table d'indigestion. Dieu nous épargne d'en faire autant que lui !

— *Amen!* répliqua un plaisant de la ville, en nasillant.

— La veuve de ce cousin est une des femmes les plus brillantes de la cour ; néanmoins elle pleure ce pauvre homme et elle est venue passer les premiers instants de son deuil chez la comtesse, afin d'être à l'abri des propos. Ce doit être une personne fort sage malgré sa beauté.

— Cela ne gâte rien, et si elle est riche, elle est parfaite.

— Riche à millions. On ne pouvait amener à cette fête une inconsolable. Ma cousine a dû rester près d'elle ; telle est la cause de son absence.

— Nous la verrons, j'espère, quand nous serons moins nombreux : ce vicomte de Brulay était-il votre parent, monsieur ?

— Non, mon cher marquis, rassurez-vous, vous n'aurez pas à attrister vos joies par des habits noirs, madame de Faubert nous est alliée par son mari, tandis que les Brulay tiennent à sa famille, elle est une Brulay.

Pauvre Radegonde ! si elle avait pu deviner pourquoi cette opulente et superbe Arthémise arrivait en Poitou ! L'incident passa, on quitta enfin la table et on se dispersa dans les jardins. Chacun forma sa coterie; le marquis eut le bon goût de laisser sa femme avec ses compagnes, quoiqu'il lui en coûtât ; elles se promenaient sous les marronniers séculaires du quinconce, et plus d'une tourna furtivement les yeux sur cette mystérieuse chambre, où l'on avait eu si peur, où il s'était passé tant de choses terribles, et où Radegonde entrerait le soir pourtant.

— Ma chère belle, lui demanda la plus hardie, est-ce que vous ne tremblerez pas en vous trouvant sous ces vieux lambris ?

— Depuis tant de siècles, mes aïeules y sont allées avant moi, et les chroniques ne rapportent pas qu'il leur soit rien arrivé. Ma mère elle-même s'est soumise à cet usage et n'a pas.....

— Et votre grand'mère ! interrompit madame d'Avrillau, j'ai ouï dire à mon père qu'elle avait voulu danser un pas breton dans la chambre rouge, avec son mari et ses amios. On y a chanté presque toute la nuit, et les revenants no se sont pas fâchés de ce tapage ; il n'en est pas venu un seul.

— Miséricorde ! madame ! des revenants ! elle n'en verra pas, j'espère, s'écria ma cousine. Votre châtelaine assassinée, et l'autre avec son squelette d'enfant, ne vont pas nous poursuivre ce soir dans les corridors ; j'en mourrais !

— Ceux-là et bien d'autres. Et Gertrude à la

grande dent, et Mathieu l'ensorcelé, et l'autre Mathieu, excommunié par M. de Poitiers, pour avoir fait boire son cheval dans un bénitier, que sais-je! Les Bois-Bryants ont une histoire aussi effroyable que celle des Tudors auxquels ils sont alliés.

— Je vous en supplie, madame, ne nous dites pas cela; dès qu'il fera nuit, je n'oserai pas remonter dans ma chambre m'habiller pour le bal.

— Vous danserez, j'en suis sûre, malgré les spectres; vous ne redouterez même pas les cris de Mélusine, notre aïeule par les femmes, qui d'ordinaire fait un train magistral ici, chaque fois qu'il s'y passe un événement.

— J'aimerais mieux avoir des illustrations moins anciennes, dussé-je perdre quelques quartiers de ma généalogie, s'écria l'étourdie en riant, et n'être pas assujettie à de pareilles visites.

— Je vous en prie, madame d'Avrillau, interrompit la marquise, qu'il ne soit plus question de cela; vous épouvantez mes amies, elles ne s'amuseront plus.

— Elles se sont pourtant bien amusées le soir des Rois, quand le rond de Ronchin a envahi la sombre demeure et que je leur ai conté les traditions qui s'y rattachent.

— Oui, ajouta une autre, et M. de Lamenerie était assis sur ce grand lit couleur de sang, je me le rappelle.

Qui nous eût dit alors qu'il serait le marié avant un an en deçà!

Radegonde étouffa un soupir. Ce jour-là Richard était près d'elle ; tous les deux pleins d'espérance et d'amour ; la chambre rouge ne les effayait point, elle croyait n'en franchir le seuil qu'appuyée sur son bras. Quel changoment et que de douleurs depuis cette soirée !

— Nous n'avons plus le temps de revenir sur les vieilles histoires, poursuivit madame d'Avrillau. Il faut aller à notre toilette. Vous serez toutes belles, je n'en doute pas, et toutes vous ferez lo péché d'envie lorsque vous verrez la parure de madame de Lamenerie, la reine n'en a pas de plus élégante ni de plus riche.

L'escadron joyeux se sépara ; Radegonde suivit sa cousine, qui devait comme le matin assister à son changement d'habit. Elle allait quitter le voile, mais elle gardait le chaperon. Les diamants remplaçaient les perles, et sa robe était une merveille d'nn autre genre.

L'habit était en satin blanc, d'une force et d'un éclat que n'ont plus les nôtres. Le bas avait un grand volant de point d'Alençon posé sur un bouillon de satin retenu par des roses blanches. Par-dessus elle portait une tunique polonaise, la fantaisie du moment, la dernière qu'ait eue l'infortunée Marie-Antoinette. Cette polonaise, aussi en point d'Alençon, ne descendait que jusqu'au volant, les brandebours en étaient marqués devant par une échelle de perles fines que des floques de brillants arrêtaient aux deux extrémités.

Le corsage, coupé carrément, laissait voir une rivière à trois étages, de la plus belle eau; les girandoles étaient semblables, ainsi que les poinçons du crêpé.

Sur la tête, elle avait des plumes blanches; au sommet de sa haute coiffure une aigrette de diamants les retenait droites, tandis que la couronne virginale s'enroulait sur le côté avec des roses et des tubéreuses également en pierreries. Son éventail, peint sous Louis XIV par le premier fantaisiste du temps, venait des Lamenerie; il avait été donné à une aïeule par madame la duchesse de Bourgogne. La monture, en filigrane d'or, enrichie de pierreries, était un vrai chef-d'œuvre de légèreté et de travail.

Ainsi vêtue, madame de Lamenerie, belle comme une déesse, avait mis, selon l'étiquette, un pied de rouge, ses yeux brillaient d'un éclat fébrile, elle s'efforçait de sourire; elle s'était juré, elle avait juré à Julienne de vaincre la tristesse.

— Dieu! qu'elle est jolie! s'écria l'étourdie de tout à l'heure en la voyant. Et elle a du rouge pour la première fois. Qu'on est heureuse d'être mariée et de porter du rouge.

— Je n'y ai jamais pensé quant à moi, reprit une bégueule qui séchait de peur de coiffer sainte Catherine.

— Allons danser, mesdemoiselles, allons danser! Voici les violons.

Ceci les rallia toutes.

Radegonde fut obligée de figurer le premier menuet

avec son mari; elle s'en acquitta avec une grâce et une noblesse qui lui valurent de nombreux applaudissements. On exécuta deux ou trois autres de ces menuets, puis on eut bientôt assez des révérences et la jeunesse voulut s'amuser. Alors commencèrent les danses vives de ce temps-là, puis les jeux, puis les chants : c'était une gaieté plus primitive et tout aussi joyeuse qne la nôtre. Elle manquait quelquefois de délicatesse, dans les provinces reculées et chez les bourgeois, tandis que certaines maisons de noblesse affichaient la pruderie et le rigorisme. A la campagne, nos pères étaient généralement simples et de bonne humeur. Ils avaient le rire franc et communicatif.

Au milieu des bourrées, des contredanses et des rondes, on annonça le souper, plus somptueux et plus gai que le repas du matin. On se mit à table et le tapage fut bientôt superbe ; on n'eût pas entendu un coup de tonnerre, à plus forte raison, on n'entendit pas un bruit, dissimulé avec d'infinies précautions du côté de la chambre nuptiale. Tout était à la joie, la défiance n'existait plus, on laissait entrer et circuler les gens, sans nul souci des malfaiteurs, le château était plein du haut en bas.

La jarretière fut enlevée avec une dextérité charmante par le petit d'Avrillau. Il s'en fit un trophée à son habit, non pas à cause de celle qui l'avait portée, mais parce que c'était un joli ruban, un jouet, à son âge !

Après le souper, les danses reprirent, plus vivement que jamais ; Radegonde resta à sa place, elle voyait

avec effroi le moment où sa cousine, qui lui servait de mère, la conduirait à cette chambre fatale ; sa terreur devenait plus grande à mesure qu'elle était plus près de l'instant redouté.

Après minuit elle disparut, accompagnée des matrones de sa famille.

Quand on s'en aperçut, les joyeux convives s'écrièrent :

— On a emmené la mariée. Nous irons plus tard lui porter la rôtie.

II

OU L'ON APPORTE LA ROTIE DE LA MARIÉE

Nos pères ne cachaient pas leurs joies, ils mettaient au grand jour leurs impressions, et les noces étaient pour eux une solennité. Le coucher se faisait en pompe; à la cour, le roi et la reine donnaient, chacun de leur côté, la chemise aux nouveaux époux qu'ils favorisaient. Ils ne la passaient pas, vous le comprenez, mais tel était le terme consacré par l'étiquette.

En province, à la campagne surtout, on pratiquait des cérémonies moins augustes. On cherchait à rire d'abord, et la mariée n'était qu'un prétexte à la gaieté de la compagnie.

Radegonde, escortée de deux ou trois parentes vieilles et jeunes, dont était madame d'Avrillau, fut conduite par Julienne à la chambre nuptiale. Deux laquais de M. de Lamenerie portaient des flambeaux en avant du cortége, l'un d'eux était Barnabé. Ils en-

trèrent les premiers dans cette immense pièce que la clarté du lustre et des torchères ne parvenait pas à éclairer.

L'aspect sévère, grandiose et presque effrayant de ces tentures sombres formait un vif contraste avec les frais atours de la jeune femme, avec sa table de toilette chargée de cristaux, de porcelaines, de glaces, entourées de dentelles et de rubans roses.

Le lit magnifiquement orné, les draps de la plus fine toile de Hollande, garnis de point de Venise, se détachaient sur les rideaux d'un rouge éclatant. La grande glace, dont j'ai parlé, réfléchissait les lumières et les concentrait sur un seul point, les extrémités restaient presque dans l'obscurité.

Les compagnes de la mariée, qui riaient et folatraient par les corridors, devinrent sérieuses dès qu'elles eurent mis le pied dans l'appartement. Radegonde était pâle et rêveuse ; Julienne pleurait sans s'en apercevoir, tout en préparant la parure de nuit.

— On a beau faire, dit madame d'Avrillau, à laquelle le silence pesait toujours, jamais on n'entrera dans cette chambre rouge comme ailleurs ; il vous prend un serrement de cœur qui vous étrangle.

— C'est une idée, reprit une vieille dame, personne n'en est mort après tout. Vous allez effrayer cette pauvre petite, ma cousine, et ce n'est pas le moment. Allons, Radegonde, mon enfant, du courage. Vos aïeules ont passé par cette épreuve, j'ai connu trois comtesses de Bois-Bryant, toutes gaies, bien portantes, ayant donné de beaux enfants à leurs maris ;



excepté votre pauvre mère, dont la santé ne s'est jamais fortifiée ; toutefois la chambre rouge n'était pour rien dans sa maladie.

— Vous avez raison, madame, et je vous remercie de vos bons avis, je vous promets de m'y conformer.

Les femmes allaient et venaient par la chambre, l'une d'elles entra dans l'oratoire, où brûlait une seule bougie devant une image de la Vierge.

— Ah ! dit-elle, madame la marquise, ne faites pas votre prière à cette chapelle, il vous tombe un manteau de glace sur le dos dès qu'on y met le pied.

— Il faut qu'elle y dise une dizaine de chapelet et qu'elle voue ses futurs enfants à la patronne des châtelaines de ce manoir, à la mère de Dieu, c'est indispensable, reprit madame d'Avrillau, sans cela il arriverait malheur. Les chevaliers sont sous la protection de saint Mathieu que voilà, les dames ont une influence plus élevée auprès de Jésus-Christ, celle de Marie.

— Hélas ! pensa Radegonde, il ne peut arriver plus de malheurs que ce qui est arrivé déjà ! Je ne crains rien.

On procéda au déshabiller de la jeune épouse, les femmes accommodèrent ses cheveux pour la nuit. On lui passa un manteau de lit de taffetas bleu de ciel recouvert d'angleterre, noué sur le devant avec des rubans rose tendre. On jeta sur ses épaules une robe de chambre de dauphine fond blanc, semée de fleurs

d'une imitation parfaite ; on les eût volontiers cueillies, c'était à s'y tromper.

Quand elle fut prête, madame de Lamenerie se leva et suivie de Julienne, elle se dirigea vers l'oratoire.

— Oh ! ma bonne, disait-elle tout bas, ne me quittez pas, j'ai peur.

La portière retomba sur elles. Radegonde, seule avec son humble amie, se jeta dans ses bras et fondit en larmes.

— Je voudrais mourir, Julienne, murmurait-elle ; si ce n'était pas un péché sans rémission, je me tuerais.

— Ne me parlez pas ainsi, ma chère Radegonde, ma chère fille, c'est moi que vous ferez mourir.

— Je ne m'accoutumerai jamais à ce mariage, je puis ne pas haïr monsieur de Lamenerie, mais je ne saurais l'aimer, mon cœur est éteint, et il voudra que je l'aime ! il me demandera compte de mes sentiments. Je suis trop malheureuse.

Julienne essaya, par les raisonnements que lui dicta sa tendresse, de ramener le calme dans cette âme blessée, mais inutilement. Elle fit une longue oraison devant la sainte Vierge, et, malgré sa répugnance, il fallut se décider à rejoindre ses parentes, qui ne se faisaient faute de discours en l'attendant.

— Vous n'oublierez pas, ma cousine, recommença madame d'Avrillau, que dans deux ou trois heures d'ici on viendra vous présenter la rôtie. Si vous voulez obtenir la paix, n'hésitez pas à ouvrir. Vous boirez quelques gorgées, le marquis avalera le reste

et ce sera dit, mais si vous leur refusez l'entrée, ils feront le siége de votre chambre, ils iront jusqu'à briser les fenêtres, tout est permis en pareil cas. J'ai vu des mariés résister, ils ont dû se soumettre aux cris, au tapage et ne pas avoir une minute de tranquillité. Une fille joviale, un garçon de bonne humeur peuvent s'amuser de cette guerre, mais le marquis et vous n'êtes pas de pareil acabit. Croyez-moi, cédez tout de suite.

— Quoi! madame, il faut les laisser entrer ici?

— Absolument, ou ils y entreront de force.

— Le sot usage!

— Vous auriez dû vous marier à Paris, vous n'auriez pas eu à le subir. A Poitiers même, on pourrait s'y soustraire; dans nos campagnes, la noce ne serait pas complète sans la rôtie. Nos pères nous ont laissé ces préjugés-là.

— Allons! puisqu'il n'y a pas moyen de s'en dispenser, on les recevra.

On procéda ensuite au coucher; une lampe garnie d'huile parfumée brûlait dans un vase de cristal suspendu au plafond par des chaînes de cuivre. Les torchères et les bougies restèrent allumées, à la prière de Radegonde, qui croyait voir autour d'elle de grandes ombres s'agiter dans le vide. Enfin, quand elle fut établie dans son lit, les dames sortirent après l'avoir embrassée, en lui adressant mille souhaits de bonheur.

— Je vais vous envoyer le marquis, ajouta madame d'Avrillau.

— Julienne, je t'en conjure, reste avec moi, ne me laisse pas seule, pendant les premiers moments, du moins ; il me semble que ma raison m'échappe, je vais devenir folle, je crois.

— Mais, madame, c'est impossible, M. de Lamenerie est devenu mon maître, puisque je vous suivrai à Boussy, il m'ordonnera de sortir.

Un coup discret frappé à la porte annonça l'arrrivée du mari. Julienne lui ouvrit sur-le-champ, sans attendre le consentement de la mariée. M. de Lamenerie entra. Il avait conservé sa toilette de cérémonie, son valet de chambre le suivait ; mais il ne portait absolument que les flambeaux ; il lui fut recommandé de se tenir dans l'antichambre, jusqu'à ce que le marquis lui donnât de nouveaux ordres.

Ces préparatifs n'avaient rien d'effrayant, ils annonçaient des intentions soumises.

— Julienne, continua le marquis, madame n'a plus besoin de vos services, je sais où vous êtes, et, s'il était nécessaire, je vous appellerais. Allez !

La gouvernante s'approcha encore une fois de son élève, lui baisa la main, lui glissa quelques paroles d'encouragement, puis elle sortit, après une belle révérence.

M. de Lamenerie, resté seul, debout, auprès de la cheminée, eut quelques instants d'embarras, c'était une émotion inacoutumée pour ce vainqueur. Radegonde, enfoncée dans ses couvertures, plus morte que vive, se taisait, incapable de faire un mouvement, de prononcer un mot. Lorsqu'elle vit le marquis se

diriger vers elle, son cœur cessa de battre. Il s'assit sur le fauteuil placé auprès du lit, et la regarda d'un œil attendri, plein d'affection et de respect.

— Madame, dit-il, ne me craignez pas, apprenez à me connaître, et ne me jugez pas sans m'entendre, je vous en conjure. Je ne veux que votre bonheur, soyez-en persuadée, et rien ne me coûtera pour l'accomplir. Je me sacrifierai entièrement à vous, je serai le plus dévoué de vos esclaves. Vous ne m'aimez pas, je le sais, je ne le sais que trop. Mais j'ai tout espoir dans l'avenir; à force de soins, d'attentions, d'abnégation complète, j'obtiendrai peut-être un regard favorable.

Il attendit une réponse qui ne vint pas.

— J'aurais dû, sans doute, renoncer au bonheur qui m'était promis, puisque le vœu de votre cœur n'était pas celui de votre père, je n'en ai pas eu le courage. L'amour est contagieux, le mien est si immense qu'il attirera le vôtre. Quant à ma présence ici, sans y avoir été autorisé par vous, qu'elle me soit pardonnée. Les traditions de votre maison donnent à ce jour, à cette chambre, une notoriété si solennelle, que j'ai dû m'y soumettre. Je ne puis sortir avant le jour, vous le savez, mais je ne rentrerai plus dans votre appartement que si vous m'y rappelez vous-même, je vous l'atteste.

Madame de Lamenerie était loin de s'attendre à une telle générosité, elle balbutia quelque reconnaissance. La pauvre enfant suffoquait.

— Je suis avant tout le meilleur de vos amis, je

suis votre défenseur, votre soutien, je me suis chargé de votre vie, et, s'il plaît à Dieu, je remplirai cette tâche en homme d'honneur. Vous connaissez les usages de notre pays, bientôt la joyeuse compagnie fera irruption dans cette chambre, je ne puis la recevoir ainsi vêtu sans mettre ces extravagants dans la confidence de nos secrets. Excusez-moi donc si je reviens dans un costume plus libre, et n'en concevez aucune inquiétude, votre confiance ne sera pas trahie. Un signe, un mot, je vous en conjure, et qu'à mes autres malheurs je n'ajoute pas celui de vous déplaire en ce moment.

Cette chevalerie, cette délicatesse, devaient produire une impression favorable sur un jeune cœur. Radegonde tendit la main au marquis, celui-ci la baisa avec une passion, modérée par un profond respect. Ensuite il quitta l'appartement.

— Vraiment ! se dit-il, si mes amis de Paris et de Versailles m'avaient entendu, que de quolibets auraient accueilli cette renonciation à mes droits. Décidément, pour la première fois j'aime véritablement, jamais l'abandon complet de la plus belle femme de la cour ne m'a rendu aussi heureux que le baiser donné sur cette main virginale. Oh ! elle m'aimera.

Il reparut un quart d'heure après dans une robe de chambre de lampas vert pomme, broché d'or, fermée par des boutons de marcassite, des dentelles de Malines avaient remplacé le point, sa coiffure était serrée par le fer, comme pour la nuit, sa bourse et ses rubans avaient disparu, le plus épilogueur n'eût pas deviné

qu'il ne descendait pas du lit nuptial. Radegonde s'était promis, pendant sa courte absence, de le recevoir avec affection. Elle essaya de causer indifféremment, les regards de l'amoureux lui racontaient sa peine, elle détourna les siens, elle en avait pitié et ce n'était pas la pitié qu'il demandait.

On entendait de temps en temps, au milieu du silence, une explosion de cris joyeux, de chants, venant de l'aile du milieu, ou bien un convive exalté traversait une allée du parc, en répétant quelque chanson à boire. La chambre rouge était trop écartée pour que le bruit y parvînt ; ce jour-là, plus encore que les autres, on s'en éloignait, jusqu'au moment de la prendre d'assaut.

Le marquis se trouvait dans une de ces situations exceptionnelles où la générosité frise le ridicule. Une femme usagée lui eût ri au nez probablement ; Radegonde, innocente, exaltée, d'une nature élevée et noble, éprouvait pour lui une gratitude profonde, qu'elle n'osait pas lui témoigner.

Elle écoutait ses protestations, entremêlées de tendresse et de timidité, chose étrange, preuve irrécusable d'un amour profond et vivement senti chez un homme tel que M. de Launerie. Peu à peu il oublia où il se trouvait, il oublia l'étrange figure que devait faire un nouvel époux, assis tranquillement près d'une fille adorable, et, se grisant de ses paroles, il ne songea plus qu'au désir de plaire, de s'emparer de cette jeune imagination, flottante entre ses souvenirs et une vie nouvelle ignorée qui l'effrayait.

Il y parvint; l'œil de madame de Lamenerie se fixait avec intérêt sur le visage de son mari; elle s'identifiait avec ses récits, elle souriait même à quelques traits de malice et d'entrain; elle allait lui répondre, causer avec lui sans gêne et à cœur ouvert, lorsque les cris et les chansons retentissant sous la grande voûte annoncèrent l'arrivée de la rôtie.

— Les voilà, madame, apprêtons-nous à les recevoir. Jamais plus belle épousée n'a trempé ses lèvres dans la coupe d'or; mais jamais mari plus niais ne s'exposa plus bénévolement aux épigrammes, s'il ne se confiait à l'honneur, à la bonté de la femme qu'il aime et qu'il estime au-dessus de tout.

On frappa à coups redoublés, puis deux fraîches voix de jeunes filles commencèrent la chanson de la mariée, en patois poitevin; elle est pleine de poésie et de grâces. Je n'ai malheureusement pas pu me la procurer, et je m'en souviens trop imparfaitement pour être certaine de mes citations. Ces vieux fabliaux se perdent, on ne les chante plus; les nouveaux usages ont pénétré même dans ces coins reculés, il n'est si chétif bourgeois qui ne se regardât de travers dans la glace, s'il avait été assez bête pour regretter le passé.

L'unique occupation de ce siècle, c'est d'oublier ce qui n'est plus et de poursuivre ce qui ne sera peut-être pas.

La chanson finie, les mêmes voix demandèrent l'entrée de la chambre. M. de Lamenerie tira gaiement les verrous.

— On ne peut rien refuser à de telles suppliantes, dit-il.

Aussitôt la compagnie, exaltée par la danse et par de fréquentes libations, se précipita vers le lit où Radegonde, rouge, pâle, interdite, ne savait quelle contenance tenir.

Elle se fût volontiers cachée sous les coussins. Paraître ainsi devant tant de gens qu'elle connaissait à peine et qui la trouvaient enfermée avec son mari d'un jour. Elle avait honte de se montrer. Heureusement les femmes l'entourèrent et lui parlèrent toutes à la fois, on lui fit tant de questions qu'elle put se dispenser de répondre.

Pendant ce temps, le maître-d'hôtel apportait un immense bol de vin épicé et sucré, où nageaient des rôties imbibées. Un jeune homme en transvasa dans deux écuelles d'or et passa à madame de Lamenerie la plus petite, elle but quelques gorgées et la rendit à une de ses compagnes, en la priant de l'accepter en souvenir de ce jour. Le marquis fit la même politesse à son échanson.

On causa encore quelques minutes, on fit processionnellement le tour de cette chambre si terrible, selon les légendes, en se moquant des poltrons et des imbéciles qui croyaient aux apparitions ; on souhaita de nouveau aux mariés une bonne nuit, beaucoup d'enfants, beaucoup de bonheur, et l'on se retira presque aussi tumultueusement qu'on était venu, pour aller danser encore.

Lorsque le silence fut rétabli, le marquis appela

Barnabé, devenu son valet de chambre, il but un cordial dont il avait l'habitude, il commanda au laquais d'éteindre les lumières, sauf la lampe de la lanterne, et de rester ensuite dans le vestibule, au cas où l'on aurait besoin de lui.

— Madame, reprit-il ensuite dès qu'ils furent seuls, reposez-vous un peu, je vous prie, sous la sauvegarde de mon honneur. Je serai à merveille ici, tout en veillant sur vous. Plus tard, quand vous m'en jugerez digne, vous me récompenserez peut-être de mon dévoûment. Si vous ne vous laissez pas toucher par lui, j'aurai du moins la consolation d'avoir agi en homme de cœur. Dormez bien.

III

LA CHAMBRE ROUGE

La fête ne se termina qu'au jour, les danseurs rejoignirent leurs appartements, se disposant à dormir la grasse matinée, afin de mieux recommencer ensuite, car le lendemain des noces était aussi solennel que le jour. Ceux des conviés qui habitaient Boussy montèrent en carrosse pour s'y rendre. Madame d'Avrillau, restée la dernière malgré ses soixante ans bientôt venus, rentra chez elle et chercha vainement dans sa chambre ses deux caméristes.

— Allons ! se dit-elle, l'office prolonge ses joies plus longtemps que les maîtres.

Elle se disposait à descendre vers les cuisines, lorsqu'elle vit sortir ses femmes tout effarées d'un cabinet noir où les robes étaient pendues. Elles coururent à elle en levant les bras, en donnant les signes d'un effroi inexplicable.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-elle vivement.

— Ah ! madame ! madame ! il arrivera malheur à la mariée !

— Pourquoi ? Comment ?

— Nous sommes mortes de peur !

— Expliquez-vous donc enfin !

— Madame, la Merlusine a crié !

En Poitou, on ne dit pas Mélusine, mais Merlusine. La magicienne est restée fort populaire. Toutes les ruines sont appelées par les paysans des merlusines et ses cris sont presque un article de foi.

— Allons donc, folles ! répliqua la douairière en levant les épaules.

— Madame, nous étions fatiguées, ma compagne et moi, nous sommes remontées ici. Vers trois heures, j'en étais au troisième *Gloria Patri,* lorsque tout à coup un cri, mais un cri effroyable, a retenti du côté de la chambre rouge. Ce n'était bien sûr pas un être vivant qui l'a poussé. Nous sommes tombées à genoux. Nous avons été si saisies que, au lieu de rester ici, nous sommes allées nous cacher dans la garde-robe, où il fait noir et où, bien sûr, les loups-garoux ne viendraient pas nous chercher. Quand nous avons entendu madame, nous sommes sorties, avec elle nous n'avons rien à craindre, puisqu'elle est du sang des Bois-Bryant.

— Ainsi donc, selon vous, s'écria madame d'Avrillan en riant, si les fantômes se promènent dans la chambre rouge, ils épargneront ma cousine, tandis que monsieur de Lamenerie, qui est un intrus, pourrait bien avoir maille à partir avec eux.

2

— Assurément, madame, et tout le monde sait cela.

— Heureusement le marquis est de taille à se défendre. Laissons vos extravagances et couchez-moi, il en est temps, ce me semble.

Quelques instants après, tout dormait au château ; la nature, au contraire, au lever du jour, étalait sa magnificence. C'était une matinée admirable, tout était parfums et harmonie. Roméo et Juliette auraient aimé à se promener sous ces frais ombrages, après une nuit d'amour, alors que tous les éclats d'une gaieté étrangère étaient muets devant eux.

Rien ne bougeait cependant chez les nouveaux époux. Barnabé, resté en sentinelle dans le vestibule qui précédait l'antichambre, dormait étendu sur une banquette. L'intendant, en faisant sa ronde, le trouva plongé dans le sommeil du juste. Un peu plus tard, Julienne, agitée de ce long silence, vint lui demander si la marquise n'avait pas appelé pendant la nuit.

— J'ai dormi et je n'ai rien entendu; mais, vous le voyez, la porte est encore barricadée, on n'a eu besoin de rien, sans doute.

— Qu'il me tarde de la voir, mon Dieu!

Barnabé lui répondit par une plaisanterie d'un goût douteux, qui lui valut une semonce de la sévère gouvernante.

— Gardez-vous de répéter de semblables propos, mais si cela vous arrive, tâchez du moins que M. le marquis ne vous entende pas.

Barnabé grommela en se recouchant quelques pa-

roles de menaces, il n'était point patient par état et par caractère, nous le savons.

Les estomacs campagnards ne chôment pas longtemps et les Poitevins moins que les autres. Avant midi les hommes étaient debout et les femmes commençaient leurs toilettes. Madame d'Avrillau n'eût pour rien au monde cédé sa prérogative de mère, qui lui permettait d'entrer la première chez la mariée. Elle passa à la hâte un déshabillé et descendit vers la chambre rouge avec toute la vivacité de ses jambes, elle tremblait d'avoir été prévenue.

Sous le vestibule, elle rencontra Julienne se promenant de long en large ; Barnabé avait disparu.

— Eh bien ! dit-elle, ont-ils appelé ?

— Pas encore, madame, je suis d'une inquiétude affreuse.

— Et pourquoi ? Ils dorment, voilà tout.

— Ils dorment depuis si longtemps. Oh ! non, madame, ils ne dorment point. J'ai des pressentiments affreux, il sera arrivé quelque chose, j'en suis sûre. J'ai frappé, on ne me répond pas.

— Allons un peu voir dans le parc, autour des fenêtres, s'ils n'ont pas ouvert par là.

Elles sortirent ensemble. Madame d'Avrillau fort gaie, riant et lançant même une innocente gaudriole, Julienne, triste et grave, interrogeant du regard ces vieilles pierres, comme si elles pouvaient lui apprendre ce qu'elle brûlait de savoir.

Elles passèrent devant la croisée de la chambre hermétiquement fermée, puis elles approchèrent de la

tour où se trouvait l'oratoire et la gouvernante poussa un cri affreux!

— Madame! madame! regardez, le panneau est scié, ils sont volés, ils sont morts.

— Mon Dieu! c'est vrai. Au secours! au secours!

Elle se mit à courir comme une folle, appelant monsieur de Bois-Bryant, les gens, tout le monde, pendant que Julienne frappait à coups redoublés et alternativement aux deux issues, éperdue, folle d'inquiétude et répétant d'un ton désespéré :

— Radegonde, mon enfant, ma fille! Ma Radegonde! répondez-moi.

Tout se taisait dans cette chambre fatale; M. de Bois-Bryant, attiré par le bruit, accourut des premiers, et, après avoir pris connaissance des faits et des lieux, il donna ordre à ses gens de pénétrer par la force.

— Si c'est une plaisanterie, dit-il, elle est trop prolongée pour que nous n'y mettions pas un terme; si c'est un accident nous arriverons peut-être trop tard.

L'entreprise n'était pas aisée; portes et fenêtres étaient solides, et, de plus, maintenues par les barres de fer dont nous avons parlé. On s'escrimait en vain depuis un moment, lorsque le docteur parut. Il arrivait de Boussy, prêt à chanter un épithalame, lorsqu'il apprit ce qui se passait. Il était seul de sang-froid, au milieu de ces gens qui perdaient la tête et se rendaient à peine compte de leurs actions.

— Mais, dit-il, un chemin est tracé par les malfaiteurs eux-mêmes, il y a eu vol et peut-être pis; on

peut pénétrer par la porte forcée, et c'est ce que je vais faire. J'y passerai, ce me semble.

— Ah! c'est vrai, personne n'avait songé à cela, répliqua madame d'Avrillau; vous ne craignez pas, docteur ?

— Craindre! et quoi donc? s'il y a un crime, ceux qui l'ont commis sont loin depuis longtemps.

Il ôta tranquillement son habit, son épée, et se glissa, avec un peu de peine néanmoins, par l'ouverture béante, deux des laquais du marquis le suivirent.

Tout le monde était là anxieux, le cœur palpitant; aucun bruit ne se fit entendre pendant quelques minutes, Julienne suffoquait. La première, elle distingua le frottement de la barre de fer contre le bois :

— Ils ouvrent! s'écria-elle.

Au même instant, Annibal parut, pâle comme un linge, sur le seuil de la porte, dont il semblait défendre l'approche.

— Monsieur le comte de Bois-Bryant, dit-il, Julienne, entrez seuls, je vous prie. Refermez! ordonna-t-il aux deux laquais, qui se tenaient tremblants auprès de lui.

— Ma fille! ma Radegonde! répétait la bonne femme qui se précipita dans la chambre sans écouter autre chose.

Elle ne distingua rien d'abord, mais ses yeux s'accoutumèrent à la demi-obscurité.

Un spectacle épouvantable la frappa.

M. de Lamenerie, toujours vêtu de sa robe de chambre, était étendu par terre, baigné dans son

sang. Radegonde, assise ou plutôt accroupie auprès de lui, le regardait d'un œil sec et égaré.

— Est-il possible! fit-elle.

Et tout de suite elle se jeta à genoux près de la jeune femme, prit sa main glacée, la conjura de lui répondre, la serra dans ses bras et ne put lui arracher ni un geste ni une parole.

— Docteur! docteur! s'écria Julienne, venez ici, elle est morte, ils sont morts tous les deux.

Le docteur approchait, suivi de M. de Bois-Bryant consterné. Il s'agenouilla près du marquis, chercha ses plaies, en étancha le sang, posa son oreille sur le cœur.

— Celui-ci va mourir, répliqua-t-il d'un ton grave; monsieur le marquis, mon vénéré patron, n'existera plus dans une seconde. Quant à cette jeune femme, elle est folle.

— Seigneur! Seigneur! murmura la pauvre fille, vous n'avez donc pas pitié de nous!

Carrachi, penché sur le cadavre, essayait pour la troisième fois de le ranimer.

— C'est en vain, répéta-t-il, il n'y a plus d'espérance, tout est fini et à l'instant même; mais le coup qu'il a reçu était mortel, je n'en doute pas; on fût arrivé plus tôt qu'on ne l'aurait pas sauvé.

— Et qui l'a tué? Avec quelle arme a-t-on commis ce meurtre abominable?

— On ne peut encore savoir, monsieur le comte, quel est l'assassin; quant à l'instrument, le voici.

Annibal montra un poignard admirablement tra-

vaillé, par Benvenuto Cellini peut-être, tout au moins par un de ses élèves, on l'avait détachó d'une panoplie entièrement renversée ; était-ce la victime qui l'avait saisi pour se défendre? l'assassin le lui avait-il arraché? Nul ne pouvait le dire que la malheureuso créature, seul témoin de cette horrible tragédie et incapablo de donner aucun renseignement.

Une idée traversa l'imagination du médecin. Les mains de la marquise étaient ensanglantées, elle avait au doigt une coupure assez profonde.

— Elle le haïssait! si elle l'avait frappé!

Il en faisait ainsi une Lucy de Lammermoor. Cependant un esprit aussi judicieux quo le sien fut bientôt revenu de ce soupçon en songeant à la porte forcée. Il s'effaça plus complétement encore quand on découvrit que les diamants de la marquise avaient disparu.

Un assassinat et un vol! Quelle nuit de noces! quel épisode de plus à l'histoire de la chambre rouge!

La nouvelle se répandit comme une traînée do poudre. En quelques instants, ello eut fait le tour du pays; l'abbé Raymond en fut instruit des premiers et accourut.

Quello ne fut pas sa désolation! il monta immédiatement près de la pauvro veuve, qu'on avait transportée dans son ancien appartement, mais qui, malgré les efforts de la science, restait absolument dans le même état; l'œil fixe, les membres rigides, la physionomie immobile, pas une larme, pas un signe, pas uno marque do reconnaissance pour rien ni pour per-

sonne. Elle respirait; à cela près, elle ressemblait à un cadavre.

Le docteur, tout habile qu'il fût, n'y pouvait rien comprendre. Il essaya de la saigner, le sang tomba goutte à goutte, puis il s'arrêta. Julienne, à genoux devant elle, l'appelait des noms les plus tendres, la serrait dans ses bras, la couvrait de baisers, comme une mère fait pour son enfant.

Tout était inutile.

M. de Bois-Bryant avait fait placer le corps de son gendre sur ce même lit où il écoutait en riant le récit des crimes dont la terrible chambre avait été le théâtre. Ceux qui avaient assisté à cette scène ne manquèrent pas d'en faire la remarque.

On envoya chercher les gens de justice à Chauvigny, et un exprès fut dépêché au procureur général du parlement à Poitiers. Le comte, dans une exaspération difficile à peindre, jurait sur tous les tons de tirer vengeance, sans pitié ni merci, de ce meurtre abominable. La noce était dans la consternation; beaucoup comprirent qu'ils devaient se retirer de cette maison de deuil, les plus intimes et les plus curieux restèrent. Ce drame, dont le mot était inconnu, passionnait tout le monde.

On se perdait en conjectures. Les plus raisonnables rejetaient le crime sur des voleurs tentés par la magnificence des parures; on se l'expliquait parfaitement. Bois-Bryant était public, ce jour-là; l'aile ancienne, éloignée des autres, était restée déserte toute la soirée. Le bal et le souper attiraient les

maîtres et les valets du côté de la rivière. La porte forcée ne pouvait être vue que du quinconce, où il n'y avait eu personne pendant de longues heures. La lune éclairait assez pour que les malfaiteurs se passassent de lumières. Ils devaient être plusieurs, et ceux qui ne travaillaient pas faisaient le guet, en cas de surprise. Le plan de MM. Poupard et Fabrice était si simple, si facile à deviner, qu'il apparut limpide et clair aux yeux de tous.

Il n'y avait pas à chercher ailleurs, ni à accuser personne. Le nom du chevalier de Clavières fut cependant prononcé par quelques défiants, par quelques jaloux, mais une exclamation générale fit justice de cette calomnie. Le comte lui-même ne souffrit pas qu'elle fût répétée.

— Le chevalier peut être un débauché, un coureur, un mauvais sujet; ce n'est ni un voleur, ni un assassin, j'en répondrais sur mon honneur.

— Mais, monsieur le comte, répliqua le procureur du bailliage, un homme très-vindicatif, très-fin, qui s'appelait Truet, et que le chevalier avait une fois menacé de coups de canne parce qu'il insultait une de ses fermières ; mais, monsieur le comte, feu monsieur le marquis n'avait point d'ennemis parmi nous. Je suis fâché de vous contredire, mon devoir m'ordonne de rechercher les indices et nous en avons ici plusieurs en faveur de mon opinion.

— Je n'en reconnais pas un seul, monsieur.

— Pardonnez-moi, il est au su de tout le pays que M. le chevalier haïssait M. de Lamenerie pour deux

causes : il avait eu l'héritage de feu de M. le duc de Chantemarne à sen détriment, et il était devenu le mari de mademoiselle vetre fille. N'est-il pas possiblo que.....

— Monsieur, il est impossible qu'un Clavières fût un gibier de petence. S'il avait des prétentions à la main de ma fille, elles n'étaient peint fendées, et d'ailleurs il les eût fait valeir autrement. Brisons là.

— Nous verrens, monsieur le cemte, ce que M. lo precûreur général décidera demain.

Lo cemte défendait Clavières, non par aucun intérêt peur sa cause, mais par esprit de caste. Il lui répugnait d'entendre un croquant ignoble, commo ce Truet, accuser un gentilhomme. Et puis il ne peuvait se figurer ce charmant et deux visage du chevalier, grimaçant par la celère, exprimant les passions infâmes. Il cennaissait son amour pour Radegende, il le suppesait d'autant plus irrité qu'aucune invitatien n'avait été adressée à sa famille pour la noce. Quelque vielente que fût cette irritatien, elle no pouvait l'entraîner jusqu'à la complète dégradatien.

Le docteur avait assisté à l'enquête et donné sen avis immédiatement, sur la manière dent le meurtre avait été cemmis. Il fut laissé un gardien près du corps ; le vicaire de Boussy devait dire des prières, le clergé de Chauvigny mêmo réclamait l'henneur de le secender dans ses soins pieux. Carrachi tira M. de Beis-Bryant à part et lui demanda de vouleir bien l'écouter un instant.

— Vous savez, monsieur le comte, dit-il, que **j'ai**

fait de profondes recherches scientifiques et que j'ai été assez heureux dans mes découvertes.

— Je le sais.

— Je suis aussi désireux que vous de découvrir l'assassin de l'homme à qui je dois tout. Peut-être cela me sera-t-il possible par un procédé dont je ne suis pas encore assez sûr pour en répondre entièrement. Mais pour cela il me faut une solitude absolue avec le cadavre. Voulez-vous me l'accorder pendant quelques minutes ?

— Vous ne vous livrerez à aucune mutilation qui puisse défigurer la majesté de la mort ?

— Aucune, monsieur le comte, je vous le jure.

— Je n'entends rien à la science, et je ne vois pas trop comment vous pourrez parvenir à votre but. Faites néanmoins, mais tout de suite, avant que le clergé s'empare de cette dépouille mortelle. Je ne suis pas de ceux qui croient aux sacriléges, cependant, vous autres savants, vous avez des rubriques qui y ressemblent. Dieu sait ce que vous allez faire de mon pauvre marquis. Peut-être ne le reconnaîtrons-nous plus.

— Mon expérience ne demande que fort peu de temps ; si elle réussit, j'aurai l'honneur de vous rappeler, aussi ne vous éloignez pas, je vous prie, monsieur. La preuve sera irrécusable au cas où je l'obtiendrais, elle éclatera devant tous, les ignorants crieront au miracle ou à la diablerie, suivant leurs principes religieux ou incrédules. La nature a des secrets admirables, nous sommes loin de les connaître

tous, l'homme ne les pénétrera qu'arrivé à sa perfection, et bien des siècles s'écouleront encore d'ici-là.

— Je vais donner immédiatement des ordres ; le valet de chambre du pauvre marquis, Barnabé, nous serait utile peut-être ! Ce garçon a l'air très-touché.

— Non, monsieur, je vous remercie, je n'ai besoin de personne.

Les parentes les plus proches de Radegonde ne la quittaient pas dans ce triste moment. Toutes restaient autour d'elle et chacune proposait son spécifique. Ce que l'on appelle aujourd'hui les remèdes de bonne femme étaient bien plus communs alors. Pas une châtelaine n'eût manqué à conserver le sien, qui lui venait de ses aïeules et devait, croyait-elle, se transmettre à ses petites-filles.

L'état effrayant de la malade leur inspirait un violant désir de la soulager. L'absence de Carrachi, retenu par les magistrats, leur laissait le champ libre, mais Julienne faisait bonne garde ; excepté elle, nulle ne l'approchait. On était parvenu à la mettre au lit avec beaucoup de peine, non pas qu'elle résistât, mais l'immobilité de ses membres rendait plus que difficile un changement d'attitude.

Le curé épiait le retour de cette raison envolée, Carrachi avait franchement déclaré ne rien comprendre à ce genre de mutisme, et il ne se hasardait à aucune induction. Il fallait donc tout attendre de la bonté de Dieu. Le prêtre improvisait des prières ardentes, les femmes répétaient celles de leur répertoire, et la pauvre enfant ne revenait point.

Pendant que le médecin se livrait à cette expérience dont le résultat devait être si grave, un silence, interrompu seulement par le murmurer des oraisons, régnait dans la chambre de la malade. La porte s'ouvrit doucement, et une voix enfantine demanda si l'on pouvait entrer.

C'était Jacques, les yeux rouges et gonflés des larmes qu'il avait versées. Il portait à la main un papier et s'avança vers Julienne.

— Mam'zelle, dit-il, comment va notre demoiselle? Pourquoi qu'elle me regarde comme cela ? Comprendra-t-elle ce que je lui dirai?

— Hélas! non, mon enfant; elle ne te reconnaîtra même pas.

— *Bonnes gens !* C'est-y dommage! J'ai pourtant cette lettre à lui donner, une lettre qui vient de Clavières, de madame la baronne, qui est *ben* malade *itout.*

— Une lettre de Clavières! donne, mon gars, c'est peut-être Dieu qui t'envoie.

Jacques, en fidèle commissionnaire, retira sa main.

— Merci, monsieur le curé, on m'a bien enchargé de ne la remettre qu'à mam'zelle Radegonde.

Pour les vassaux de son père, pour Jacques en particulier, la marquise de Lamenerie ne serait jamais que mam'zelle Radegonde. C'était à perpétuité.

— Tu vois qu'elle est incapable de t'écouter, je vais essayer, moi, ma voix parviendra peut-être jusqu'à son cœur.

— Dam! monsieur le curé, c'est pas ça qu'on m'a dit.

— Ma fille, reprit l'abbé, voici Jacques ; il apporte un message de Clavières.

Elle ne fit pas un mouvement ; il sembla que ses lèvres répétaient :

— Clavières ! Clavières !

— Elle a entendu, mon Dieu ! soyez béni.

M. Raymond s'approcha davantage et lui parla longtemps à l'oreille ; le nom de Clavières revenait fréquemment dans ses discours. Insensiblement, ils crurent voir un rayon d'attention, puis de connaissance ; elle secoua un peu la tête. Tous les assistants la suivaient des yeux avec une anxiété brûlante.

Jacques, lui-même, prenait part à ces émotions, il en amena le comble en se jetant étourdiment au milieu de la crise.

—Mam'zelle, mam'zelle ! s'écria-t-il, c'est moi, c'est Jacques avec une lettre de madame de Clavières, regardez-moi, mam'zelle ?

Les yeux de la marquise se tournèrent vivement du côté de son ancien page ; elle fit un brusque mouvement, se leva toute droite et retomba évanouie.

— Elle est sauvée ! dit le curé ; au moins on sait ce que c'est qu'un évanouissement. Des sels et des frictions, elle reviendra. Hâtez-vous !

En effet, après une demi-heure de syncope, Radegonde reprit connaissance. Ses regards se portèrent autour d'elle ; elle reconnut sa chambre de jeune fille, elle reconnut sa gouvernante, le curé, les dames et même Jacques, qui tenait la lettre. Son

premier sentiment fut la surprise. Où était-elle? Pourquoi ce monde? Elle avait tout oublié.

— Allons, murmura-t-elle en passant la main sur son front, j'ai rêvé.

— Mam'zelle, recommençait l'enfant entêté, j'ai une lettre de Clavières.

— Une lettre de Clavières ! Ah ! donne.

Ce furent ses premières paroles.

Elle rompit brusquement le cachet, essaya de lire, elle ne put y parvenir ; alors elle se frotta les yeux avec ses poings fermés, comme un enfant qui s'éveille.

— Le vilain rêve ! répétait-elle, l'horrible rêve, je sens bien que je rêvais, puisque voici une lettre de Clavières.

Après quelques instants, la vue lui revint, tous ses sens se réveillaient. Elle commença à lire.

Rien ne peut exprimer la physionomie de Radegonde, à mesure qu'elle avançait dans cette lecture. Ses yeux s'ouvraient démesurément, ses dents claquaient, ses mains tremblaient, son teint blémissait.

— Non, non, s'écria-t-elle, au comble de l'exaspération, je n'ai pas rêvé, puisqu'elle le dit : Elle !

Le papier lui échappa des mains, elle retomba sans connaissance. Voici ce que mandait la baronne :

« Ma chère, ma pauvre enfant, j'apprends l'épou-
» vantable malheur qui vous frappe, et, bien que je
» puisse à peine tenir une plume, je veux que mon
» cœur parle au vôtre. Je ne sais comment vous aurez
» supporté ce spectacle horrible, vous avez tout vu,

» vous devez être frappée du même coup. Je vous écris
» de mon lit de mort, encore quelques jours j'irai re-
» joindre celui que vous pleurez. Ceci est mon der-
» nier adieu, c'est aussi le dernier élan de tendresse
» d'une âme qui va partir. Je n'en puis dire plus, je
» n'ai pas la force, j'aurais pourtant voulu.....»

La phrase s'arrêtait là. Était-ce l'impossibilité de continuer à cause de sa faiblesse? Était-ce la crainte de mêler à la douleur de la jeune femme des souvenirs, qu'en un pareil jour surtout, elle devait repousser? L'enfant, porteur du message, ne saurait lui-même le dire, si on l'interrogeait. Ce secret resterait, sans doute, entre la tombe et celle qui allait y descendre.

Radegonde, depuis ce moment, ne revint à elle qu'à moitié. Elle gardait un silence farouche, ou bien elle laissait échapper des exclamations incompréhensibles, elle avait des accès de terreur effrayants. Elle assistait en imagination à la terrible scène de la nuit, et poussait des cris qui glaçaient le sang dans les veines de ceux qui l'entouraient.

— Lui ! lui ! disait-elle, lui !

Et puis elle cachait sa tête dans ses mains, comme si elle n'eût pas voulu voir ce qui se passait auprès d'elle.

Ce fut une alternative continuelle d'accès, d'anéantissement, de cris, de convulsions, de rires même qui bouleversaient l'esprit de Julienne et des autres.

— Hélas ! s'écria madame d'Avrillau, dont les larmes n'avaient pas tari, elle est folle pour jamais.

Le curé envoya Jacquet prier le docteur et M. de Bois-Bryant de monter près de l'infortunée, la responsabilité lui paraissait trop lourde à supporter seul, avec des femmes impuissantes à lui venir en aide.

L'enfant revint précipitamment, et ce qu'il dit lui sembla d'une gravité telle qu'il se rendit immédiatement à l'invitation qui lui était faite, au contraire, de rejoindre le comte et Carrachi dans la chambre mortuaire, où il se passait des choses de la plus grande importance.

Il les trouva seuls, l'expression de leurs visages était bien différente. Au milieu de sa tristesse, la physionomie d'Annibal révélait une sorte de triomphe, M. de Bois-Bryant, pâle, défait, tremblant, atterré, courut au-devant du prêtre et lui prit les mains avec effusion.

— Venez, mon cher abbé, dit-il, et regardez ici l'œuvre du démon. Cet homme est un magicien, il évoque les puissances infernales et va peupler ma maison de spectres. La mort n'a pas de secrets pour lui, il sait tout ; il découvre tout. Votre saint ministère est ici indispensable ; quant à moi, je quitte Bois-Bryant si vous n'exorcisez pas.

— Ne vous mettez pas en frais d'anathèmes, mon cher curé, je vous en prie, il n'y a rien ici que de très-naturel. M. le comte vient d'être témoin d'un phénomène inconnu, découvert par moi l'année dernière, par hasard, je ne veux pas m'en donner le mérite, sur des animaux. Je doutais qu'il se renouvelât chez

l'homme, je viens d'avoir la preuve que j'étais dans l'erreur. Cette erreur va vous convaincre, ainsi qu'elle m'a convaincu. N'attribuez qu'à son émotion terrible et bien naturelle la terreur de notre cher hôte; quand il aura repris son sang-froid, quand il réfléchira à loisir, il ne vous enverra plùs querir l'eau bénite.

Le comte restait comme anéanti devant le corps de son gendre.

— Ainsi, murmurait-il, il faut désespérer de la France, si.....

— Ne désespérez de rien, monsieur le comte, la bonté de Dieu est si grande qu'elle vient en aide à toutes ses créatures, même aux coupables, à qui il a donné le repentir.

— Enfin, monsieur Raymond, l'assassin est découvert, il ne nous reste plus de doute, la victime elle-même a parlé.

— Elle a parlé! M. de Lamenerie a parlé! C'est œuvre du démon, monsieur le comte a dit la vérité, je ne souffrirai pas un tel sacrilége en ma présence.

— *Tu quoque!* Attendez et voyez d'abord. Vous êtes un homme instruit, intelligent, vous ne vous laisserez pas longtemps envahir par les ténèbres de l'ignorance, et vous conviendrez avec moi qu'une pareille découverte doit jouer un grand rôle dans l'avenir de l'humanité. Approchez-vous et voyez.

Le médecin souleva la tête du mort sur un coussin, puis il ouvrit ses paupières et découvrit ses prunelles fixes; l'abbé recula.

— Ne craignez pas, regardez.

M. Raymond obéit et poussa un cri d'épouvante.

— Mon Dieu ! votre justice se révèle-t-elle ainsi ! Mon Dieu ! est-ce un miracle ! s'écria-t-il en joignant les mains.

— Ce n'est point un miracle, je vous le répète, c'est un effet physique admirable et qui n'a rien de merveilleux. Ce n'est pas à vous que j'expliquerai les mystères de la construction de l'œil, vous les connaissez comme moi ; la rétine est une glace, elle réfléchit les objets. La mort a gravé dans celle du marquis l'image de son meurtrier, et je suis certain maintenant qu'il en est de même pour nous tous lorsque nous rendons le dernier soupir. Notre œil conserve l'empreinte du regard suprême. Le visage que vous distinguez si clairement ici est celui de l'homme qui a frappé la victime, n'en doutez pas, autrement pourquoi le trouverions-nous incrusté sous cette paupière éteinte ?

Le curé se taisait, il hésitait encore.

— Peu de temps avant notre départ de Paris, un de mes élèves me conduisit à un endroit où on abattait des bestiaux, il voulait faire une étude des muscles de ces animaux, comparés à ceux des hommes. Je vis assommer un superbe bœuf par un garçon boucher splendide, un vrai sacrificateur antique ; il y allait de si bon cœur que je le remarquai. Cet homme devait aimer le sang ; je lui demandai son nom, il s'appelait Legendre, je ne l'ai point oublié. Il frappait juste

et droit, d'un seul coup la bête fut tuée. Je fis mon compliment au bourreau.

— Ah ! me dit-il, monsieur, ce n'est pas bien difficile, il ne faut que de l'habitude.

— Cette pauvre bête attendait son sort d'une façon si résignée, reprit mon élève ; son œil semblait vous demander grâce.

— Oui, il s'est bien fixé sur moi en mourant ; aussi, si vous voulez un portrait qui me ressemble, je sais où vous le trouverez.

— Où cela ?

— Ici, répliqua-t-il.

Et, soulevant la paupière du bœuf, ainsi que je viens de le faire à mon généreux patron, il nous montra ce que je vous montre, sa figure mieux peinte que par le premier artiste de l'univers.

Depuis lors j'ai répété la même épreuve sur d'autres animaux, elle a toujours réussi, je viens de l'essayer en cette occasion, vous voyez ce qu'elle nous donne, c'est donc un fait acquis à la science et qu'il n'est plus permis de nier.

— Monsieur le comte, poursuivit le curé, qu'allez-vous faire maintenant ? en croirez-vous cette révélation ? la communiquerez-vous à la justice ? Sur ce témoignage, contestable peut-être — sans doute même — allez-vous déshonorer un jeune homme de vingt ans ? allez-vous déshonorer une maison amie de la vôtre, son alliée ? Réfléchissez-y, je vous en prie, ne prenez pas une résolution précipitée. Vous tueriez

votre fille, déjà si cruellement frappée. Elle l'aime, songez-y !

— Monsieur le curé, il faut que justice soit faite ; il faut que le coupable soit dénoncé.

— Vous n'aurez pas l'audace, monsieur, de vous immiscer dans des affaires de famille, de décider de l'avenir de la maison de Bois-Bryant et de celle de Clavières.

— Monsieur, le sang veut du sang ; je suis d'un pays où aucune considération n'entrave la vengeance, je n'y faillirai pas.

— Monsieur le comte, je vous en conjure, promettez-moi de ne rien faire légèrement ; madame de Lamenerie est mourante, sa faible raison ne tient qu'à un fil. Madame de Clavières, que feu madame la comtesse appelait sa sœur, est prête à finir une vie de désespoir et de larmes ; si vous révélez ce que la science de monsieur a fait découvrir, vous assassinerez ces infortunées, je demande grâce pour elles. Quant à celui qui a tué, il est indigne de pardon, mais laissez-le fuir ; la justice de Dieu saura bien l'atteindre.

— J'ignore quelle décision prendra monsieur le le comte. Quant à moi, mon devoir de médecin est de proclamer la vérité, on la connaîtra à l'arrivée de monsieur le procureur général, je lui montrerai l'image accusatrice.

— Sur une pareille fantasmagorie, des juges chrétiens ne condamneront point un homme.

M. de Bois-Bryant, dans une indécision facile à comprendre, frappé de tous les côtés à la fois sur les en-

droits les plus sensibles de son être, n'avait plus une idée lucide.

— Ma fille seule sait ce qui s'est passé, monsieur l'abbé, elle ne peut pas vouloir que le meurtre de son mari reste sans punition. Vous la méconnaissez.

— Hélas ! monsieur le comte, madame votre fille ne sait ce qu'elle veut, ce qu'elle a vu. Dieu l'a frappée, est-ce à son père à la frapper encore ?

— Monsieur le procureur général du parlement ! annonça un laquais en ouvrant les deux battants de la porte.

IV

L'INTERROGATOIRE

Il n'y avait plus moyen de reculer maintenant ; l'homme de la justice, le représentant du pouvoir royal, venait d'arriver ; la résolution inébranlable du docteur ne pouvait être mise en doute, il allait parler ; et si ce phénomène ignoré du vulgaire ne constituait pas une preuve, c'était au moins une forte présomption.

L'abbé fit à Carrachi un nouveau signe de prière ; il y répondit par un regard de refus et presque de bravade.

Le magistrat salua gravement monsieur de Bois-Bryant, et lui fit un de ces compliments que les gens du monde ont toujours prêts pour les malheurs d'autrui et qui ressemblent à de l'intérêt. Le comte s'inclina et attendit un interrogatoire auquel il ne pouvait se refuser.

— Monsieur le comte, dit le procureur général,

vous avez été cruellement frappé, je le sais. Madame votre fille a vu périr son époux, victime d'un horrible assassinat, dans les premières heures d'une union à laquelle Dieu promettait de longs jours de bonheur. Les auteurs d'une action aussi infâme ne sauraient être trop poursuivis, le parlement ne ménagera aucun moyen pour les découvrir, soyez-en sûr, comptez sur lui et sur moi en particulier, je suis tout dévoué à votre service et à celui de votre maison, j'ai, comme vous le savez, l'honneur de vous être allié. Ce cadavre est celui de M. le marquis de Lamenerie, je le reconnais parfaitement. Nous allons d'abord dresser un procès-verbal, et puis nous procéderons à l'audition des témoins, s'il y en a.

— Un seul, madame la marquise de Lamenerie, ma fille.

— Je mettrai dans mes procédés envers elle tous les égards dus à son rang et à son malheur, n'en doutez pas. Elle n'est sans doute point assez bien pour me répondre en ce moment. J'attendrai. Rien n'a été dérangé dans cette chambre, je suppose ?

— Non, monsieur le procureur général, se hâta de répondre Carrachi, on a laissé tous les objets en place. Seulement, nous avons relevé le corps. J'ai pénétré le premier ce matin, j'ai trouvé le défunt par terre, là, près de cette table, à l'endroit où vous voyez tant de sang répandu. Madame la marquise était accroupie à côté de son époux, hors d'état de voir ni de comprendre, complétement folle enfin. On l'a transportée chez elle, et l'on a, par mes ordres, étendu

M. de Lamenerie sur ce lit, comme vous le voyez encore.

— Fort bien, monsieur; mais qui êtes-vous, je vous prie?

— Je m'appelle Annibal Carrachi, je suis de Florence et j'étais attaché à la personne de M. de Lamenerie en qualité de médecin et de savant.

— Quelle est votre opinion sur cette mort, monsieur? Combien de coups le marquis a-t-il reçus? Pourquoi l'a-t-on frappé?

— Il a reçu deux coups seulement, un premier qui a dû paralyser sa défense en coupant l'artère de son bras droit, un second, directement dans la région du cœur; la mort n'a point été instantanée, l'agonie a été longue, mais le blessé n'a pas dû avoir conscience de lui-même. Nous avons trouvé auprès du corps ce poignard, qui me semble s'adapter parfaitement à la plaie. Il n'appartient pas à l'assassin; il a été arraché d'une panoplie, dont les différentes pièces sont éparses, comme vous le voyez; ainsi donc, selon moi, il y a eu lutte.

Le procureur général avait avec lui son greffier, très-rusé en ces sortes de matières; Truet s'était faufilé derrière lui, comme ayant rédigé le premier procès-verbal; il n'avait eu garde de négliger une occasion de servir sa haine et de montrer son savoir-faire. Les renseignements donnés par le docteur étaient d'une lucidité rare, le magistrat le reconnut parfaitement.

— Continuez, monsieur, dit-il, ce que vous nous

racontez est marqué au coin de la raison, d'une observation minutieuse.

— Je n'ai rien à dire de plus pour le moment, monsieur le procureur général, plus tard, après vos investigations personnelles, je vous ferai part de mes soupçons, dont la révélation serait prématurée, bien que je puisse les considérer comme des certitudes.

Pendant cette conversation, le greffier et Truet examinaient les lieux avec l'attention et la minutie indispensables en pareille occasion. Le premier découvrit sous les rideaux de la toilette une bague dont le chaton avait été arraché et l'anneau tordu.

— A qui appartenait cet anneau?

— A ma fille, je le reconnais parfaitement. Le diamant, de la plus belle eau, venait de sa mère ; le marquis l'avait fait monter à Paris d'une nouvelle façon au fond d'or, avec des griffes qui permettaient de le voir des deux côtés.

— Madame la marquise le portait-elle toujours?

— Oui, monsieur, depuis que son fiancé le lui avait offert.

— En se déshabillant, peut-être. Ne peut-on le savoir par ses femmes?

On fit appeler Julienne. Elle tarda quelque temps à paraître ; enfin elle descendit. Sur la question du magistrat elle répondit que sa maîtresse couchait avec cette bague et ne l'aurait quittée pour rien au monde.

— Il est évident alors qu'elle a pris part à la lutte.

Regardez bien sur le parquet, vous retrouverez la pierre.

On chercha vainement, la pierre avait été enlevée.

— A-t-il manqué d'autres bijoux ?

— Une magnifique parure de brillants renfermée dans un écrin de galuchat. Voici l'écrin, il est entièrement vide.

— Ainsi donc, nous avons affaire à des voleurs ; je préfère cela, ils seront plus faciles à découvrir ; ils ne peuvent être bien loin, et les joyaux nous mettront sur leurs traces. Godard, donnez un plan exact de cet appartement dans votre rapport, ne négligez rien, le moindre détail est intéressant.

— Il est une circonstance dont vous devez être instruit, monsieur le procureur général, reprit le médecin ; j'ai reconnu à la main de la marquise une blessure assez profonde, près du doigt annulaire, elle n'a pas été faite avec ce poignard, non plus que celle qui se remarque sur le bras du cadavre. D'où je conclus que l'assassin, il se peut qu'ils fussent plusieurs, devait être armé d'un couteau ou d'une épée, je pencherais pour le couteau.

— Comment a-t-on pénétré dans cette chambre si bien fermée ?

— Par ici, monsieur le procureur général, se hâta de répondre Truet, qui brûlait d'entrer en scène, le panneau de la porte a été scié du dehors, c'est très-évident. Un homme leste et mince a pu s'introduire par là facilement.

Le procureur général examina lui-même la brèche,

il fit ouvrir et fermer la serrure, il exigea que Julienne et les gens du comte rétablissent les siéges et les meubles de l'oratoire dans l'état où ils étaient la veille au soir.

La gouvernante et les dames qui y avaient assisté durent raconter dans le plus grand détail le coucher de la mariée. Madame d'Avrillau ne se fit faute d'observations. On la laissa parler sans l'interrompre, dans une instruction les indiscrets et les bavards sont d'un grand secours ; on découvre quelquefois une vérité bien cachée, grâce au flux de mots qu'ils laissent échapper. Une chose surtout frappa le juge, le séjour assez prolongé de Radegonde dans l'oratoire avant l'arrivée du marquis.

— Quelqu'un a-t-il accompagné madame de Lamenerie ?

— Moi, monsieur, répondit Julienne.

— Que s'est-il passé dans l'oratoire ?

— Madame a pleuré, prié Dieu, elle a posé sa couronne à l'image de la Vierge où elle est encore, elle a arrangé son bouquet sur la table en face, elle s'est assise un instant sur le petit fauteuil auprès de la porte ; puis, d'après mes instances, elle est rentrée, elle s'est mise au lit.

— Le panneau n'était point forcé, alors ?

— Je n'y ai pas fait attention, mais je suis sûre qu'il ne l'était pas, je m'en serais aperçue.

— Quelle heure était-il ?

— Un peu plus de minuit et demi.

— A quelle heure a-t-on apporté la rôtie?

— A deux heures à peu près.

— Depuis lors personne n'a plus vu M. de Lamenerie ni sa femme.

— Personne, à moins que ce ne soit son valet de chambre.

— Faites venir cet homme.

Barnabé était avec les autres gens de la maison sous le vestibule. Il pâlit involontairement quand on l'appela; mais il avait trop l'habitude de pareilles choses pour ne pas se remettre promptement. Il se présenta avec une effronterie qu'il prit pour de l'assurance, et répondit, sans le moindre trouble, aux questions qu'on lui adressa.

Il dit depuis combien de temps il était chez son maître, comment de valet de pied il était arrivé à la première place, par sa conduite, par son dévouement, par son habileté.

— Par cette dernière qualité surtout, je crois, interrompit le magistrat, dont les yeux ne le quittaient pas.

— Enfin j'eus le bonheur de plaire à M. le marquis et je devins son domestique favori.

— Qui vous avait placé chez M. de Lamenerie ?

— Un saint prêtre à qui j'avais été recommandé.

— Que faisiez-vous avant d'entrer chez M. le marquis ?

— Monsieur le procureur général, reprit-il avec un air béat, j'étais né pour le cloître, ma mère, ma sainte mère, me destinait à l'Église, mais ma santé n'a pu supporter les austérités, j'ai dû rentrer dans le monde.

— A quel couvent apparteniez-vous ?

— Aux Minimes du Marais, près la place Royale, à Paris.

— Vous êtes Parisien?

— J'ai cet honneur.

— Vous savez lire et écrire?

— Aussi bien qu'un clerc de profession. J'écrivais souvent pour M. le marquis, je tenais ses comptes et je lui servais de secrétaire.

— Vous l'avez suivi jusqu'ici dans la nuit d'hier.

— Oui, monsieur le procureur général.

— Qu'a-t-il fait?

— Il est d'abord venu en habit habillé, je l'ai attendu pendant une demi-heure environ, puis nous sommes retournés à sa chambre de toilette, et il s'est mis en robe de chambre, et il est redescendu en m'ordonnant de rester toute la nuit sur le lit de camp dressé pour moi dans le vestibule.

— Vous ne l'avez pas revu depuis?

— Non, monsieur.

— Vous n'avez entendu aucun bruit pendant la nuit?

— Non, monsieur le procureur général, je dormais.

— Cependant il y a eu effraction, lutte; la marquise a dû crier, on a dû appeler au secours.

— Je dormais.

— C'est étrange! interrompit madame d'Avrillau. Mon appartement est en face, dans l'aile neuve, mes femmes m'attendaient, elles ont entendu un bruit épouvantable vers les deux heures et demie, elles ont cru,

suivant la tradition du pays, que la Mélusine, notre aïeule, assistait à sa manière aux noces de sa descendante, elles ont été si effrayées qu'elles se sont cachées dans un cabinet noir. Cet homme était bien plus près qu'elles de cette chambre maudite. Comment se peut-il qu'il n'ait rien entendu ?

— J'étais fatigué de la journée, j'ai le sommeil très-profond.

Le magistrat garda le silence quelques instants.

— Que ce valet soit étroitement surveillé, dit-il à ses agents, vous veillerez à ce qu'il ne s'échappe pas, j'ai besoin de lui. Ainsi, monsieur le comte, vous n'en avez pas su davantage. Aucun de vos gens ne s'est promené de ce côté pendant la fête d'hier ?

— Tous étaient occupés à leur service, et une fois ma fille retirée chez elle, la simple convenance aurait éloigné tout le monde de ce voisinage.

— Pardonnez-moi les questions que je vais vous adresser, elles sont indispensables à la suite du procès. Nous devons découvrir la vérité quelle qu'elle soit, la justice ne fait exception de personne. Mademoiselle de Bois-Bryant en épousant M. de Lamenerie, ne faisait pas un mariage d'amour, je le crois du moins, c'était le bruit du pays.

— Ma fille est obéissante, elle connaît ses devoirs, elle a obéi à mes ordres.

— Je comprends; mais elle n'avait pas, je l'espère, pour le mari que vous lui avez donné, une de ces haines qui peuvent changer la nature et le caractère au point de nous entraîner à des excès.....

— Vous me demandez si ma fille est capable d'avoir commis un crime horrible. Non, monsieur, non. Radegonde est la douceur même, elle peut souffrir beaucoup sans se plaindre, elle ne se vengera jamais.

— Si j'en crois ce que l'on a dit tout à l'heure, votre fille n'est pas dans la plénitude de sa raison, observa le procureur général; il se peut que, sans savoir ce dont elle se rendait coupable, exaspérée par un amour malheureux, elle ait frappé.

— J'atteste que cela n'est pas.

— Et moi, je le jure! ajouta Julienne.

— D'ailleurs, comment expliqueriez-vous le vol?

— Vous avez raison, monsieur, mais il m'est enjoint de ne rien négliger. Madame de Lamenerie avait-elle au dehors quelques relations autres que celles prescrites par vous! A-t-elle pu concevoir le projet de se soustraire à l'autorité conjugale, de se réunir à quelque objet chéri? Vous me comprenez?

— Je vous comprends si bien, monsieur le procureur général, que si vous n'étiez pas un magistrat et dans l'exercice de vos fonctions, je vous demanderais raison sur l'heure d'un semblable propos.

— Monsieur, lorsque je remplis les devoirs de ma charge, j'ai le droit de tout dire et de tout connaître; je suis la loi vivante, et tout doit se soumettre et se courber devant moi, ne l'oubliez pas. Je pardonne à un père au désespoir les paroles inconvenantes que vous venez de prononcer, mais que cela ne se renouvelle plus. Maintenant, messieurs, avant d'interroger le seul témoin de ce crime abominable, je vous le de-

mande à tous, quelqu'un a-t-il une observation à m'adresser ? Pourrait-on trouver un fil conducteur pour nous guider dans ce labyrinthe ? Jusqu'ici tout est ténèbres et mystères. Une seule personne pourrait nous éclairer, elle en est incapable. C'est un malheur d'autant plus réel que nous marchons à l'aventure, et que nous ne saurions tenter aucune démarche sous peine de faire fausse route.

— Monsieur le procureur général... dit timidement Truet en s'avançant, me sera-t-il permis de prendre la parole ?

— Je vous écoute, monsieur. Qui êtes-vous d'abord ?

— Truet, procureur au bailliage, faisant en ce moment les fonctions de greffier.

— Très-bien.

— Vous ne savez et vous ne pouvez savoir en effet, monsieur le procureur général, quel est l'auteur de cet assassinat exécrable, mais il est des présomptions que l'on doit prendre, au hasard peut-être ; une erreur peut se réparer, et, pendant que l'on hésite, un criminel se met à l'abri des poursuites.

— Vous vous permettez de me faire la leçon, ce me semble, monsieur.

— Que Dieu me préserve de concevoir seulement telle pensée, monsieur. Je cherche à éclairer votre religion que de faux rapports égaraient peut-être ; je cherche à vous révéler ce que le passé renferme d'obscur, et si vous étiez instruit de ces faits, vous découvririez facilement le coupable, trop heureux

serai-je de me mettre à la disposition d'un magistrat aussi illustre que vous.

— Maintenant que l'on a interrogé tout le monde, je parlerai donc, monsieur le procureur général, interrompit le docteur impatient de dévoiler son secret, daignez m'entendre, je vous prie, en présence de M. le comte de Bois-Bryant et de M. l'abbé Raymond seulement. C'est à moi qu'appartient la tâche de venger la mémoire de mon vénéré protecteur. Je vais vous donner une preuve irrécusable, contre laquelle on ne peut apporter aucun témoignage, elle vous servira de flambeau dans la nuit obscure où vous marchez.

D'un geste le procureur général fit évacuer la salle, au vif déplaisir de Truet, qui comptait bien faire son chemin à l'abri de sa délation.

— Parlez maintenant, monsieur, il n'y a plus ici que les témoins désignés par vous.

Carrachi s'approcha solennellement du cadavre, découvrit la face sur laquelle on avait jeté un voile et raconta en quelques mots au magistrat ce que l'on a déjà lu.

— Un esprit aussi éclairé que le vôtre, monsieur le procureur général, n'attribuera ni au ciel, ni à l'enfer, le phénomène naturel dont vous allez être témoin. Vous verrez comme nous avons vu et vous ne douterez pas plus que je n'ai douté.

En touchant les yeux du défunt, le médecin tressaillit, une crainte terrible s'empara de son âme. Il souleva en tremblant la paupière et poussa un cri.

Terne et visqueuse, elle ne réflétait plus rien, le cadavre s'était refroidi et l'image s'était effacée.

— Je ne suis qu'un ignorant, j'aurais dû le prévoir et parler plus tôt ! murmura-t-il.

V

OU LA MARQUISE VOIT CE QU'ON NE LUI DEMANDE PAS

Les gens d'imagination, et, tout savant qu'il fût, Carrachi était de ce nombre, les gens d'imagination, dis-je, à force de vouloir diriger les événements et les arranger à leur guise, manquent le but. Ils préparent des scènes et des surprises, ils interviennent au moment choisi par eux, et une circonstance imprévue, un grain de sable roulant sous leurs pieds, détruisent leurs meilleures combinaisons.

Le docteur n'avait pas pensé que le refroidissement du cadavre, en chassant jusqu'à l'apparence de la vie, effacerait l'image gravée par la terreur. Il se sentit presque ridicule devant l'homme qu'il devait étonner, tandis que M. de Bois-Bryant, le curé lui-même, revenant à leurs idées superstitieuses, s'écrièrent que Satan retirait son secours à son disciple.

M. Raymond ne manqua pas d'ajouter que ce qu'ils

avaient vu était mensonge et que l'on ne devait en induire aucune accusation contre le chevalier. Le diable, au contraire, protégeait les siens, et, pour donner au vrai coupable le temps de s'échapper, il avait détourné les soupçons sur un innocent.

Je ne jurerais pas que le bon abbé ne mentît à ses convictions, en parlant ainsi, ni que sa conscience fût tout à fait d'accord avec ses paroles. Il désirait avant tout éviter le scandale, éviter à deux pauvres cœurs le coup mortel dont ils ne se relèveraient pas. Et puis, dans son ministère de miséricorde et de pardon, comme son divin Maître, il ne voulait pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertît et qu'il vécût.

Annibal n'était occupé qu'à réparer sa disconvenue, le reste avait disparu à ses yeux. Il expliquait au magistrat que cette science, dont les anciens avaient eu, croyait-il, quelques notions, et qu'il avait retrouvée par hasard, devait se nommer *hypnotisme*. Elle prendrait dans l'avenir une grande extension, il n'en doutait pas, mais il n'en était qu'à sa première expérience et il avait pu facilement se tromper.

Sûr de son fait maintenant, ou à peu près, il ne ferait plus d'école ses découvertes seraient précieuses pour l'humanité, et pour la médecine légale surtout.

Le procureur général écouta avec attention, il trouvait chez cet homme une lucidité et une facilité d'élocution rare ; évidemment il était convaincu et ne lui répétait que ce qu'il croyait avoir observé. Sans

ajouter une foi absolue à ces renseignements, on pouvait néanmoins s'en servir.

— Vous dites, monsieur, que la rétine de l'œil conservait l'image distincte du chevalier de Clavières, vous l'avez vu, vous l'affirmez sur le christ et sur l'honneur?

— Je l'affirme, monsieur, et monsieur le comte de Bois-Bryant, tout comme monsieur l'abbé Raymond, l'affirmeront aussi.

— Est-il vrai, messieurs?

— Il est vrai, répliqua le comte.

— Il est vrai, continua l'abbé; mais c'était un maléfice, un sacrilége, et je n'y ajoute aucune foi. J'ai toujours défendu M. de Clavières, et je ne le suppose pas capable de ce crime, quelle que soit d'ailleurs la légèreté de sa conduite.

— Le chevalier de Clavières avait-il des motifs pour haïr M. de Lamenerie, existait-il entre eux une rivalité connue?

— Il est de notoriété publique, M. le procureur général, que le chevalier de Clavières prétendait à la main de mademoiselle de Bois-Bryant; il avait de plus, contre mon honoré patron, une rancune de famille. Le duc de Chantemarne, leur parent à l'un et à autre, avait déshérité madame de Clavières et donné, par testament, sa fortune au marquis. En cas de mort de celui-ci, cette fortune retournerait à sa cousine, la majeure partie du moins. Il avait donc un double intérêt à cet assassinat. Lui seul y avait intérêt, ajou-

terai-je. On ne connaissait au défunt aucun ennemi.

— Comment expliquez-vous le vol alors ?

— Pour moi et pour beaucoup de gens, M. le procureur général, le chevalier de Clavières est capable de tout.

— Vous exagérez, docteur.

— Non, monsieur le comte, je dis ma pensée et celle de presque tout le voisinage.

— Il y a, d'après cela, assez de présomptions pour motiver une arrestation préventive. Avant de prendre ce parti, néanmoins, je désirerais interroger madame la marquise et continuer plus minutieusement l'enquête.

— Mais, monsieur, il se sauvera.

— S'il avait envie de le faire, il serait déjà loin ; tant d'heures se sont écoulées depuis le crime, il ne nous aurait pas attendus. C'est une grave démarche que d'incarcérer un gentilhomme, appartenant de près ou de loin aux grandes familles de la province ; on doit y regarder à deux fois.

— Si c'était un pauvre diable, pensa Carrachi, on n'y regarderait pas de si près.

— Docteur, rendez-vous chez madame de Lamenerie, informez-vous de son état, voyez si elle est assez bien pour me comprendre et me répondre ; nous nous transporterons auprès d'elle, s'il y a lieu ; autrement, j'attendrai le moment opportun.

— Tout le château est à votre disposition, monsieur ; il est presque désert maintenant. Hélas ! quand vous répondîtes par un refus gracieux à mon invita-

tion, à cause des affaires qui vous accablent, nous ne prévoyions ni l'un ni l'autre que ces mêmes devoirs de votre charge vous conduiraient à Bois-Bryant dans une aussi cruelle circonstance.

Carrachi revint quelques instants après. Radegonde avait des intervalles de folie et de raison; elle divaguait ou se renfermait dans un silence farouche. Évidemment le drame de la nuit avait ébranlé sa frêle organisation d'une façon terrible. Elle avait assisté pendant de longues heures à l'agonie de la victime, sans lui porter aucun secours probablement; la scène précédente avait usé ses forces; elle était déjà insensée, puisqu'elle n'avait pas appelé et qu'elle devait connaître la présence du valet de chambre sous le vestibule.

Comment le marquis lui-même s'était-il laissé assassiner sans se défendre, sans demander du secours? Y avait-il eu combat? Qui avait blessé la jeune femme? Le mari avait donc été surpris dans son sommeil? Pourquoi ce silence? Le cri entendu par les femmes de madame d'Avrillau était le gémissement suprême de la pauvre femme après la consommation du crime. Depuis lors aucun bruit, aucun mouvement autour de cette chambre maudite. Impossible de deviner, de prévoir même, tout avait été conduit avec une habileté indiquant une longue pratique.

— La première mesure à prendre, et messieurs du bailliage de Chauvigny ne l'ont pas négligée, poursuivit le comte après que le magistrat eut donné le résumé de l'affaire, c'était d'arrêter les malfaiteurs

du pays, et il n'en manque pas. On a fouillé inutilement les ruines où ils se réfugient souvent, on n'a découvert personne ; les oiseaux s'étaient envolés.

—Il nous reste à interroger madame de Lamenerie. Dieu veuille lui accorder assez de raison pour nous comprendre et pour nous répondre! Suivez-nous, docteur, nous aurons besoin de vos lumières et de votre concours.

On fit d'abord sortir les dames de l'appartement. Julienne resta seule près de Radegonde. M. de Bois-Bryant, le curé, accompagnèrent le magistrat; le greffier et Truet, qui se faufilait partout, furent introduits avec eux.

Le procureur général se tint debout à côté du lit; la marquise le reconnut parfaitement, elle lui fit des excuses de le recevoir ainsi et l'engagea à s'asseoir.

— Je suis fort souffrante, ajouta-t-elle, M. Carrachi le sait bien.

— Vous êtes souffrante, en effet, madame; on m'en avait prévenu; je craignais d'être indiscret; je suis charmé de voir que vous voulez bien m'accueillir et me répondre.

La jeune femme paraissait si calme, sa physionomie était si tranquille, qu'on aurait pu la croire revenue entièrement à elle si quelque chose de fixe dans le regard, si la pâleur cadavéreuse de son visage, n'avaient pas attesté la terrible crise par laquelle elle venait de passer.

— Je vous accueille comme un bon parent, monsieur, comme le mari d'une femme qui a porté le même

nom que ma mère, et, quant à vous répondre, je ne sache pas m'y être jamais refusée.

— Vous me direz donc alors, madame, quelle est la cause de votre mal et depuis quand vous le ressentez.

— Pourquoi m'appelez-vous madame, monsieur de X...? Je n'ai aucun droit à ce titre, il me semble; cependant, je n'en suis pas sûre. Tout est chaos dans ma mémoire. J'ai fait un rêve terrible, dont je ne puis parler de sang-froid; mais à côté de ce rêve, qui m'a troublée, il doit y avoir une réalité. La savez-vous?

— En effet, oui, il y a une réalité, vous ne vous trompez pas.

— Était-ce hier que je suis allée à l'église? N'y avait-il pas des chevaux blancs qui me traînaient dans un carrosse doré, avec des Amours peints sur les portières? J'avais auprès de moi un homme. Qui était-il? Voilà ce que je ne me rappelle pas.

— Cherchez bien.

— Je cherche depuis ce matin, si vous saviez comme ça me fatigue!

— Si l'on vous nommait cet homme, vous reconnaîtriez son nom?

— Je ne sais....

— Permettez-moi de vous aider, vous aurez moins de peine alors.

— Je le veux bien, mais qu'en savez-vous? vous n'y étiez pas.

— Je vous demande pardon, j'y étais.

— Ah! je ne vous ai pas vu.

— L'homme qui était avec vous dans le carrosse aux beaux chevaux blancs était lo marquis de...

— Lamenerie! Oui, interrompit-elle brusquement, c'était M. de Lamenerie... Où m'a-t-il conduite!

— A l'église, vous l'avez dit.

— Ma fille, ajouta le curé, souvenez-vous, vous vous êtes approchés de l'autel, je vous ai bénis!

— Oui, oui; après?

— Je vous ai unis selon le désir de votre mère.

— Ma mère! ma mère! Oh! si elle a vu cela... Elle était dans mon rêve, ma mère! qu'elle a souffert!

Elle se mit à sangloter. Ses sanglots sans larmes l'étouffaient. Annibal lui fit avaler quelques gouttes de cordial, en priant à voix basse le magistrat de ne plus l'interroger, elle avait déjà fait un effort au-dessus de son pouvoir.

A force de soins, elle se calma, ses yeux se fermèrent, un profond silence se fit autour d'elle. Tous les regards se fixaient sur ce visage immobile et décoloré.

— Est-ce que je suis seule? demanda-t-elle un instant après. Julienne, es-tu là?

— Oui, madame, me voici.

— Toujours madame! Le curé n'a-t-il pas dit qu'il m'avait unie avec cet homme, dont je ne puis retenir le nom; mais cela ne so peut, j'étais déjà mariée.

— Déjà mariée, ma fille, et je ne le savais pas!

Le despotisme du père reparaissait malgré tout.

— Laissez, laissez, reprit le magistrat, laissez, monsieur le comte, no la troublez pas.

— Oui, j'étais mariéo — co pourrait bien être mon

rêve, toutefois, j'ai un tel mal de tête que je ne sais plus rassembler mes idées. J'étais mariée — je ne me trompe pas, je l'étais, voilà pourquoi vous m'appelez madame, c'est cela.

— Et votre mari, quel était-il?

— Mon mari, mon cher mari! — Elle eut un sourire ineffable. — Il était beau, habillé en prince; moi, j'avais des diamants, je brillais comme un soleil. Il m'avait donné tout cela. J'étais fière et heureuse!

— Son nom? voulez-vous le dire?

— Je ne puis me rappeler les noms aujourd'hui, c'est étrange.

Elle passa la main sur son front, pour en effacer les nuages.

— Je l'aimais tant! nous nous écrivions, des colombes étaient nos messagères, de jolies colombes blanches. — Un jour, elles sont revenues toutes ensemble et n'ont rien apporté. Il y avait une pauvre fille appelée Geneviève, qui pleurait sur la route. — Je l'ai vue, elle m'a fait pitié, — j'étais sûre qu'elle mentait, qu'il ne l'aimait pas. Ensuite... ensuite? On m'a couverte de roses, j'en sens encore le parfum. Elles étaient fraîches, elles étaient jolies, j'en avais sur ma tête, à mon côté. Je les trouvais plus belles que les diamants. Tout à coup, elles sont devenues rouges. — Ah! c'est mon rêve!

Elle se tut, on la laissa à ses pensées, et, comme elle ne parlait plus, monsieur de X... tenta de renouer le fil si faible que le moindre incident pouvait briser sans retour.

— Voulez-vous nous le raconter, votre rêve, madame ?

— Je le voudrais, oui, je le voudrais bien ; mais je ne le pourrais pas sans mourir.

— Au contraire, vous serez soulagée, j'en suis sûr, en ouvrant votre cœur ; essayez. Il n'y a ici que des amis, je vous aiderai et vous verrez combien cela sera facile. Où se passait-il, votre rêve ?

— Dans un jardin, dans un jardin enchanté. Ce n'étaient pas les chevaux blancs qui me traînaient, c'étaient nos colombes. Nous volions, ou plutôt nous rasions la cime des rosiers, et les tiges se relevaient quand notre char avait passé, pour nous envoyer leurs parfums. Mon mari était près de moi, il n'y avait que nous dans l'univers avec les oiseaux et les fleurs. Les nuages dorés s'écartaient à notre aspect, nous entendions des concerts d'une harmonie céleste, je ne puis dire ce que j'éprouvais.

Elle s'arrêta, et ses traits exprimèrent la béatitude.

— Ensuite ? demanda le curé.

Elle ne répondit pas d'abord, et soudain son visage s'assombrit.

— Ensuite ? reprit-elle, mon mari changea, je ne le reconnus plus. — Allons à la chambre rouge ! me dit-il. Il m'entraîna. Ce n'étaient pas des fleurs qui nous portaient, c'étaient des piles d'or ; les chevaux blancs volaient, comme tout à l'heure les colombes ; ils nous entraînaient, escortés de fantômes agitant des torches sanglantes. Je vis la porte de l'oratoire ; un œil effroyable me regardait par une ou-

verture creusée dans le bas. Je souffrais! je souffrais! Les chevaux, mon mari, moi, nous entrâmes tous par cette ouverture; un fleuve d'or coulait autour de nous, les cailloux étaient des diamants.

Radegonde s'arrêta encore, son sein palpitait, le docteur lui tenait le pouls, il fit signe de la ménager.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle, mon Dieu! je ne veux pas revoir cela.

Sa tête retomba sur l'oreiller et elle perdit connaissance.

Le procureur général se recula pour laisser à Julienne et au médecin la liberté de soigner la malade. Il emmena M. de Bois-Bryant à l'autre extrémité de la pièce, le curé les suivit également.

— La pauvre femme est cruellement frappée, dit celui-ci, je crains que vous ne puissiez rien apprendre de son délire, monsieur. Ne vaudrait-il pas mieux qu'elle se reposât?

— Ce délire nous éclairera peut-être, au contraire; elle ne se mettra pas en garde contre nous; si elle était dans son bon sens et qu'elle voulût ménager le coupable, nous saurions encore moins la vérité.

— Quelle foi ajouter aux divagations de la folie?

— Monsieur Raymond, pour le magistrat qui cherche la vérité, il n'y a pas de petits indices, et mon devoir est de ne rien négliger.

M. de Bois-Bryant évitait de donner aucun avis. Depuis cette horrible catastrophe, sa conscience se bourrelait de remords; il leur imposait en vain silence; ils parlaient plus haut que son ambition et que sa soif

de la richesse. Il avait contraint son enfant à livrer sa main sans son cœur. Il se regardait commo le premier auteur de la mort du marquis et du malheur de Radegonde.

Après quelques instants le docteur vint annoncer que madame de Lamenerie était revenue à elle, bien qu'elle fût encore d'une faiblesse extrême ; elle avait reconnu Julienno et demandé son père.

— Je crois que monsieur le comte aura plus de pouvoir que personne et qu'il pourra peut-être lui arracher son secret.

Aussitôt qu'elle vit le comte, elle fit des efforts pour se soulever.

— Mon père, dit-elle, si vous le désirez, vous, je vous raconterai mon rêve tout entier. Vous êtes lo chef do notre maison et vous pourrez sans doute expliquer ce que je ne comprends pas. Vous eussiez été bien satisfait à ma place, car je nageais positivement dans l'or, je vous l'ai dit, n'est-ce pas ? Seulement cet or s'écoulait par cette *boulite* qui nous avait servi de porte, mais je marchais on sens inverse, j'allais vers la chambre.

Je vis soudain devant moi ma mère, qui me criait, avec des larmes :

— N'entre pas, ma fille ! n'entre pas !

Tandis que d'autres spectres m'appelaient en ricanant : Blanche l'infanticide et Pierre le meurtrier étaient là, j'étais poussée par je ne sais quelle puissance, jo passai.

Alors le fleuve d'or devint un fleuve de sang, j'y

fus plongée par ces fantômes ; celui qui m'avait conduite avec les chevaux y était à côté de moi. Il me regardait d'un air de compassion, il me disait de bonnes paroles qui me consolaient et je me trouvai sur le lit, dont les draps devinrent bientôt aussi rouges que les rideaux.

Radegonde fit une nouvelle pause. Le docteur l'écoutait avec une anxiété vive, mais d'un regard il imposa le silence et la patience au magistrat.

— Ne l'excitez pas, ajouta-t-il à voix basse ; un travail se fait peut-être dans son cerveau et dans sa mémoire, il ne faut pas l'entraver.

La marquise tenait toujours les yeux fermés et paraissait en ce moment tout à fait isolée en elle-même. Après quelques minutes d'attente, Julienne la toucha doucement. Elle murmura deux ou trois mots sans suite, et puis elle s'endormit.

— Tout est fini maintenant, monsieur, dit Carrachi, le sommeil est un trop grand bienfait pour cette pauvre créature, on la laissera reposer ce soir ; cette nuit, lorsqu'elle s'éveillera, je vous ferai prevenir. Je vais rester près d'elle, ainsi que Julienne. Que tout le monde sorte, hors nous deux. Le médecin, vous le savez, est un autocrate dans la chambre de son malade, et la vie de madame la marquise nous est doublement précieuse aujourd'hui.

Nul ne réclama ; le magistrat et sa suite retournèrent au salon, où une enquête nouvelle s'organisa. Les émissaires de Truet revinrent de leur chasse et firent leur rapport.

Les abords de la chambre rouge ne pouvaient offrir aucun renseignement. L'allée autour était sablée d'un gros sable qui ne gardait pas d'empreintes. Il avait visiblement été foulé, ce fut tout ce que l'on put découvrir. Sous les arbres aucun vestige, ou plutôt tant de pas se croisaient dans tous les sens qu'on n'en pouvait rien préjuger.

Le mur d'enceinte était dégradé et le lierre arraché dans un endroit; mais rien ne prouvait que les assassins eussent passé par là. Dans un sentier, qui suivait le mur extérieur du parc, on retrouva les empreintes toutes fraîches d'un cheval au galop. Elles se dirigeaient vers la route de Chauvigny. On les suivit jusqu'à la ville et là elles se perdirent complétement.

Deux ou trois curieux, habitant près de la porte, prétendirent avoir vu, vers les trois heures et demie, un cavalier enveloppé d'un manteau et lancé comme une flèche. Il suivait le cours de la rivière, en la remontant. On avait bientôt cessé de l'entendre et de l'apercevoir.

— Cet homme est l'assassin, je ne sais quel pressentiment me l'assure, dit le procureur impérial.

— Cela est d'autant plus probable qu'il suivait la route de Clavières, ajouta Truet.

Monsieur de X... se retourna, il examina de nouveau l'homme qui parlait ainsi.

— Votre avis est donc, monsieur, que le chevalier de Clavières est coupable.

— J'en suis aussi convaincu que de ma propre existence, monsieur. J'ai entendu dix fois M. de Cla-

vières jurer que son spoliateur ne mourrait que de sa main. Tout le pays le sait comme moi : c'était une haine que rien ne pouvait assouvir ; ce mariage n'avait fait que l'augmenter certainement, on le suppose, bien que personne n'ai vu le chevalier aux alentours depuis longtemps.

— Il faudra donc l'envoyer arrêter, monsieur le comte ; je ne puis tarder davantage.

— Oui, s'il vous a attendu, pensa le procureur. Il doit être loin à l'heure qu'il est.

— Qu'on fasse monter dix hommes de la maréchaussée à cheval, avec un bas officier, voici le mandat.

Truet se hâta de le saisir et d'exécuter l'ordre.

— Nous y mettrons toutes les formes, monsieur le comte ; nous n'allons pas le traiter d'abord en criminel. Je désire de tout mon cœur qu'il puisse prouver un alibi. On ne saura jamais combien il m'en coûte d'être obligé de sévir contre un des nôtres ; la noblesse n'est que trop déconsidérée : c'est fournir nous-mêmes des armes à nos ennemis que de l'accuser encore. Pourtant, j'y suis forcé en cette circonstance. Ah ! si madame de Lamenerie pouvait parler !

Un souper avait été servi au milieu des débris de la veille, que les gens, consternés, inquiets, n'avaient pas même songé à ranger. Deux magistrats avaient accompagné les gens du roi ; ils se mirent à table, après avoir continué les interrogatoires de la domesticité et des paysans.

Ils apportèrent les minutes à M. de X... il les par-

courut en vain et n'y découvrit aucun fil conducteur. Cependant la déposition d'un des officiers le frappa, il ordonna qu'on le fît venir.

Cet homme parut.

— Vous avez fait pour M. le marquis de Lamenerie un cordial qu'il avait l'habitude de prendre tous les soirs ?

— Oui, monsieur le procureur général.

— Quelle était cette préparation ?

— Un lait d'amandes un peu plus saturé du fruit qu'on ne le sert ordinairement, monsieur.

— Vous l'avez composé hier ?

— Oui, monsieur le procureur général.

— A qui l'avez-vous remis ?

— A Barnabé, le valet de chambre de monsieur le marquis.

— Qu'on le fasse venir immédiatement.

Barnabé ne pouvait se soustraire à cet ordre, il était surveillé, on le sait.

— Vous avez reçu des mains de l'officier le lait d'amandes de votre maître hier au soir ?

— Oui, monsieur.

— Vous le lui avez donné ?

— Oui, monsieur, quand monsieur le marquis s'est renfermé pour la seconde fois.

— Il l'a bu ?

— Oui, monsieur.

— N'avait-il pas goûté du vin épicé apporté en cérémonie ?

— Il y avait trempé ses lèvres seulement.

— Malgré cela il a pris son lait d'amandes?

— Monsieur, il ne pouvait dormir sans cela.

— Qu'avez-vous fait de la tasse?

Barnabé se troubla visiblement.

— Je ne sais, monsieur, dans tout ce mouvement j'ignore où elle a été mise.

— C'était une tasse de vermeil?

— Non, monsieur, c'était une tasse de porcelaine de Chine.

— Fouillez cet homme, dit simplement M. de X...

L'ordre fut exécuté avec la dextérité et la promptitude qui caractérisent les gens de justice. Le voleur n'eut pas le temps de résister, on trouva sur lui une lettre écrite en argot et qui ne contenait qu'un seul mot à peine lisible :

« — Bien ! »

Interrogé sur la qualification de ce *satisfecit*, il répondit qu'il lui venait de son ancien professeur, et qu'il y tenait trop pour s'en séparer un seul instant.

— Cet homme a-t-il une chambre au château?

— Il a eu un cabinet pour cette nuit, il habite ordinairement Boussy, il devait y retourner demain.

— Faites faire sur-le-champ une perquisition dans son cabinet et dans sa chambre.

Pour cette fois, Barnabé perdit contenance tout à fait.

— Il n'y a rien, monsieur le juge, je vous l'atteste.

— Je crois que nous tenons une piste, dit M. de X... à son greffier, suivons-la.

Malgré ses récriminations, Barnabé fut conduit à

son gîte, situé dans les combles ; on chercha dans les matelas du lit, on y découvrit la tasse de vermeil et la soucoupe.

— A merveille ! s'écria le juge, faites meilleure garde que jamais auprès de ce gaillard-là, il peut nous servir beaucoup, il sait peut-être où sont les diamants.

Le procureur général du parlement de Poitiers passait à juste titre pour un magistrat d'un haut mérite. Instruit, adroit, intègre, d'une fermeté inébranlable, il remplissait les devoirs de sa charge avec une exactitude aussi éloignée de la rigidité que de la complaisance.

Après avoir disposé toutes les pièces de la procédure, il attendit dans son appartement que la marquise pût le recevoir. A onze heures elle se réveilla, infiniment mieux, quant au physique du moins, la fièvre était moins intense, mais la raison n'était pas encore revenue. Elle avait encore l'esprit égaré, bien qu'elle fît tous ses efforts pour le ressaisir et qu'elle reconnût ceux qui lui parlaient. Elle demanda à voir son père et l'abbé Raymond ; quant à M. de X.... il avait été convenu qu'il écouterait d'un cabinet à côté, avec ses gens, afin de ne pas donner l'éveil.

Le curé fut chargé par M. de Bois-Bryant de la remettre sur la voie des confidences. Il *tâta* ce pauvre cœur, si je puis m'exprimer ainsi, et le trouva tout disposé à s'épancher. Elle se plaignit d'une vive souffrance, qu'elle ne pouvait définir et qui la rongeait.

— Je ne saurais chasser le souvenir de ce rêve,

mon cher abbé, il me poursuit et se dresse entre ma pensée et moi, je crois que c'est une suggestion du démon, priez Dieu qu'il m'en délivre.

— Achevez de me le faire connaître, mon enfant, je pourrai, j'en suis sûr, mieux juger ensuite.

— Il n'y a ici que mon père et Julienne, n'est-ce pas ? d'autres me prendraient pour folle, d'avoir eu de pareilles visions.

— Dites toujours et ne craignez rien de nous.

Elle recommença dans des termes aussi pittoresques le récit que l'on vient de lire, et lorsqu'elle en fut arrivée au point où elle s'était interrompue, l'attention des auditeurs redoubla.

— J'étais couchée dans ces draps sanglants, et lui, l'autre, il me parlait toujours, il jetait sur moi des regards attendris ; tout à coup je le vis s'affaisser ; il se laissa aller sur son fauteuil, ses yeux se fermèrent, et il s'endormit.

— Le lait d'amandes contenait sans doute un narcotique, murmura M. de N... à l'oreille de son greffier.

— Oh! que je fus heureuse d'être seule, mon Dieu ! Je me trouvais soulagée depuis que ce regard ne pesait plus sur moi, je pouvais pleurer, il ne le saurait pas. Les fantômes étaient toujours là cependant — mais ils s'écartèrent, et je vis... je vis... Mon père, ayez pitié de moi, prions, je ne pourrai pas le dire, car je ne le crois pas — je vis un homme qui entrait doucement.

— Et cet homme le connaissiez-vous ?

— Si je le connaissais !

— Vous pouvez me le nommer alors ?

Elle éprouva une douleur horrible, ses traits se contractèrent, elle fit un geste comme pour repousser une vision effroyable, et murmura en se laissant retomber sur son lit, à demi pâmée :

— Je ne m'en souviens pas.

Il fut impossible de lui arracher une parole de plus. Elle retomba dans son immobilité ; puis dans ses convulsions, puis dans des divagations de toutes sortes. Carrachi ordonna de nouveau un repos complet et défendit qu'on la troublât davantage.

— Il s'écoulera au moins deux jours, ajouta-t-il, avant qu'elle soit en état de vous entendre. La pauvre dame a assisté à quelque chose d'horrible, son imagination, déjà ébranlée par les secousses qu'elle a reçues depuis deux mois, s'est frappée assez fortement pour qu'elle ne retrouve jamais sa raison, si on ne la ménage pas. Il faut donc se résoudre à attendre. Le temps seul et les soins assidus peuvent la remettre dans son état naturel, j'insiste sur ce fait, et je suis prêt à le certifier devant toute l'Académie de médecine, s'il y avait lieu.

M. de X... protesta de sa bonne volonté et demanda si l'on pourrait la transporter jusqu'à Poitiers, où l'instruction devait se poursuivre au greffe du Parlement.

— Dans quelques jours, je n'y verrai pas d'inconvénients, je l'espère, monsieur.

— En attendant, nous aurons le jeune homme ; si je ne me trompe, il ne doit pas tarder longtemps à

arriver. La distance d'ici à Clavières est promptement franchie. J'y suis allé autrefois, mais je ne m'en souviens que vaguement.

— Peut-être aura-t-il fait quelque résistance. Il est entêté et peu traitable à ce qu'il paraît.

Un cheval entrait au galop dans la cour, le magistrat s'approcha de la fenêtre : c'était un des cavaliers de la maréchaussée envoyés pour l'arrestation.

— Eh bien ! cria d'en haut le procureur général, vous n'amenez personne ?

— Il est arrivé un grand malheur, monsieur le procureur général, et je suis envoyé pour vous demander vos ordres.

VI

COMMENT ON JOUAIT LES ARTHÉMISE EN CE TEMPS-LA.

Pendant que ces scènes se passaient à Bois-Bryant, dans un autre château, à une distance assez longue, deux femmes vêtues de noir étaient assises auprès d'une table où une collation était servie.

La plus jeune — madame de Brulay — n'avait pas adopté le costume de veuve dans sa rigueur; elle n'avait pu éviter la laine et le bandeau, mais elle n'avait pas coupé ses cheveux, elle les cachait sous la batiste et n'en était que plus jolie. Son frais et blanc visage se parait de nouveaux charmes au milieu de ces crêpes qui faisaient ressortir la pureté de son teint.

Sa cousine, madame de Faubert, grande dame, de manières et de naissance, avait perdu son mari de très-bonne heure, et, depuis lors, elle vivait dans une retraite absolue. A peine en sortait-elle quelquefois

pour les occasions indispensables. Douée d'une saine raison, d'un esprit supérieur, elle avait arrangé sa vie de façon à obtenir l'estime du monde et à se créer une position inattaquable.

C'est pourquoi madame de Brulay cherchait auprès d'elle un refuge, dans ces premiers moments si accessibles à la médisance et même à la calomnie. Peut-être avait-elle une autre raison que nous pourrions deviner et dont la suite nous instruira.

Ces dames, éloignées de tout, ne voyaient personne et restaient enfermées dans les limites du parc, la convenance le voulait ainsi. La vicomtesse commençait à trouver le temps long et à se repentir d'avoir été raisonnable. Pas le plus mince soupirant, pas un mot à échanger avec qui que ce fût, si ce n'est avec sa cousine, qui ne la comprenait guère, et qu'elle traitait en elle-même de prêcheuse.

Depuis le matin on ne causait que de la noce et de ce qu'on avait pu entendre dire par-dessus les toits.

— Sans les fêtes de Bois-Bryant, disait la comtesse, nous aurions eu quelques visites, mais tout le pays est là.

— Ce sera donc bien beau ?

— Mais, oui, madame, même pour vous, accoutumée aux magnificences. M. de Lamenerie est un grand seigneur fort riche et qui fait superbement les choses.

— Fort riche, fort riche... qu'est-ce qu'il peut avoir ? Cent ou deux cent mille livres de rente, tout au plus, fit-elle avec une moue dédaigneuse.

— Pour nous, c'est une fortune immense.

Madame de Brulay leva les épaules comme pour dire :

— Pauvres gens !

— Et mademoiselle de Bois-Bryant est donc très-jolie ?

— Presque autant que vous.

— Il la conduira à Paris, nous la verrons. Lamenerie a de l'esprit, de l'usage et de l'expérience, il la guidera bien.

— Il l'aime à la passion.

— Et elle, a-t-elle aussi cette habitude de province ? Le prend-elle par amour ?

— Eh ! eh ! je n'en voudrais pas jurer. Il y a de par le monde un certain chevalier de Clavières...

— Clavières ! répéta-t-elle en dressant l'oreille.

— Oui, Clavières, un mauvais sujet qui l'adore, pourtant, et qu'elle adorait.

— Vraiment !

— Depuis l'enfance. Mais M. de Bois-Bryant est raisonnable, il a coupé court à ces amourettes et marié la belle fille à un homme dont la position ne laisse rien à désirer.

— Qu'a dit Clavières ?

— Jusqu'ici, rien du tout. Il fuit le pays et on ne l'y a plus vu à peine depuis deux mois.

— Et vous êtes sûre qu'il est entiché de la demoiselle ?

— C'est le bruit du canton, il ne m'en a pas fait la confidence. Nous ne voisinons guère avec ses parents

et avec lui ; d'ailleurs, il y a très-loin de chez eux ici, il faut un relais. Est-ce que vous connaissez ce jeune vagabond ?

— Un peu. Il est venu chez moi à Pontlery.

— Pour votre fameuse conspiration ?

— Certainement. Il sait que je suis à la Pallière, il me doit une visite.

— Nous le recevrons, ma cousine.

— C'est si amusant de conspirer ! J'ai des nouvelles de mes amis, cela marche à merveille à Paris, à ce qu'il paraît. M. le duc d'Orléans m'écrit qu'il y a souvent des rassemblements dans les faubourgs, et que de grands événements vont s'accomplir. On m'attendra, j'espère.

— Prenez garde ! il ne faut pas jouer avec le feu, on se brûle les doigts.

La vicomtesse tirait sa montre dix fois par quart d'heure. Elle avait l'attitude d'une femme qui s'ennuie et qui attend.

— Combien vous rapportent ce château et cette terre, ma cousine ? demanda-t-elle en comprimant un bâillement.

— Bon an mal an vingt mille livres, ma chère vicomtesse ; avec mon douaire et mes autres propriétés, je réunis quarante mille livres à peu près.

— Et vous pouvez vivre !

— Grâces à Dieu, je n'en dépense pas la moitié et je suis une des grandes dames de notre pays.

— Grand bien vous fasse ! Cela suffirait à peine pour payer mes gens.

— Ma chère enfant, vous avez été élevée chez un fermier général, et moi dans notre vieille gentilhommière. Les idées, les principes, les habitudes, le savoir-vivre, tout est différent, cela s'explique. Si vous aviez eu des enfants, vous leur eussiez appris que, pour nos vieilles familles, l'argent est peu de chose : l'honneur est tout.

Madame de Brulay sentit la pointe de l'épigramme : elle n'en fit pas semblant. Elle se leva et alla vers la fenêtre, d'où l'on découvrait la perspective d'une longue avenue.

— Ah ! s'écria-t-elle en rougissant beaucoup. Un cavalier qui arrive au galop, ils ne sont pas tous à la noce à ce qu'il paraît.

Madame de Faubert s'empressa de regarder.

— Je ne le connais pas, dit-elle.

— Et moi je le reconnais. C'est le chevalier de Clavières.

— Il vient pour vous, ma cousine, je me retirerai donc et je vous laisse libre de le recevoir.

— Ce serait me traiter en étrangère, je vous en prie, demeurez.

— Vous l'exigez ? Permettez-moi de donner quelques ordres, il nous restera à souper, sans doute, je reviendrai.

Pendant ce temps, Clavières approchait. Il entra dans la cour et sauta à bas de son cheval, salua la vicomtesse, et, en quelques secondes, il fut à ses pieds. Elle l'y laissa un instant.

— Vous avez raison de demander pardon, mon-

sieur, car vous avez beaucoup de reproches à vous faire.

— Je le sais, madame, j'ai l'air d'un coupable, pourtant je ne le suis pas, si vous daignez considérer...

— Que voulez-vous dire par considérer?...Comment? on m'apprend la mort de mon mari, je me trouve mal, ainsi que je le devais, on m'emporte, je reste deux jours sans connaissance !.....

— Tant que cela?

— Taisez-vous. Quand je reviens à moi, je vous demande ; tous mes amis étaient là par respect pour ma douleur, et vous seul manquiez. Je ne sais pas une plus grande preuve d'indifférence, ce me semble.

—Vous ne pouvez me comprendre, je vous l'atteste, madame.

— En femme de sens, et qui sent ce qu'elle doit à la mémoire des morts, je suis venue demander à ma cousine de me recueillir dans son honorable maison afin d'y pleurer en liberté, vous n'avez pu ignorer ma présence, il y a huit jours, huit grands jours, que je suis ici ; et je vous vois pour la première fois !

— Avez-vous donc, en effet, remarqué mon absence, madame, avez-vous bien voulu me faire cet honneur? demanda-t-il d'un air de fatuité adorable.

— Comme je suis absolument seule ici, il n'en pouvait être autrement. Ce n'est pas tout !

— Ah ! il y autre chose, ceci je ne le sais pas.

— Depuis que j'habite à la Pallière, je n'entends plus parler que des noces de Gamaches du château

de Bois-Bryant. Lamenerie épouse Estelle, qui se lamente et se désespère, pendant que Némorin court les bois et les champs d'alentour pour conter sa douleur et graver des chiffres sur des arbres. En vérité, M. de Florian n'a rien fait de plus pastoral et de plus joli. Je sais donc à quoi m'en tenir sur vos discours et sur votre flamme, et je n'ai pas coutume de jouer les pis aller.

Le chevalier était devenu de la pâleur du marbre pendant qu'elle le raillait ainsi. Elle s'en aperçut.

— Vraiment, continua-t-elle, vous en êtes encore tout ému, c'est touchant.

— Madame, répliqua-t-il, laissez-moi vous l'apprendre une fois pour toutes, et qu'il n'en soit plus question, je vous en supplie. Je vous aime d'un amour que j'ignorais, mon sang coule dans mes veines comme du feu, comme de la lave, depuis que je vous ai vue, mon cœur vous appartient, je n'existe qu'à dater de ce moment, ne me demandez rien de mon passé, ne vous informez pas s'il a eu des suites cruelles ou heureuses ; ce passé est rayé de mon existence, elle est à vous et à l'avenir. Quoi que vous m'ordonniez, n'importe ce qu'il faudra faire pour vous obtenir, même des choses impossibles, j'y parviendrai. De ceci n'en doutez point, mettez-moi à l'épreuve et vous verrez.

Le chevalier avait parlé d'un ton qui ne permettait pas de nier la vérité de son émotion. Comme toutes les impressions vraies elle devint communicative ; madame de Brulay eut un instant de joie délicieuse,

un de ces instants qu'elle eût payés de sa fortune, car jusque-là elle les avait ignorés.

— S'il en est ainsi, chevalier, répliqua-t-elle avec infiniment de grâce, je n'ai plus rien à vous dire à ce sujet. Reste votre inexplicable conduite et le retard que vous avez mis à me chercher ici.

— Madame, ceci tient encore à ce même passé que je veux oublier sans retour. Des obstacles nous séparaient, il s'élevait entre vous et moi des barrières que vous n'auriez pas franchies ; maintenant tout est fini, je suis libre, je suis fort, je puis être le châtelain d'Aubusson et mettre à vos pieds mes triomphes, nul ne s'y opposera plus.

Tout étourdie, toute folle que fût Aurore, elle sentait vibrer dans le cœur de cet homme une corde qu'elle se promit de ne plus toucher. Il y avait là un secret, une impression sérieuse, un de ces sentiments qui brisent ou qui couronnent. Il avait aimé Radegonde, elle n'en doutait pas, comme on aime une première fois, aux champs surtout. Cette affection douce n'engendrait pas de tempêtes ; ces enfants élevés l'un près de l'autre, dans l'idée de s'unir un jour, avaient été séparés par la volonté paternelle. A cette époque, il vit madame de Brulay ; séduit par des charmes supérieurs, par cet éclat dont il n'avait aucune idée au fond de la campagne, il avait promptement oublié ses illusions de province et s'était jeté cœur et âme dans cette passion, où tout était imprévu et nouveau.

Néanmoins, la place de la blessure ancienne était restée douloureuse, le temps seul pouvait en effacer

la marque. Son triomphe n'était que plus complet, elle le caressait doucement, car son cœur se prenait de plus en plus. Si Clavières ne faisait pas de maladresse, la belle veuve était subjuguée, et, très-probablement, l'immense héritage du vicomte lui appartiendrait.

Il faut lui rendre la justice d'ajouter que, pour le moment du moins, le chevalier ne songeait point à la fortune, l'amour seul dominait son être, et il eût perdu volontiers ses trésors pour conserver à lui la belle veuve, si disposée maintenant à ne le point bannir.

Après les explications vinrent les retours en arrière, les espérances. On causa du voyage si charmant, de l'école buissonnière faite par les chemins, de cette marchande de farine qui jouait si mal son rôle dans ses habits de soie, de ces beaux contes de chevalerie enfantés par l'imagination et la jeunesse. Le chevalier avait des mots ravissants, des tendresses infinies, puis des airs de commandement et des menaces dont la souveraine était ravie. Elle n'avait jamais obéi. C'était nouveau.

— Je veux être le maître, je le deviendrai, n'est-ce pas !

— Tâchez-y, je ne vous en empêche point.

— Quand je le serai, cela se reconnaîtra tout de suite.

— Que ferez-vous ?

— Je chasserai les prétendants, je monterai la garde auprès de mon trésor : nul n'aura le droit de le regarder.

— Pour cela je refuse.

— Vous y viendrez. On ne baisera point ces belles mains.

Il les prenait et les baisait, lui.

— C'est de la tyrannie, monsieur ; je me révolterai.

— Non pas, non pas. Écoutez le reste.

Il lui développa son plan de conquête et les droits qu'il jurait de conserver envers et contre tous. Elle riait, elle jouait, elle croyait jouer du moins, tandis que le jeu devenait grave ; mais elle était transportée, enivrée, il lui échappa de dire :

— Mon Dieu ! pourvu que ma cousine ne revienne pas !

C'était un aveu, et Clavières ne le laissa pas échapper. Ils passèrent ensemble deux heures délicieuses. La vicomtesse, au lieu de repousser les projets d'avenir, les écoutait avec complaisance. L'idée d'une seconde union ne l'effrayait plus ; elle parlait même de la vie de château ; elle en possédait de tous les côtés : on n'aurait que l'embarras du choix.

— Nous aurons mieux à faire, belle Aurore, interrompit le jeune homme, une arène immense va s'ouvrir aux ambitions et aux audaces ; moi, j'oserai tout, je puis arriver à tout. La vieille monarchie tremble jusque dans ses fondements, encore quelques coups habilement dirigés, elle s'écroulera, nous en reconstruirons une autre avec ses débris. Vous en serez la reine et j'amènerai l'univers à vos pieds.

Le retour de madame de Faubert mit seul un terme à la conversation et aux transports des amoureux.

Elle engagea le chevalier à souper à la Pallière, il accepta avec empressement.

— Madame votre mère est fort souffrante, ajouta-t-elle. N'y a-t-il dans son état aucune amélioration?

Le visage de Clavières devint sérieux et triste.

— Non, madame, au contraire ; ma pauvre mère ne peut vivre longtemps, c'est une constitution minée par la douleur, par les inquiétudes. Elle n'a plus assez de force pour prendre le dessus. Je sais d'avance qu'elle est condamnée, elle le sait comme moi. Nous avons toujours vécu l'un par l'autre, celui de nous deux qui partira laissera le survivant inconsolable, et cet inconsolable, ce sera moi. Pourtant, qui sait ?

— A votre âge, monsieur, on a tant de manières d'oublier !

— Il est certaines choses, certaines gens qui ne s'oublient pas, madame.

Madame de Faubert ne croyait pas rencontrer chez le chevalier de tels sentiments d'après sa réputation. Elle passa la soirée à l'observer et resta convaincue de l'injustice du monde à son égard. Après l'avoir vu monter à cheval, la châtelaine rentra avec madame de Brulay rêveuse et délicieusement préoccupée.

— Ce jeune homme est fort calomnié, je suis enchantée de l'avoir vu de près et de pouvoir dire ce que j'en pense, fit la comtesse. Lui et sa mère ont été en effet très-malheureux, et on l'accuse uniquement à cause de cela. Les gens sont impitoyables, ils sont lâches. Si le baron de Clavières avait été capable de

les retenir au lieu de les accabler, il ne fût arrivé rien de semblable.

La vicomtesse s'inquiétait peu de l'opinion du monde à l'égard de celui qu'elle aimait ; elle se l'avouait maintenant. Accoutumée à voir tout ployer sous sa volonté, elle se sentait assez forte pour l'imposer de nouveau. L'homme qu'elle croyait digne d'elle devait commander à tous. En supposant qu'on l'eût accusé, il se réhabilitait par le choix qu'elle faisait de lui pour son époux.

Elle ne laissa deviner aucune de ses réflexions, mais elle en fit l'occupation de sa nuit entière, et quand elle se leva le lendemain, belle et fraîche, malgré son insomnie, elle était parfaitement résolue. Sans s'en douter, madame de Faubert avait plus avancé les affaires de Clavières en appuyant sur la triste réputation qu'il s'était faite, que si elle l'eût proclamé exempt de blâme et parangon de vertu. Cette nature bizarre n'agissait que par la contradiction.

A peine habillée, bien qu'il fût de très-bonne heure, elle s'en alla courir les bois, respirer, entendre chanter les oiseaux ; elle avait besoin d'air, de poésie, de liberté. Elle devait le revoir ce même jour, il avait promis de revenir, ils avaient déjà médité des rendez-vous, des mystères, des joies ignorées, qui font battre le cœur et qui l'inondent de délices.

Elle rentra leste et gaie, madame de Faubert parla encore de Clavières et fortifia chez la belle Aurore la résolution de faire de lui le héros de sa vie. Après le

déjeuner, elle s'improvisa une toilette : condamnée au noir et à la laine, elle voulut au moins donner à cette triste livrée un tour plus coquet, une séduction plus complète. Elle arrangea son voile avec un art qui la faisait paraître si jolie que ses femmes ne purent s'empêcher do s'écrier :

— Madamo est encore plus belle ! dit lat avorite.

— C'était donc possible? tu m'as tant de fois dit que non.

Hélas ! ces préparatifs furent inutiles ; le chevalier ne parut ni dans la journée, ni le soir ; il n'envoya aucun message, et cette dominatrice, qui jadis eût volontiers dit comme Louis XIV : J'ai failli attendro ! compta les minutes et les secondes de ces vingt-quatre heures, en se disant qu'ello était oubliée, ce qui pour elle était un apprentissage cruel. Madame de Brulay ignorait ce supplice-là, elle qui l'avait infligé tant de fois, pourtant.

La nuit fut plus longue encore que le jour ; aucun espoir n'en diminuait la durée. Aussitôt que le soleil parut, elle fit lever ses gens, elle ne pouvait endurer davantage une telle incertitude et s'était décidée à écrire. Elle ne chercha aucun prétexte, prit la plume et traça ce seul mot :

« Venez ! »

Il fallait s'adresser à madame de Faubert pour demander un cheval. Celle-ci n'était pas visible encore, le temps s'écoulait, la vicomtesse s'impatientait au point de ne plus dominer sa colère, lorsque sa cousine entra dans sa chambre toute bouleversée.

— Mon cuisinier arrive de Chauvigny, dit-elle ; il apporte d'horribles nouvelles. M. de Lamenerie a été assassiné la nuit de ses noces dans la fameuse chambre rouge, dont je vous ai conté l'histoire ; sa femme est folle. On recherche l'assassin. M. de X.., le procureur général, est à Bois-Bryant. Il s'élève de fortes présomptions contre le chevalier de Clavières. Il a dû être arrêté ; on en a donné l'ordre du moins. Ce qu'il y a de plus triste, c'est que les diamants ont été volés. Quel épouvantable malheur !

— On accuse à faux M. de Clavières ; je suis prête à l'attester sur mon honneur. Si on lui fait cette injustice de l'emprisonner, où le conduira-t-on ?

— A Poitiers, sans doute.

— Eh bien ! ma cousine, je pars pour Poitiers. Tous peuvent l'abandonner, je ne les imiterai pas, s'écria la pauvre vicomtesse en pleurant les premières larmes de son cœur.

VII

UNE MÈRE!

Suivant l'ordre qu'ils en avaient reçu, les cavaliers de la maréchaussée se mirent en route pour Clavières ; le bas officier marchait en avant, sifflant un air qui commençait à échauffer les oreilles des nouveaux patriotes et pour lequel il avait eu deux duels avec des jeunes gens de l'Université de Poitiers.

Cet air, dont le refrain était : *la Poule au pot*, servait de ralliement aux amis du roi, et Pierre Boudriche se vantait de rester, jusqu'à la fin, le serviteur dévoué du monarque et de sa famille. Né à Paris, dans la boutique d'un perruquier, il avait sucé avec le lait le dévouement au trône ; les mauvaises langues accusaient sa mère d'avoir fait plusieurs voyages à Versailles et d'avoir été admise dans les petits appartements, du vivant du feu roi Louis XV. Elle était d'une beauté admirable, et l'on remarqua dans le ménage, à la même

époque, une augmentation de luxe, qui s'expliqua par un héritage douteux.

Pierre vint au monde sur ces entrefaites; dans son enfance, ses petits camarades se moquaient de lui en lui disant :

— Tu ressembles aux sous marqués.

Le fait était incontestable ; madame Boudriche devait avoir eu un regard sur un louis d'or.

Quoi qu'il en fût, Pierre arrivé à dix-huit ans voulut porter l'uniforme et entra dans la maréchaussée. Il y trouva des protecteurs; sa petite fortune le fit avancer et son visage lui servit de passe-port. Des circonstances inutiles à raconter ici le conduisirent à Poitiers ; il avait suivi, selon son devoir, les magistrats en exercice, il se trouvait ainsi sur la route de Clavières, au lieu de dormir dans son lit ou de roucouler auprès de quelque belle artisane du quartier des Cordeliers.

— Que le diable emporte ces gens qui ne savent pas voir le bonheur de leur prochain sans se jeter à la traverse ! A quoi cela les avance-t-il ? Nous finissons toujours par les pincer et ils nous obligent à courir après eux. N'est-il pas vrai, caporal Loison ? Vous seriez mieux avec votre femme, et moi je regrette ma liberté.

— C'est positif, sergent, il fait noir et cette route se dévide, à mesure que nous avançons, comme un écheveau. Quand il n'y en a plus, il y en a encore.

— Ils disaient que c'était tout près; et il y a un satané ruban de queue ! ajouta un cavalier.

— Ce doit être cette lumière là-bas. Attention, mes

fils, on prétend que c'est un fier enragé, il tâchera peut-être de se défendre, ne le lâchez pas, mais empêchez-le de jouer des couteaux.

— Faudra-t-il mettre les poucettes?

— Non pas, c'est un gentilhomme. Pourtant, s'il se débat, on sera forcé de l'attacher, l'un ne vaut guère mieux que l'autre. Encore un peu de courage, nous arrivons.

Un quart d'heure après, tout au plus, ils aperçurent les girouettes du castel, et bientôt ils agitèrent la sonnette placée près de la grille, au bout de la cour d'honneur.

Tout dormait; ils durent répéter plusieurs fois leur appel. La baronne seule ne dormait pas. Elle souffrait davantage encore. Son fils était absent, M. de Clavières ne bougeait de ses bois que pour dormir chez lui, à peine la voyait-il cinq minutes tous les trois ou quatre jours. Elle mourait, et pas un ami ne lui fermerait les yeux. Elle avait cependant envoyé le matin même un courrier au prieuré de Doullières, prier l'abbé Valtier de venir auprès d'elle. Le malheur arrivé à Bois-Bryant l'avait frappée au cœur, elle ne se sentait plus la force de supporter son mal sans un ami pour la soutenir.

Lorsqu'elle entendit la cloche, elle espéra que c'était Richard ou peut-être le doyen qui se rendait à sa prière. Elle éveilla la servante, qui dormait à côté d'elle sous prétexte de la veiller, et lui ordonna d'aller ouvrir.

— Madame, à c't'heure, c'est peut-être des malfaiteurs ou bien des loups-garous.

— Allez toujours, avec un gourdin et un chapelet. Si ce sont des voleurs, vous les effrayerez, vous voyant armée et résolue ; si ce sont des loups-garous, vous leur montrerez la croix, ils s'en retourneront en enfer.

Munie de cette instruction, la servante chercha la clef et cria dès le perron, aux visiteurs, qu'elle arrivait. En apercevant la maréchaussée, elle se sentit soulagée et doubla le pas; ceux-là ne pouvaient venir que pour défendre les honnêtes gens ; pourtant elle entama un petit discours avant de mettre la clef dans la serrure.

— Vous avez le sommeil dur, la fille, ou bien ne vous a-t-on pas appris que nous sommes de ceux qui entrent partout et tout de suite ?

— Nous ne vous attendions pas, monsieur, et je dormais. Qu'y a-t-il pour votre service?

— Nous voulons parler à votre jeune maître, monsieur le chevalier.

— Il est absent en ce moment-ci, monsieur.

— Il est absent ! Et reviendra-t-il bientôt ?

— Ah ! quant à ça, monsieur, on ne sait point, c'est-à-dire je ne sais point, il faudrait le demander à madame, c'est elle seule qui pourrait le dire.

— Introduisez-nous donc, et puis, vous irez vous informer.

La servante n'y vit aucun empêchement et s'empressa d'obéir.

— C'est tout de même drôle, ajouta-t-elle, que vous couriez les chemins à ces heures-ci comme des âmes en peine. Suivez-moi.

— Ce n'est pas monsieur le chevalier, madame, mais c'est des gens qui le demandent, dit-elle à sa maîtresse en rentrant.

— Qui donc le demande ?

— Madame, c'est des cavaliers de la maréchaussée.

— Comment ! que dites-vous ? La maréchaussée qui demande mon fils. Pourquoi ?

— Ma fine ! c'est leur affaire, madame.

— Ces gens-là ont-ils un chef ? Va le chercher et amène-le.

La fille obéit, elle retourna à la cuisine et pria Pierre Boudriche de venir parler à sa maîtresse.

Il la suivit.

En entrant dans la chambre où souffrait depuis si longtemps la pauvre baronne, il se sentit pris d'un respect profond et la salua avec l'embarras d'un homme porteur de mauvaises nouvelles.

— Fichue commission ! se dit-il.

— Vous avez affaire au chevalier de Clavières monsieur ! murmura-t-elle d'une voix si faible, qu'a peine s'il put l'entendre.

— Oui, madame. C'est-à-dire — ce n'est pas moi, c'est monsieur le procureur général du Parlement.

— Que lui veut M. le procureur général ?

— Sans doute, madame — c'est — c'est pour l'assassinat de ce marquis, au château là-bas.

Le bon garçon eût voulu être à cent pieds sous terre.

— Le chevalier de Clavières n'a aucun renseignement à donner sur un crime qu'il ignore sans doute. Il est absent depuis une semaine, je ne sais quand il reviendra.

— La suivante m'a assuré que vous l'attendiez ce soir.

— Elle ne sait ce qu'elle dit, je ne l'attends pas, il est en Limousin, il ne sera pas ici avant dimanche, je suppose.

— Alors, madame, c'est différent. Je vais envoyer un de mes hommes prendre des ordres.

— Vous restez ?

— Oui, madame... c'est mon devoir. Le cas n'a pas été prévu.

La baronne était au supplice, à peine avait-elle la force de parler. Elle craignait tout pour ce fils qu'elle aimait plus que sa vie, en dépit des chagrins qu'il lui causait. Comment se trouvait-il mêlé dans cette affaire ? Aurait-il commis quelque imprudence ? Elle se rappelait avec effroi ses serments, ses colères contre le marquis de Lamenerie qui lui avait tout enlevé, la femme qu'il aimait et la fortune à laquelle il devait prétendre. S'il avait parlé ainsi devant des témoins, il pouvait laisser croire à une culpabilité d'intention. Elle n'osa pas vis-à-vis d'elle-même aller au delà.

Le bas officier se dirigeait vers la porte.

— Ainsi donc, sergent, vous êtes décidé à attendre ? reprit-elle.

— Hélas ! madame, cela m'afflige, je vous assure,

et beaucoup ; mais dame ! il faut obéir. Vous êtes malade, vous avez peur pour votre fils, je voudrais vous débarrasser de moi. Si vous vous doutez où il est, prévenez-le, qu'il détale, c'est ce qu'il a de mieux à faire. Quand on est uno fois entre nos mains, on ne sait plus quand on en sort.

Pierre sortit sur cet avis charitable et ne remarqua pas la stupéfaction où il avait plongé la malade. Au moment où, revenu à la cuisine, il allait donner ordre à un cavalier de partir, un coup de sonnette retentit dans le silence.

— Je gage que v'là not' maître, dit la servante, c'est sa sonnerie. J'y cours.

— Sacrebleu ! pensa le sergent, il aurait mieux fait d'aller ailleurs.

Trois minutes après, Richard paraissait, précédé par la paysanne. En apercevant les cavaliers, il s'approcha du chef et s'informa du motif de sa venue.

— Il me semble, monsieur, que vous devez vous en douter.

— Pas le moins du monde, je vous assure.

— Il y a eu un grand malheur chez votre *bonne amie;* on lui a assassiné son mari la nuit de ses noces.

Le visage de Richard exprima une anxiété terrible.

— Eh bien ! reprit-il d'une voix étranglée, en quoi cela me regarde-t-il?

— Cela vous regarde... cela vous regarde... M. le procureur général dit que cela vous regarde beaucoup...

— Moi !

— Je suis chargé de vous conduire à ce château ensorcelé, voilà le papier marqué ; donc il faut me suivre, et sans faire le méchant encore. Cela me tourmente grandement à cause de votre bonne femme de mère, qui est bien malade. Enfin, c'est d'obligation, tout n'est pas rose dans le métier.

Richard était anéanti ; il sentait sa tête prête à éclater.

— Ce n'est pas le pis que la mort du monsieur, il pourrait y avoir un duel de jalousie, sans déshonneur ; mais on a volé les diamants de la mariée.

Un cri effroyable et le bruit d'un corps tombant par terre l'interrompit. Le chevalier courut à la porte du vestibule restée ouverte. Ce vestibule conduisait chez sa mère, il avait cru reconnaître sa voix, et, en effet, il la trouva étendue sur les dalles. Elle l'avait entendu venir, le bruit lui arrivait sans qu'elle distinguât les paroles. Par un effort suprême elle se leva, se traîna jusqu'à l'entrée. A cette terrible accusation de vol, de meurtre attachée au nom de son fils, elle jeta un cri déchirant et s'affaissa de toute sa hauteur.

Le chevalier, exaspéré, hors de lui, la releva, la saisit dans ses bras, l'emporta, la déposa sur son lit et appela toute la maison pour lui porter secours.

— Ma mère ! ma bien-aimée mère ! regardez-moi, je vous en conjure, c'est votre Richard ! s'écriait-il.

Les femmes s'empressaient, les cavaliers eux-mêmes cherchaient à se rendre utiles. Pierre était partout.

— Un médecin ! un médecin ! à Chauvigny. Réveillez les gens ; qu'on crève un cheval, mais qu'on arrive !

— Caporal Loison, vous avez une mère, n'est-ce pas ? Vous sentirez comme moi ce qu'il éprouve, allez-y, ce sera plus tôt fait. Éveillez le docteur, qu'il attelle sa carriole et amenez-le, quoique la pauvre dame, je le crains bien, n'ait plus besoin que d'un cercueil ; enfin, cela le consolera.

Tout le monde fut bientôt sur pied dans la maison. Le baron, qu'un domestique officieux prévint, accourut aussi vite que le lui permirent ses jambes fatiguées de dix heures de chasse. En apercevant les cavaliers, il témoigna sa surprise.

— Monsieur, dit l'honnête Boudriche, nous sommes entrés pour boire un coup en passant.

Les châteaux alors étaient hospitaliers, et souvent les cavaliers venaient se rafraîchir à leur cuisine.

Il s'approcha du lit, Richard soutenait sa mère et ne s'occupait que d'elle, il ne vit pas M. de Clavières.

Un rayon de souvenirs jaillit dans l'âme du vieux chasseur.

— Madame, ma chère baronne, reconnaissez-moi, je suis là. Je ne vous quitterai plus jusqu'à ce que vous soyez guérie, je vous le promets, ouvrez les yeux.

— Elle est bien mal, monsieur le baron, dit tout bas une vieille servante, je crois qu'elle va passer.

— Ma mère ! interrompit Richard, ma mère va mourir. Allons donc ? c'est impossible ! Dieu ne serait pas Dieu, s'il me l'enlevait dans un pareil moment.

Le baron retourna de l'autre côté et soutint avec Richard les oreillers de la mourante, ils croyaient qu'ainsi elle respirerait mieux. L'étouffement augmentait, au contraire, la paupière se contractait, le nez se serrait, des mouvements convulsifs contournaient les lèvres, elle étendit les bras et prononça vaguement quelques syllabes inarticulées, où le nom de son fils se distinguait néanmoins. Puis, elle se leva, comme si un ressort l'eût poussée, elle ouvrit les yeux, les fixa un instant sur Richard, et se jetant sur son sein elle exhala son dernier souffle et rendit son âme à Dieu.

Son fils ne s'en aperçut pas. Il la garda longtemps ainsi ; son père, averti par la femme de chambre, ver- d'abondantes larmes. Il tenait la main de sa emme et la baisait.

— Elle dort, dit le jeune homme, ne la dérangez pas, monsieur.

— Elle ne se réveillera pas, mon enfant, posez-la doucement, c'est une sainte dans le ciel.

— Je vous répète que c'est impossible, mon père. Je le sais, je le sens, ma mère vit, elle est heureuse dans mes bras, elle y restera jusqu'à ce qu'elle se repose ailleurs. Ce médecin ne vient pas ! Je l'aurais amené plus vite, moi, mais je ne pouvais la quitter.

Un silence glacé régna dans la chambre, tous savaient la triste vérité, excepté ce fils, qui cherchait à se faire une illusion dernière, qui se cramponnait à une espérance impossible. Près d'une demi-heure se

passa ; le baron s'était assis et continuait à pleurer, la tête cachée dans les couvertures ; les gens se lamentaient tout bas ; les cavaliers s'étaient retirés dans le vestibule par discrétion. Richard, debout, soutenant sa mère, le visage en feu, l'œil sec, était la vivante image du désespoir.

Enfin, le médecin arriva, conduit par Loison ; le chevalier consentit à grande peine à lui céder sa place, il appuya la morte sur ses coussins, sans ôter son bras qui entourait sa tête, l'homme de l'art n'eut pas besoin d'un second coup d'œil pour reconnaître la vérité.

— Emmenez M. le baron, dit-il au valet de chambre qui se tenait près de son maître, et vous tous priez pour l'âme de cette pauvre dame, qui a tant souffert : Dieu l'a prise.

Rien ne peut rendre la douleur du chevalier, quand il reçut cette assurance de laquelle il ne pouvait plus douter. Ce fut une exaspération, un délire. Il se jeta sur le corps, il jura qu'il mourrait avec elle, il s'accusa de cette mort, qui lui enlevait sa seule amie.

— C'est moi qui l'ai tuée ! répétait-il, je suis un monstre, un infâme.

Ses regards tombèrent sur le sergent, plus ému, plus embarrassé que jamais. Il ne savait ce qu'il devait faire, l'ordre était précis, et comment l'exécuter dans un pareil moment ?

— Sortez d'ici ! s'écria Richard, sortez, vous, son bourreau, je vous chasse, entendez-vous ? je vous chasse, allez donc !

— Hélas ! je ne demande pas mieux, monsieur, mais je ne puis m'en aller sans vous !

Par un mouvement plus vif que l'éclair, Clavières tira son épée.

— M'emmener d'ici ! continua-t-il en la brandissant, jamais ! Gare au premier qui m'approche ! Tant qu'elle sera là, je ne la quitterai pas. Que le monde s'écroule maintenant, peu m'importe ! Je suis près de ma mère, et rien ne m'en arrachera. Vous ne me connaissez pas, vous ignorez ce dont je suis capable. Prenez garde !

Ce fut alors que le bon sergent, la tête à moitié perdue également, le cœur désolé, envoya un de ses cavaliers au procureur général pour lui demander ce qu'il devait faire. Il attendait la réponse, assis à la porte, pour ne pas quitter son prisonnier, mais il envoyait le devoir à tous les diables, et s'il n'eût dépendu que de lui, il lui eût bien vite rendu sa liberté entière.

VIII

OU L'ON FAIT CONNAISSANCE AVEC UN FURET

Il y avait encore en ce moment, dans les provinces de l'Ouest surtout, une sorte de solidarité entre les gentilshommes. Ils tenaient à l'honneur de leur caste; un nom était un patrimoine, une propriété sacrée, qu'il n'était pas plus permis de dénier que de salir. On sait de quelle façon la noblesse regarda MM. de Montmorency, de Larochefoucault-Liancourt et consorts, qui brûlèrent leurs titres sur l'autel de la patrie et firent table rase de la gloire de leurs aïeux. A très-peu d'exceptions près, ces renégats appartenaient à la noblesse de cour, c'est une chose à remarquer.

Autres temps, autres mœurs; aujourd'hui on peut renier toutes choses, depuis Dieu jusqu'à ses amis; pourvu qu'on ne renie pas les pièces de cent sous, personne ne vous en sait mauvais gré, on ne vous en fait pas plus grise mine pour cela. Il n'y a qu'une solidarité, celle de la ruine. On paye, — quand on peut,

celui qu'un autre vous fait perdre ; pour le reste, qu'importe ! Chacun pour soi ! la fin du proverbe : Dieu pour tous ! est tout à fait facultative. Quelqu'un songe-t-il à s'inquiéter s'il y a un Dieu pour son prochain ?

M. de X... était encore dans les vieilles idées, il fut profondément touché de la catastrophe arrivée à Clavières, et son embarras fut grand en songeant à la situation du chevalier, à son caractère connu. L'enlever par la force, c'était risquer beaucoup ; le laisser libre, c'était presque sûrement le voir s'enfuir. En toute autre circonstance, on lui eût demandé sa parole, mais il n'était plus de ceux dont l'honneur est une garantie. Le magistrat hésita longtemps ; afin de tout concilier, il donna ordre à Pierre de demeurer à Clavières avec ses gens, et de faire procéder sans retard à l'inhumation de la baronne, son fils n'aurait plus alors aucuns prétextes pour désobéir.

La confrontation avec le corps de la victime pouvait être retardée. Carrachi s'occupait de l'embaumer. Il prétendait avoir retrouvé les procédés de Ruysch, si célèbre en Hollande il y a plus d'un siècle ; c'était la vie même, au point de faire illusion à l'affection la plus tendre.

La nuit ne fut troublée par aucun incident, madame de Lamenerie dormit d'un sommeil fiévreux, entrecoupé par des rêves, par des cris, par des réveils épouvantables. Cette frêle organisation avait reçu un coup terrible, le temps seul pouvait apporter assez de calme chez elle pour lui rendre entièrement ses

facultés. Il ne fut donc pas question d'interrogatoire ce jour-là, on la laissa parfaitement tranquille, sans lui imposer aucune secousse ; aussi un mieux sensible se produisit dans son état.

Des émissaires parcouraient le pays, afin de découvrir quelque indice qui pût mettre sur la voie de la vérité. M. de X... avait mandé de Poitiers un vieil agent qui n'exerçait plus qu'en amateur. Il occupait une place élevée dans les bureaux de M. de Sartines, le lieutenant de police le plus habile de son temps. Parvenu à un certain âge, il s'était retiré à Poitiers, son pays natal ; mais, possédé de l'amour de *son art* — selon son expression — il s'était mis à la disposition des gens du roi pour les grandes circonstances.

Dans les procédures embrouillées et difficiles, on avait recours à ses lumières ; il travaillait *con amore*, et presque toujours il arrivait au but. Son caractère facétieux, sa bonne humeur inaltérable le rendaient agréable à tous, on ne pouvait lui refuser un témoignage ; il le demandait si gracieusement, il le dérobait avec tant de malice et d'esprit, si on ne le lui laissait pas prendre !

Il arriva à Bois-Bryant le matin de ce jour, frais et dispos comme un jeune homme. Le procureur général lui raconta succinctement l'affaire et réclama son avis. Bastille, — c'était là un singulier nom pour celui qui faisait si bien enfermer les autres, et pourtant c'était celui de son père, il était prédestiné à ce métier-là, — Bastille donc écouta avec attention, en frottant son menton soigneusement rasé. Il

avait conservé de ses relations parisiennes une recherche infinie pour sa personne.

— Monsieur le procureur général, dit-il, c'est grave, il y aura des difficultés. Je ne veux pas me prononcer du premier coup et sans examen; cependant, pour moi, le jeune homme est coupable. C'est un gaillard dont j'ai entendu parler, il a une tête de fer, il n'a rien trouvé de plus simple que de supprimer le mari, pour reprendre à la fois la femme et les biens.

— C'est assez vraisemblable.

— Comme tous les criminels, il s'est fait illusion, il a cru qu'on ne le soupçonnerait pas. S'ils n'avaient pas cet aveuglement, nous ne les prendrions jamais. Je vais dresser mon plan de campagne. Permettez-moi d'abord de manger avec les domestiques. Il faut savoir se faire humble pour arriver. Ils causeront, j'en suis sûr; parmi eux quelques-uns au moins ont fait des remarques involontaires. Je les confesserai sans qu'ils s'en doutent. Ce valet de chambre Barnabé doit en savoir long. Le sommeil impoli du marquis près de sa jolie femme, dont il était si amoureux, n'est pas naturel, et, comme à vous, le lait d'amandes m'est suspect. Nous allons voir cela. J'ai mes coudées franches, n'est-il pas vrai?

— Absolument. Ce que vous ferez sera bien fait.

— Eh! eh! nous travaillerons joliment, cela me rajeunit, ajouta Bastille en se frottant les mains de joie. Il me semble être encore à mon bon temps, où je chassais pour le compte de M. de Sartines, il m'a-

vait surnommé Pyrame, du nom de son épagneul favori.

Bastille descendit donc aux cuisines. Une demi-heure après, tous les gens étaient autour de lui, écoutant ses facéties ; le soir, ils le proclamaient le plus aimable des hommes, le meilleur et le plus facile à vivre. Ils ne pouvaient se séparer de lui et l'eussent suivi, je crois, jusqu'aux enfers. Pendant les repas, il les faisait rire au point d'être obligé de leur imposer silence, pour la convenance du deuil. Il les interrogeait avec une telle adresse, qu'ils ne s'en doutaient même pas. Aucun d'eux n'aimait Barnabé. Ils le traitaient d'hypocrite, d'insolent, de mauvais camarade.

— Je ne sais pourquoi M. le marquis s'en était coiffé, dit un valet de pied envieux, il était mon collègue, et il en a fait un valet de chambre. Je le crois capable de tout.

— Vraiment!

— Oh! oui, monsieur, il avait de drôles de connaissances, un nommé Poupard, entre autres, qui venait quelquefois le voir à Boussy. Ils s'en allaient ensemble au bord de la rivière, à l'endroit où il n'y a pas d'arbres et où on voit de loin, là ils jabotaient pendant trois heures. Ce Poupard avait l'air d'un brigand.

— Poupard! Poupard! reprit Bastille, il me semble que j'ai connu ça.

— Il ne pouvait pas être plus affreux que deux hommes qui rôdaient dans le parc, justement le jour du mariage, pendant qu'on distribuait les victuailles; ils sont allés jusqu'au quinconce. Je me disposais à

les chasser, ils m'ont vu et ils se sont sauvés sans demander leur reste.

Ce rapport d'un grand laquais fit ouvrir l'œil de l'agent attentif.

— Vous avez dit cela aux juges ? demanda-t-il.

— Ma foi ! non, je l'avais oublié. Je me le rappelle à présent qu'on cause, c'est comme ça qu'on s'en souvient.

— Le drôle a raison, mais il faut tirer cela au clair, pensa Bastille ; où est donc Barnabé ? demanda-t-il, où le garde-t-on ? Je suis curieux d'envisager ce museau-là, je vous en dirai mon avis.

On conduisit l'élève de M. de Sartines à une espèce d'office où le valet de chambre était enfermé avec un factionnaire à la porte. Il le trouva étendu sur un pliant qu'on lui avait donné pour tout mobilier, avec une table et une chaise. Il repassait ses hauts faits dans sa mémoire et commençait à craindre que l'affaire présente ne tournât pas tout à fait à son avantage.

Le visage placide et joyeux de Bastille ne l'effraya pas, il se releva sur son coude et lui demanda ce qu'il venait faire dans cette ennuyeuse prison.

— Pas grand'chose de bon, j'en ai peur, mon cher ami, on m'a tout simplement arrêté sur la grande route, où l'on arrête tout le monde, pour cette affaire qu'ils ont ici. Ils ne m'ont pas trouvé suffisamment ńanti de bons renseignements, à ce qu'il paraît, et ils m'ont mis en suspicion temporaire.

Barnabé le regarda de travers ; c'était un trop vieux routier pour se laisser enjôler du premier coup.

Il avait l'habitude des comédies ; il en avait joué pour son propre compte de merveilleuses, et toutes les polices du royaume connaissaient ses tours. Le hasard seul pouvait faire que Bastille ne l'eût pas reconnu *de visu;* il avait dû en entendre parler sous un des quinze ou vingt noms qu'il avait portés en sa vie, mais c'était pour cet agent principal un trop mince gibier, il n'en avait pas tenu compte.

— Ils vont m'interroger de nouveau tout à l'heure, à ce qu'il paraît. Je ne saurais rien leur dire, puisque je n'ai jamais entendu parler qu'à eux de ce marquis de malheur. Vous étiez son valet de chambre, vous?

— Depuis quelques mois seulement.

— Et on vous accuse ; vous avez pourtant une bonne figure. C'est comme moi, pourquoi m'avoir arrêté? Un bourgeois de mon espèce, bien gai, bien jovial, qui ne demande qu'à rire et à banqueter, si on nous donnait seulement un tantinet de quoi boire.

Barnabé se tenait sur ses gardes comme un homme qui flaire un danger. Bastille devina du premier coup, par cette défiance même, qu'il avait affaire à un coquin émérite. Aussi ne se risqua-t-il point. Pour un spectateur désintéressé, c'eût été merveille que de les observer. Le jeu fut aussi serré d'un côté que de l'autre. L'agent ne dit pas un mot qui sortît du rôle qu'il se donnait ; mais il épia les paroles, les réticences, les gestes, les regards ; il interpréta le silence et sortit convaincu de la culpabilité du drôle,

de sa connivence avec ceux qui avaient fait le coup, s'il n'en était pas l'auteur.

Barnabé ne put, quant à lui, avoir aucune certitude sur la profession de son soi-disant camarade. Pourtant le faux bourgeois s'en alla si joyeux, quand le gardien vint lui dire qu'il pouvait continuer sa route, il eut des éclats de rire si naturels, que l'accusé lui fit l'honneur de le regarder presque comme un de ses semblables et accepta d'assez bonne foi ses offres de service pour l'avenir.

Le premier soin de Bastille, en arrivant au château, avait été de visiter minutieusement la chambre rouge et l'oratoire. Il avait noté jusqu'au moindre détail, il avait balayé lui-même dans tous les coins et ramassé les plus petits *bourriers* pour les analyser à loisir.

Bourriers est encore un vieux mot français, qui manque au dictionnnaire. Il signifie résidu, c'est le produit du balayage d'une chambre où il ne se trouve pas de grosses ordures. Bastille s'en servait et je m'en sers après lui !

En retournant ce *bourrier*, il y découvrit une épingle, dont la tête était un tout petit grenat cabochon. Cette épingle n'avait appartenu ni à Barnabé, ni à des complices de son espèce. Les gens du marquis, interrogés, ne la reconnurent pas, non plus que Julienne et les femmes de chambre. Ce joyau sans valeur n'était pas moderne ; on avait vendu beaucoup de ces épingles-là sous Louis XV, du temps de la Pompadour, époque élégante avant tout. Les douairières qui avaient conduit la mariée dans sa chambre, dé-

clinèrent la propriété du bijou. Il fallait bien qu'il appartînt à quelqu'un, et ce quelqu'un devait être entré dans l'appartement depuis la nuit de noces, car la gouvernante assura qu'elle avait nettoyé elle-même le matin, et qu'un objet de ce genre ne lui aurait pas échappé.

L'épingle fut donc mise au nombre des pièces à conviction.

Bastille observa encore que le panneau scié était l'œuvre d'une main exercée. On s'était servi d'une lime anglaise; excepté les voleurs, peu de gens en France s'inquiétaient de s'en procurer. Un morceau de drap était resté à un éclat de bois oublié dans l'ouverture. Ce drap était grossier et usé, d'une couleur douteuse ; jamais gentilhomme n'avait porté semblable guenille.

On déposa la parcelle d'étoffe à côté de l'épingle.

Hors cela, aucune trace, aucun indice, tout était à chercher.

Bastille, après sa journée d'investigations, résuma ainsi son opinion sur l'affaire.

— Peut-être le gentilhomme était-il coupable, mais à coup sûr des misérables subalternes étaient entrés dans la chambre rouge. Selon les probabilités, ils avaient assassiné M. de Lamenerie et emporté les diamans. L'assassinat était probablement au compte du chevalier ; quant au vol, on devait le regarder comme le salaire convenu entre l'instigateur du crime et ses complices. Je n'ai cependant pas dit mon dernier mot. J'ai besoin d'examiner les amoureux à mon

aise. J'espère que la belle veuve pourra me recevoir, et si M. le procureur général me le permet, je pousserai jusqu'à Clavières, où je verrai le héros sans qu'il s'en doute.

La cérémonie funèbre devait avoir lieu le matin, aucune invitation ne fut envoyée, pas un voisin ne fut prévenu. M. de Bois-Bryant hésita à s'y rendre, il lui semblait cruel d'abandonner une si ancienne amie et de ne pas lui rendre les devoirs funèbres. L'abbé Raymond y officia avec le curé du village. L'abbé Vattier, que la pauvre morte avait demandé la veille, n'avait pu venir, une attaque de goutte le retenait à son prieuré. Le baron et son fils conduisaient le deuil, il ne se composait donc que de quelques fermiers, des bourgeois de Chauvigny et des gens de la maison.

Jamais enterrement ne fut plus triste. Le baron, atterré, se soutenant à peine, avait vieilli de dix ans depuis deux jours. Richard, pâle comme un suaire, les yeux ardents, la démarche saccadée, les gestes brusques, semblait méditer quelque grave démarche. Il n'avait pas versé une larme, il n'avait pas quitté sa mère d'une seconde, lui-même l'avait ensevelie, mise dans la bière, il n'avait pas souffert que quelqu'un la touchât, il était resté jusque-là sans dormir, sans manger, sans boire, sans parler. Rien n'était effrayant comme cette douleur farouche.

Avant de placer la baronne sur le drap funèbre, il avait retiré de son cou une chaîne d'or, où pendait une petite clef. Il ouvrit un coffre de laque, placé sur une table, à côté du lit, et en retira des papiers parmi les-

quels se trouvaient les grilles de chiffres dont nous avons parlé ; par-dessus tout le reste, une lettre à son adresse était posée, il l'ouvrit, la lut ; son calme était plus douloureux à voir que des sanglots, et puis, il embrassa la défunte avec un respect plus grand si c'est possible.

— Je jure sur votre dépouille sacrée, ma mère chérie, d'obéir strictement à vos ordres, dormez en paix.

Pendant la cruelle veillée de la nuit, veillée que Pierre Boudriche et le curé du village partagèrent avec lui, il relut dix fois cette lettre, comme s'il eût voulu en fixer dans sa mémoire jusqu'à la dernière virgule. Il la couvrit de baisers, ensuite, il s'approcha du cierge qui brûlait au pied du lit et alluma ce papier, adieu suprême de celle qui l'avait tant aimé. Le sergent fit semblant de dormir. Il n'eut pas le courage de l'en empêcher, comme son devoir l'eût ordonné certainement. Quand Richard eut vu s'éteindre la dernière étincelle, il appela le curé, il appela Pierre et leur montra que le coffre ne contenait rien qui lui appartînt. Il n'y restait que les grilles de chiffres et quelques lettres adressées à madame de Clavières ; le papier jauni, l'encre presque effacée, révélaient leur ancienneté. Il leur en fit constater les dates, toutes antérieures à sa naissance. Elles ne pouvaient donc être d'aucune importance dans les circonstances actuelles.

— J'ai l'ordre de ma mère, ajouta-t-il, de déposer ce coffre, après l'avoir fermé, entre les mains du no-

taire de notre famille à Poitiers. Si dans dix ans, il ne lui a pas été redemandé par moi, il devra le jeter au feu, sans l'ouvrir. Il en sera de même si je viens à mourir avant cette époque.

Le sergent répondit qu'il en rendrait bon témoignage et l'abbé également. Le matin, tout était prêt, on se mit en route pour l'église, où se trouvaient les tombeaux des Clavières. Bastille, inconnu, se faufil parmi les assistants. Il se plaça à l'église de façon à ne pas perdre un instant de vue le visage de Richard. Il le vit s'agenouiller sur la pierre qui couvrait le caveau, et sortir ensuite avec un sang-froid et une fierté dignes d'un innocent ou d'un coupable très-endurci.

— A nous deux maintenant, mon gars ! pensa-t-il. Nous allons savoir ce qu'il y a sous cette haute mine. Tu seras bien fin si je ne te devine pas.

Pierre Boudriche rentra au château à la suite de Richard. Il s'en allait se grattant la tête, se demandant comment il entamerait le discours et procéderait à l'arrestation du jeune homme : il ne pouvait rester éternellement à Clavières, et il avait hâte de se débarrasser de la corvée.

Il fut rejoint par Bastille, qu'il connaissait de longue date pour s'être rencontré avec lui dans des affaires criminelles au Parlement.

— Ah ! vous voilà, père Lajoie, dit-il, j'étais étonné, en effet, que vous n'eussiez pas encore paru dans tout ceci. C'est la bouteille à l'encre, et vous seul pouvez savoir ce qu'il y a au fond.

— Tu crois ? Mon gaillard, avec une figure comme

la tienne, il faut que tu sois trente-six fois niais pour n'être encore que sergent.

— Ma foi, mon brave homme, je suis un bon garçon, pas habile, je l'avoue. Je fais mon devoir de mon mieux, je m'amuse quand j'en trouve l'occasion, j'aime les femmes, elles me le rendent, je suis heureux, je n'en demande pas davantage. Ah! quand je dis cela, je me trompe, j'en demande plus aujourd'hui, je voudrais bien me tirer d'ici, celui qui me renverrait me rendrait un fameux service.

— Tu n'auras pas à attendre longtemps, je te l'assure; je ne suis pas venu pour autre chose.

— Que le bon Dieu vous récompense!

— Je me charge de tout; sois là seulement avec tes hommes pour me soutenir au besoin. Ce chevalier a la poigne rude à ce qu'il paraît.

— Il est affligé; et puis, il y a son bonhomme de père, flasque comme une vieille grenouille, qui ne se doute pas de la moindre chose. Il croit que nous sommes entrés pour boire un coup hier au soir, et que nous sommes restés pour lui faire honneur. Tâchez qu'il ne s'aperçoive pas...

— S'il y a du bruit, il ne viendra pas de notre fait. Conduis-moi près de notre héros, tu sais les êtres.

Pierre s'en alla droit à la chambre de la baronne, il frappa plusieurs fois, on ne lui répondit point. Les domestiques assuraient pourtant que son fils s'y était enfermé.

— Que cela finisse! je vais parler, dit Bastille;

assez de ménagements comme ça, ce vaurien n'en mérite pas.

— Vous n'avez donc pas eu de mère, vous ?

— Je crois que si, mais je ne l'ai pas connue. Toi, la tienne t'a gâté, elle avait raison, car tu lui as fait bien de l'honneur en consentant à te servir d'elle pour venir au monde. Un prince du sang ! rien que cela ! pour une perruquière !

— Taisez-vous, n'insultez pas ma mère, ou, quoique vous soyez vieux, vous aurez à qui parler.

— Bah ! c'est une plaisanterie. Occupons-nous du positif. Monsieur le chevalier, continua-t-il tout haut, voulez-vous me recevoir, je viens de Bois-Bryant, j'apporte des nouvelles de madame la marquise.

Un mouvement se fit dans la chambre, et peu après la porte s'ouvrit. Un coup d'œil prompt de l'agent le convainquit qu'on n'avait ouvert aucun meuble. Tout restait dans le desordre où la mort l'avait laissé. Le jeune homme n'était ni cupide, ni pressé de jouir de son héritage ; il s'était livré seul à sa douleur, rien de plus.

— S'il chérissait sa mère, son père l'occupe peu, pensa Bastille, ceci est à noter ; ils devraient être ensemble et ils se fuient.

Le vieillard fit sa plus belle révérence, il procédait toujours très-poliment.

— Monsieur le chevalier, continua-t-il, vous n'avez pas oublié sans doute la *petite affaire* qui retient ici le sergent et ses hommes, et qui vous appelle auprès des magistrats.

Richard leva sur lui son œil clair et perçant comme l'acier.

— Je n'ai point oublié, monsieur, je suis prêt à vous suivre, bien que rien ne me paraisse plus étrange que votre appel. Je n'ai aucun renseignement à donner sur le meurtre de M. de Lamenerie, je l'ignorais hier, mais tout m'est égal à présent, faites de moi ce que vous voudrez.

— Je suis charmé de vous trouver raisonnable. Si vous le voulez bien, pour nous mettre tout à fait en règle et n'avoir pas la peine d'y revenir, nous allons visiter ensemble les tiroirs de ce bonheur-du-jour, ceux de ces secrétaires, nous jetterons un coup d'œil sur les papiers.

— Personne ne touchera aux papiers de ma mère, moi vivant, monsieur!

— Vous n'y pensez pas, monsieur le chevalier, tous les sentiments du monde ne sauraient être plus forts que la loi. Si l'on n'y touche pas, vous vivant, on y touchera après vous avoir écrasé par la force, mais on y touchera.

— Je les aurai défendus au moins!

— Évitez-nous une nécessité qui nous répugne, laissez-nous faire, ou plutôt assistez-nous, ce sera bientôt terminé, c'est une nécessité indispensable.

Richard devint si pâle que Bastille en fut effrayé.

— Je vous répète, monsieur, que cela ne sera pas!

Bastille leva les épaules, c'était son geste familier. Il fit un signe au sergent placé près de l'entrée, celui ci sortit pour appeler les cavaliers restés dans le vesti-

bule. Le jeune homme s'élança sur la porte, la ferma à double tour, mit la clef dans sa poche. Ce fut si promptement fait que Bastille lui-même n'eut pas le temps de s'y opposer. Il ne se sentait pas très à son aise, la perspective du tête-à-tête le séduisait peu. Il fit cependant bonne contenance.

— Pas de rébellion, jeune homme ; prenez garde, ne gâtez pas votre position, elle est assez mauvaise comme cela.

— Monsieur, je vous l'atteste, il n'est pas de force humaine qui puisse m'empêcher de vous tordre le cou, si vous ne me laissez pas brûler moi-même une correspondance qu'aucun œil humain ne doit lire. La porte est solide, et vos hommes ne l'enfonceront pas avant que j'aie terminé cette tâche, imposée par la nécessité, en dépit des intentions de ma mère elle-même.

— Vous ne la brûlerez point.

— Je mettrai plutôt le feu au château ! s'écria-t-il.

— Allons ! on ne m'avait pas trompé, vous êtes, en effet, le sacripant qui ne respecte rien.

— Je respecte ma mère, du moins, et c'est en son nom que je parle. C'était une noble et malheureuse femme, dont la vie s'est écoulée dans les larmes. Les secrets de sa douleur ne seront pas profanés ; maintenant qu'elle en a rendu compte à Dieu, elle n'en doit plus à personne sur la terre. Je vous jure sur l'honneur que...

— Sur l'honneur ! vous !

— Ne répétez pas une telle parole, où je deviendrais réellement un meurtrier ; je vous jure sur ce

qu'il y a de sacré au monde, reprit-il, que les papiers laissés par madame la baronne de Clavières n'ont aucuns rapports, directs ou indirects, avec ce qui vous occupe. Je vais vous montrer une de ces lettres, la première venue, vous en serez convaincu ensuite et vous n'ouvrirez pas les autres.

Richard tournait le dos à la croisée un peu entr'ouverte, cette croisée était au rez-de-chaussée, on le sait, elle prenait jour sur une sorte de préau, couvert de gazon ; la baronne y laissait paître des agneaux qui lui faisaient un amusement.

Le sergent, moins niais que ne le disait Bastille, au lieu de s'amuser à faire le siége d'une solide porte de chêne, avait tourné le château, avec ses cavaliers, sans faire de bruit ; il arrivait juste à temps pour opérer une surprise, seul moyen de dompter ce jeune lion. En un clin d'œil, la maréchaussée escalada la fenêtre, et M. de Clavières fut réduit à l'impuissance au moment où il sautait sur son épée, qu'il avait quittée en rentrant.

— Très-bien ! petit, reprit tranquillement Bastille, j'en rendrai compte. Maintenant, monsieur, nous vous tenons, et vous allez être garrotté. Il ne fait pas bon près de vous, quand vous êtes libre. Sergent, qu'on attelle un carrosse quelconque, il y en a sous les remises, j'en ai vu. Faites-y monter votre prisonnier de gré ou de force, restez-y près de lui, avec deux de vos cavaliers, les autres serviront d'escorte ; s'il fait mine de s'évader, vous avez carte blanche pour le retenir.

Richard écumait, il trouvait son maître. Il ne pouvait pas même se débattre.

— Force doit toujours rester à la loi, monsieur, vous le voyez. Je suis obligé, en vous demandant pardon, de ne point me relâcher de ma sévérité envers vous. Je n'ai aucune confiance en vos promesses, mais j'ai *promis*, moi, de vous amener mort ou vif, c'est ma consigne. Où sont les clefs de ces meubles et de ces coffres ?

— Je ne les donnerai pas.

— Comme il vous plaira ; on les brisera.

L'exaspération du jeune homme ne connut pas de bornes, je ne voudrais pas répéter ce qu'elle lui arracha de malédictions et d'injures. Le calme de l'agent augmentait sa rage. Lorsqu'il le vit, sans façon, s'apprêter à forcer la boîte de laque, qui la première frappa ses yeux, il fit un tel effort qu'il faillit échapper à ceux qui le retenaient.

— Je vous en conjure, s'écria-t-il, respectez cette serrure. Puisqu'il le faut, emmenez-moi, je ne résisterai plus. Emportez ce coffret intact, vous le remettrez devant moi à M. le procureur général, je suis sûr qu'il m'entendra ; attendez jusque-là, au moins. Quant à ce qui me concerne, je vais vous conduire dans ma chambre, vous confier mes clefs, vous fouillerez partout, vous trouverez des gages d'un amour trahi, méconnu, que je veux oublier ; vous pourrez en tirer telle conséquence qu'il vous plaira, je ne me défendrai pas.

— A la bonne heure ! Nous nous entendrons très-

bien ainsi. Je ferai selon votre désir; je donnerai ces papiers à M. X... Quant aux vôtres, je les confisquerai également. Montrez-moi le chemin et trouvez bon que ces messieurs nous accompagnent. Votre conversion est bien récente ; elle a besoin d'être appuyée.

Le chevalier ne fit aucune objection et marcha entre ses deux gardes. Au moment de quitter la chambre, Bastille porta les yeux vers le tableau voilé et s'arrêta.

— Qu'est-ce ceci ? demanda-t-il au jeune homme.

— Un portrait auquel ma mère tenait beaucoup, et qu'elle ne voulait pas voir. C'est celui d'un parent mort il y a de longues années, le dernier de sa race, le duc de Chantemarne, qui nous a déshérités, ajouta-t-il amèrement, et qui est ainsi la cause de tous nos malheurs.

L'agent n'en demanda pas davantage et suivit son prisonnier.

L'aspect poétique de la tourelle frappa même cet homme blasé ; en voyant cette retraite, ces oiseaux, ces fleurs, ces livres, il se demanda comment un être de cette espèce pouvait se plaire en un pareil lieu et comment des contrastes aussi frappants se rencontraient dans le même caractère.

Richard ouvrit ses tiroirs ; ils renfermaient des notes, des souvenirs, des fleurs sèches, des rubans, tout ce mémento de l'amour si précieux d'abord, si dédaigné plus tard. Les lettres de Radegonde furent empaquetées sans miséricorde ; on en découvrit aussi

deux ou trois de la pauvre Thérèse, pas une de madame de Brulay.

Bastille se permit quelques plaisanteries sur ces correspondances, le chevalier lui imposa silence brusquement.

— Ne riez pas, monsieur, lui dit-il, vous ne pouvez juger ce qui est au-dessus de vous, ce que vous ne comprendrez jamais.

Le vieillard ne répondit point, il classait les papiers.

— Me sera-t-il permis de voir mon père ? continua-t-il.

— La loi ne le défend pas.

Vingt ans auparavant on n'eût pas parlé de la loi, on eût dit le roi ; mais, bien que la révolution ne fût qu'un projet, elle influençait déjà les esprits et les habitudes.

— Me rendrai-je à son appartement ?

— A condition que nous en garderons les issues.

— Je n'ai pas envie de vous échapper, je vous l'atteste ; qu'est-ce que cela me fait ? Je suis résigné à tout. Permettez-moi de ménager cet affligé, qui n'a guère de forces pour supporter tout ce qui l'accable. Ne me démentez pas.

Bastille fit un geste de consentement.

M. de Clavières, mélancoliquement assis près de sa fenêtre, était mortellement triste de sa douleur et de son inaction. Richard s'avança vers lui.

— Mon père, dit-il, je suis mandé à Bois-Bryant pour donner quelques informations au sujet d'un crime commis l'autre nuit. Je dois me rendre à l'invi-

tation de M. le procureur général, vous le comprenez. Il m'est pénible de vous quitter en un pareil moment, je vous en fais mes excuses et j'espère revenir bientôt.

— Allez, chevalier, c'est un devoir. Je ne vous charge d'aucun compliment pour le comte de Bois-Bryant, qui, par une inconcevable impolitesse, ne nous avait pas conviés au mariage de sa fille. Après tant d'années d'amitié, on ne se quitte pas ainsi. On prétend que vous aimiez Radegonde ; ce n'est pas une raison pour nous faire cette grossièreté. Je ne vous retiens pas, mon fils ; n'oubliez pas ce que vous devez à votre nom, et montrez que vous êtes digne de le porter.

Le chevalier baisa la main de son père et rejoignit ses gardiens. Désormais, ils n'avaient plus rien à craindre de lui ; il obéit comme un enfant, monta en voiture et prit sur ses genoux la cassette que Bastille couvait des yeux.

Pendant la route, il ne prononça pas un mot ; partagé entre sa douleur et les souvenirs de son amour, il laissait errer sa pensée vers les bonheurs enfuis. Chaque pierre, chaque arbre lui rappelait celle qui n'était plus et celle qu'il avait perdue pour jamais. Ce dernier et terrible événement mettait une barrière insurmontable entre eux. Fût-il proclamé innocent, les soupçons qui planaient sur lui les séparaient pour toujours. Ses brillantes espérances s'étaient envolées, même celles que de nouvelles circonstances lui avaient permis de concevoir depuis quelque temps. Aucune

femme n'accepterait un nom flétri : un homme accusé de meurtre et de vol ne devait prétendre à aucune alliance. L'amour le plus exalté, le plus dévoué même, fût-ce celui d'une personne telle que madame de Brulay, ne résisterait pas à ce déshonneur public.

La résolution de Richard était donc prise, il ne défendrait pas une vie désormais sans but ; coupable ou innocent, il n'avait plus rien à faire en ce monde, il aspirait à rejoindre le seul être qui pût l'aimer exclusivement : sa mère. Pour lui, le repos de la mort était le seul enviable, et il aspirait à le goûter.

Il descendit dans la cour de Bois-Bryant le regard assuré, la tête haute. On l'introduisit dans le salon, toujours avec ses gardes, et on alla prévenir M. de X..., occupé des soins de l'instruction. Le coffre et les papiers furent déposés sur la table, un cavalier de la maréchaussée les surveillait sans en avoir l'air. Richard, assis près de la terrasse, regardait couler cette rivière, dont les eaux l'avaient porté tant de fois, quand son cœur innocent ne connaissait d'autres affections que sa mère et Radegonde.

— Oh ! que ces temps sont loin ! pensa-t-il.

IX

UN PRISONNIER

Après quelques instants d'attente, l'accusé vit paraître le magistrat.

Celui-ci entrait armé de cette contenance grave, de ce regard froid, qui produisent un égal effet sur l'innocent et sur le coupable ; peut-être même l'innocent est-il plus vivement impressionné : il lui manque l'effronterie du crime.

Richard se leva, il salua M. de X... avec la déférence que son âge devait à celui d'un homme de cette importance, mais en égal. Le salut lui fut brusquement rendu. Le regard perçant du juge alla fouiller sa conscience, et le jeune homme soutint le choc avec fermeté.

— Monsieur, dit le chevalier sans attendre qu'on l'interrogeât, votre agent a cru devoir s'emparer de cette cassette. Ma mère, à qui elle appartenait, m'a dit de la remettre à son notaire, à Poitiers ; j'ai reçu ses

instructions à ce sujet. Malgré mes réclamations, on allait enfoncer la serrure, lorsque je me suis engagé à vous confier la clef, à vous seul. Sur votre honneur de gentilhomme, ce que vous lirez vous deviendra sacré, et, lorsque vous serez convaincu que je suis tout à fait étranger à cette correspondance, vous me permettrez d'exécuter la dernière volonté d'une mourante.

— C'est bien, monsieur, voyons.

Clavières prit à son cou la chaîne et la clef qu'il avait ôtées à la baronne, et les remit à M. de X...

— Ouvrez, monsieur, lui dit celui-ci.

Le jeune homme obéit en silence, il déploya d'abord les grilles que le magistrat repoussa après un court examen. Ensuite, il prit une lettre au hasard, il montra du doigt la date inscrite en haut de la page, il en fit voir l'adresse, le papier, l'encre, tout accusait la vérité d'une façon incontestable.

— Je n'étais pas né, monsieur, vous le voyez.

— Cela suffit, je n'en veux pas voir davantage. Les lettres sont toutes de la même écriture, il n'y a pas de fraude possible. Refermez cette boîte, je la ferai remettre moi-même chez M. Jeoffroy, j'en prends l'engagement par respect pour madame la baronne. Vous pouvez vous en reposer sur moi, je suppose.

— Parfaitement, monsieur.

— C'est bien ; maintenant l'incident est vidé, procédons à votre interrogatoire. M. le marquis de Lamenerie a été assassiné dans ce château la nuit de ses noces, je ne vous apprends rien probablement. De

fortes présomptions s'élèvent contre vous, je ne vous le cache pas. Tout le pays sait vos prétentions au cœur et à la main de mademoiselle de Bois-Bryant. On a entendu vos menaces contre celui qui vous avait enlevé, disiez-vous, un héritage auquel vous aviez droit. Mille raisons devaient vous rendre l'ennemi d'un homme à qui on n'en a connu aucun autre que vous. Personne n'était plus universellement aimé et estimé que lui. Je suis fâché d'ajouter que vous n'avez pas la même réputation.

Richard ne fit pas un mouvement ; il ne parut pas même surpris.

— Depuis un an environ, votre conduite a totalement changé. Jusque-là vous eussiez pu servir d'exemple à notre jeune noblesse ; on vous recherchait, on vous citait partout ; votre pauvre mère était fière de vous présenter. Tout à coup des rumeurs se sont élevées, vous avez quitté les environs, vous vous êtes montré en Limousin et dans la partie de notre province qui l'avoisine, avec des gens plus que suspects ; vous avez fréquenté les cabarets et les lieux de débauche, vous avez séduit et abandonné les filles, alors que vous juriez à l'héritière de ce manoir un amour sans partage.

Le chevalier, impassible jusque-là, ouvrit la bouche comme s'il allait parler et se tut.

— Une de vos victimes a fait un éclat qui vous a perdu près de mademoiselle de Bois-Bryant ; celle-ci a appris à vous connaître, et, cédant aux prières de ses amis, elle a posé entre vous et elle une impossi-

bilité absolue, elle est devenue marquise de Lamenerie. Depuis que ce mariage vous a été connu, après une explosion de cris et de menaces dans un cabaret de Lussac, vous avez totalement disparu. Nul ne vous a plus aperçu ; on perd vos traces. Vous ne restâtes point auprès de votre mère mourante. Il est permis de penser que ses jours ont été abrégés par votre abandon.

Richard eut une contraction nerveuse et serra ses poings. Il eut encore la force de se taire.

— M. de Lamenerie a été frappé par une main haineuse et assurée, et, ce qui est plus terrible, plus cruel pour la caste à laquelle vous appartenez, il y a eu vol.

La patience de Clavières ne put aller plus loin.

— Monsieur, s'écria-t-il avec un geste furieux, vous m'insultez !

— Je vous insulte, reprit tristement M. de X...... je vous insulte ! non, je ne vous insulte pas, car je m'appelle la justice, et c'est elle qui parle par ma bouche. Il vous est facile, du reste, de m'imposer silence, dites-moi ce que vous avez fait, où vous étiez, le jour du mariage de mademoiselle de Bois-Bryant. Fournissez un alibi irrécusable, nous serons heureux de l'admettre et de découvrir votre innocence, parlez.

— Je suis décidé à ne pas me défendre, monsieur, vous ferez de moi ce que vous voudrez; mais quant à vous dire où j'étais le soir de l'assassinat, je ne le puis, ni ne le dois. Je suis à présent désintéressé de tout, j'ai fait le sacrifice de ma vie, j'ai même fait celui

de mon honneur, vous comprenez que tout est fini pour moi en ce monde.

— Songez donc à l'autre, et n'ajoutez pas à la somme de vos fautes par ce cynisme et cette effronterie. Avouez et repentez-vous.

— Je n'ai rien à avouer, je ne veux pas me repentir. Dieu et moi nous savons la vérité, il me jugera.

— C'est là votre dernier mot?

— Absolument, monsieur le procureur général.

— Vous allez être confronté avec le cadavre, on vous conduira dans le lieu où le crime s'est accompli; ensuite, à mon grand regret, à ma honte encore plus grande, je vous ferai diriger sur Poitiers et l'on vous conduira à la prison de la ville, en attendant votre jugement. Ah! jeune homme, dans un temps tel que celui-ci, à une époque où la noblesse est en butte à des attaques de toutes sortes, en donnant raison à nos ennemis, vous êtes deux fois criminel. Nous serons tous flétris par l'arrêt qui vous frappera.

— Monsieur le procureur général, dit Bastille, avant toutes choses, ne serait-il pas nécessaire de mettre l'accusé en face de Barnabé, que je crois être son complice?

— Vous avez raison, Bastille, cela est indispensable, qu'on le fasse venir.

M. de X... s'était assis près de la table. La maréchaussée occupait le fond de la pièce, les deux greffiers écrivaient sur un bureau de l'autre côté, l'agent se tenait debout auprès d'eux. Le chevalier se promenait devant les croisées ouvertes de la terrasse. Il

s'arrêtait à chaque pas et contemplait avec une fiévreuse mélancolie le paysage qu'il trouvait si riant autrefois.

Quand Barnabé entra, il ne l'entendit point; celui-ci, qui ne s'attendait pas à le rencontrer, fit un mouvement de surprise, promptement interprété par ceux qui l'examinaient.

— Accusé, connaissez-vous cet homme?

Richard se retourna et le regarda fixement.

— Je ne l'ai jamais vu, répondit-il.

— Et vous, Barnabé, direz-vous aussi ne pas connaître M. de Clavières?

— Monsieur, je ne l'ai jamais vu.

Il répéta ces mots avec la même inflexion que Richard, on l'eût pris pour un écho.

— Rappelez vos souvenirs; ne serait-ce point monsieur qui vous aurait engagé à mêler au lait d'amandes de votre maître certaine poudre somnifère?...

— Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur le procureur général.

— Et vous, monsieur de Clavières?

— Encore bien moins, monsieur.

— Ainsi, vous affirmez tous les deux ne vous être point rencontrés?

Barnabé seul répondit de nouveau :

— Oui, monsieur le procureur général.

— C'est bien. Allons à la chambre rouge.

Les regards de M. de X. se portèrent sur une petite boîte où l'on avait renfermé l'épingle et le lam-

beau de vêtement accroché après l'échancrure de la porte.

— Ah ! se dit-il, voyons ceci.

Il tira d'abord le morceau d'étoffe et, le montrant à Barnabé, il lui demanda si quelqu'un de ses amis ne s'était pas déchiré en cherchant à pénétrer par une brèche.

Barnabé n'eut pas assez de présence d'esprit, malgré son adresse, pour dominer son premier mouvement.

— Tout le monde a des habits de ratine, répondit-il, mais après une hésitation légère.

Ce mouvement suffit pour des hommes d'une expérience aussi consommée que M. de X..., Bastille et le greffier. Lorsque l'épingle fut présentée à Richard, leur conviction fut plus complète encore. A peine l'eut-il aperçue qu'il s'écria :

— Comment ceci est-il entre vos mains?

— Vous avouez que ce bijou vous appartient?

— Non pas à moi, mais..... Oui, monsieur, vous avez raison; il m'appartient.....

— Ah! fit Thuet en poussant un soupir de soulagement, il avoue!

— Cette épingle a été trouvée dans la chambre rouge, monsieur, non loin de l'endroit où était tombé M. de Lamenerie.

Richard ne répondit pas d'abord, puis, au moment où il sortait du salon, il murmura, presque à son insu :

— C'est possible après tout.

Monsieur de X..... fit découvrir le cadavre, admi-

rablement embaumé par Carrachi, il épia les impressions de Richard et le vit pâlir d'une façon si subite, qu'il semblait prêt à se trouver mal. Ses lèvres décolorées tremblaient comme s'il eût eu le frisson.

Un silence profond régnait autour d'eux, les rideaux étaient baissés, des cierges brûlaient au pied et à la tête du cercueil; l'abbé Raymond, en surplis, récitait des prières, tandis que Jacquet, dans ses fonctions d'enfant de chœur, offrait le goupillon aux visiteurs, pour asperger le corps d'eau bénite. La scène était saisissante.

— Eh bien, demanda le magistrat, voilà votre victime. Êtes-vous touché par ce spectacle? Voulez-vous entrer dans la voie des aveux? S'il est possible de vous dégager du vol, qui doit appartenir surtout à vos complices, peut-être la clémence du roi aura-t-elle pitié de votre jeunesse, de votre passion, et vous sauvera de l'échafaud. Si vous persistez à garder le silence, vous n'avez aucune merci à attendre.

— Je n'en demande pas, monsieur.

Le procureur du roi regarda attentivement ce jeune homme de vingt ans, assez désabusé de tout, assez las de la vie pour en faire le sacrifice, sans même se donner la peine de la défendre. Quelle était donc cette étrange nature? Où prenait-elle cette force et cette abnégation de tout? Sa beauté était celle d'un ange déchu, le feu sombre de ses regards devait être celui de l'enfer.

— Je conçois, dit-il tout bas à son greffier, comment ce garçon affole les femmes, il faut qu'il ait

fait un pacte avec le diable, et qu'il lui ait promis de le soutenir jusqu'à la fin.

Procès-verbal fut dressé de l'interrogatoire, puis M. de X..... donna l'ordre à Pierre de remettre son prisonnier en carrosse et de le conduire dans la prison de la prévôté à Poitiers.

— Qu'on fasse bonne garde pendant la route et à la ville, il ne faudrait pas qu'il nous échappât. Je vous le confie, sergent, ayez pour lui des égards; malgré moi, il m'intéresse. J'avais songé à le confronter avec la marquise, cette entrevue eût amené quelques révélations, mais elle ne la supporterait pas. Il vaut mieux la ménager, afin de la guérir entièrement. Plus tard, elle sera tout à nous.

— Pas contre lui, soyez en certain. Ces jeunes gens-là s'aiment comme dans les romans.

— Une autre mesure à prendre, et celle-là me coûte beaucoup, je l'avoue, ce sera d'entendre ce vieux baron de Clavières. Il n'a d'autre intelligence que de courre lièvres et chevreuils; il a été toute sa vie un être nul, méchant même, paraît-il; sa femme était une martyre, mais il se peut qu'il aime son fils. Dans tous les cas, il aime son nom, et quelle douleur pour lui! Nous le ferons venir à l'instruction à Poitiers, ici c'est inutile; je partirai moi-même demain, après l'enterrement du marquis.

Richard fut conduit à la salle à manger, où, par les ordres du comte, qui ne se montra pas, on lui servit à dîner. Il mangea peu et en silence. Sa contenance avait quelque chose de solennel; pas une plainte, pas

un geste qui révélât le désespoir peint sur son visage de vingt ans. Le mot désespérance exprime encore mieux ce qu'il sentait véritablement.

Ses yeux ne se tournèrent pas une seule fois vers les fenêtres de Radegonde. Il affectait à son égard une indifférence absolue. Les gardiens le remarquèrent. Il ne fit aucune question sur elle à personne. Lorsqu'on lui annonça que tout était prêt, il rentra dans le salon, marcha vers la terrasse et resta quelques instants debout à la porte, comme pour prendre congé de ces lieux où il avait passé de si doux moments jadis, puis il se retourna vers le sergent.

— Quand il vous plaira, monsieur, dit-il avec beaucoup de douceur.

Il monta dans le carrosse le premier, ses gardiens le suivirent, l'équipage se mit en marche, et le soir même il arriva à Poitiers.

La nuit était noire, les rues désertes, le temps pluvieux, on ne rencontra personne jusqu'à la prison criminelle, située non loin de la prévôté, dans la rue de ce nom. C'était un vieux bâtiment, presque semblable à un château fort. L'hôtel du grand-prévôt, un vrai bijou d'architecture, existe encore, la prison est détruite. L'hôtel fut bâti en 1529 par René Berthelot, seigneur de Feuclairet, lieutenant criminel, ou prévôt. La prison était plus ancienne.

Lorsque Richard aperçut ces sombres murailles, lorsqu'il songea qu'elles seraient désormais son habitation, le courage fut prêt à lui manquer. Il se

cramponna à la portière, en répétant d'un œil égaré :

— Je ne puis pas, non, je ne puis pas.

— Ma foi, monsieur, je conviens que c'est dur pour un homme comme vous, je ne m'accoutumerais pas non plus à cette barraque ; mais, puisqu'il le faut, allons vite. Le père Gaillon est un brave homme, il va vous donner un bonne chambre et vous mettre à la pistole. Vous aurez tout ce que vous voudrez, excepté la liberté. Vous pourrez au moins rester seul et penser, ce doit être une consolation quand on souffre et qu'on n'a pas d'amis à qui le dire. Allons donc, venez et ne vous désolez pas ; vous devez être innocent, et ces messieurs verront clair dans cette boîte à Satan où l'on veut vous fourrer.

Le chevalier, par réflexion sans doute, par résignation peut-être, qui pourrait le savoir? suivit le sergent sans répondre. Le geôlier en chef vint au devant d'eux. Pierre montra son ordre, on lui donna décharge de son prisonnier, et il fut libre de se retirer avec ses hommes, le prévôt avait ses archers.

— Laissez-moi voir comment vous allez installer monsieur, père Gaillon, je m'intéresse à lui, et, s'il le permet, je m'arrangerai pour monter souvent ma garde par ici. Il vous payera bien, ayez-en soin ; il est malheureux, quoiqu'il soit riche. Ne lui montrez point votre jolie fille, ajouta-t-il à voix basse, car il les enjôle toutes ; il a le diable au corps.

On fit monter à Richard un escalier en vis, et on l'introduisit au premier dans une chambre très-pro-

pre, assez confortable, dont les fenêtres avaient une belle vue sur un jardin.

— Très-bien, c'est l'appartement des enfants gâtés, vous ne sauriez être mieux. Le lit est bon, la *couate* est douce ; vous pourrez nourrir sur votre croisée tous les oiseaux du pays. Cela vous distraira. Bonsoir, on vous servira le souper, si vous le désirez, monsieur.

— Je n'ai besoin de rien que du repos. Je vous remercie, sergent, vous êtes un brave garçon.

On convint d'un prix assez raisonnable pour les repas ou pour les douceurs que Gaillon *pourrait* procurer à son nouvel hôte. C'était un tarif comme à l'auberge, et tout se payait. Lorsqu'ils eurent apporté le nécessaire, le geôlier et ses aides se retirèrent. Le chevalier fit le tour de son royaume ; il se composait d'une chambre et d'un cabinet situé dans la poivrière. Le cabinet devait être gai le jour. Coupé en pans réguliers, ainsi que cela se faisait souvent, cet octogone avait une croisée sur chaque face. Bien qu'elles fussent grillées, elles n'interceptaient pas le soleil et l'air.

Richard revint ensuite à son lit ; il se jeta dessus tout habillé. Sa fatigue était telle qu'il ne se sentait pas capable de penser et de sentir.

— J'ai la fièvre, se dit-il, je ne sais ce que j'éprouve, je n'ai jamais rien ressenti de pareil. Il me semble que je m'anéantis. Ah ! que je souffre et que je voudrais dormir !

A vingt ans la nature ne perd pas ses droits. A

peine sa tête était-elle posée sur l'oreiller que le sommeil s'empara de lui. Il oublia quelques heures et ses tortures et ses fautes; lorsqu'il se réveilla, ses membres étaient saisis d'un engourdissement général. Il ne savait guère où il se trouvait, une heure après il ne le savait plus.

Une fièvre maligne et putride s'empara de lui, dès le même soir. Les médecins déclarèrent ses jours dans le plus grand danger.

La première chose que fit maître Gaillon, ce fut de prévenir les autorités, afin qu'on envoyât près du chevalier une garde et qu'on lui fît venir plusieurs fois par jour le médecin de la prison. Celui-ci s'adjoignit un autre docteur, jeune encore, très à la mode et qui parvint à une grande célébrité dans la province; il s'appelait M. de la Mazière et il est mort à un âge très-avancé.

Les deux hommes de l'art trouvèrent le chevalier dans un état presque désespéré. On n'avait pas encore inventé le mot de fièvre cérébrale, mais le fait existait comme aujourd'hui. M. de Clavières était atteint d'une maladie de ce genre et de la pire espèce. Les émotions éprouvées depuis tant de mois, couronnées par la journée précédente, avaient complétement abattu cette nature vigoureuse.

Un nouvel ordre religieux s'était fondé à Poitiers, un demi-siècle au moins auparavant. Louis de la Bachelleraye, un saint prêtre, né à Montfort en Bretagne, prit, je ne sais pourquoi, le nom de son pays, il fut appelé le père Montfort de son vivant et depuis.

Nommé aumônier de l'hôpital général, il y établit sa résidence ; peu de temps après, une pieuse fille, Marie Tricher, appartenant à une excellente famille bourgeoise de la ville, vint soigner les malades sous sa direction.

Il devint le promoteur des missionnaires du Saint-Esprit, et Marie Tricher, d'après ses conseils, établit une congrégation d'Hospitalières, dont le siége fut transporté à Saint-Laurent-sur-Sèvres. Ces religieuses sont encore à l'hôpital général de la vieille capitale du Poitou ; elles portent le nom de sœurs de Saint-Laurent, ou de sœurs de M. de Montfort.

C'est à la supérieure de cet ordre qu'on fit demander une garde pour le jeune homme. M. de la Mazière avait beaucoup connu la baronne, alors qu'elle habitait Poitiers ; il s'était même rendu plusieurs fois chez elle à la campagne ; il avait vu Richard enfant ; il recommanda donc les plus grands soins, et mit lui-même un zèle affectueux à suivre les progrès de la maladie et à les combattre.

Le chevalier avait un transport effroyable au cerveau. Ses attaques étaient si violentes que plusieurs hommes avaient peine à le contenir. Son délire incessant lui arrachait des lambeaux de phrases, presque toutes incompréhensibles, mais qui dérivaient des événements terribles des jours précédents. Il avait des accents pleins de tendresse, entrecoupés par des cris furieux ; il appelait sa mère, il appelait une femme dont il ne prononçait pas le nom, et cela avec des cris qui déchiraient l'âme. Toute la ville fut instruite de ce

nouvel incident, et, ainsi que cela arrive toujours en pareil cas, M. de Clavières eut bientôt autant de partisans que de détracteurs.

Les femmes généralement prirent son parti; un joli garçon a bien des raisons de paraître innocent à leurs yeux. Il avait assassiné le marquis par jalousie; mademoiselle de Bois-Bryant était sa fiancée, et elle n'eût pas dû céder aux persécutions qu'elle avait subies.

— Quoi! disait madame l'intendante, qui s'était hautement déclarée la protectrice du malheureux Richard, quoi! cette demoiselle l'a abandonné à cause d'une infidélité avec une paysanne! Elle s'est laissé faire marquise avec deux cent mille livres de rentes, douce violence, convenez-en, et elle se plaint, et ce charmant chevalier l'aime assez pour commettre un crime, et risquer l'échafaud à cause d'elle! Maintenant, le voilà en prison, il se meurt, et tout cela parce qu'elle n'a pas eu la générosité de lui accorder son pardon d'une faute vénielle! Elle ne mérite aucun intérêt, et c'est lui que l'on doit défendre. Je remuerai ciel et terre ici et à la cour; justice lui sera rendue.

— Alors, madame, répondit un président aux enquêtes, vous l'enverrez au fort Saint-Nicolas, car cela lui est parfaitement dû.

— Vous parlez de le décapiter, monsieur le président, comme si ce n'était pas offenser Dieu que de couper une tête aussi belle.

— Peut-être de le pendre même, car il y a eu vol et on pourrait le dégrader de noblesse. Quant à moi,

j'y ferai de mon mieux, ce sera un excellent exemple à donner.

— Nous vous arracherons les yeux.

— Ne vous échauffez pas si fort, rien de tout cela n'arrivera probablement, dit un des témoins de la scène, j'ai rencontré ce matin M. de la Mazière; d'après ce qu'il pronostique, la mort se chargera de vous mettre d'accord, il n'en a pas pour deux jours.

— Pauvre jeune homme !

— Madame l'intendante, c'était un vaurien, trompant les femmes, se moquant d'elles, trichant au jeu, ivrogne, querelleur; je sais tout cela d'un gentilhomme du Bas-Poitou qui l'a rencontré souvent et qui le connaît à merveille.

— La belle chanson que vous nous dites-là, monsieur l'abbé, est-ce que le colonel que voici n'a pas passé sa vie à en faire autant? Qui songe à l'accuser?

— Distinguons, madame; je n'ai pas triché au jeu, je ne suis pas un ivrogne, quant au reste je suis forcé de l'accepter. Le chevalier est un heureux coquin !

— Heureux! pauvre créature! il se meurt dans sa prison!

— Il en réchappera, les gens de cette trempe échappent à tout, et alors il saura tous les bonheurs qui lui sont advenus pendant ses épreuves.

— Lesquels!

— D'abord vous le défendez. Ensuite la plus jolie femme de l'univers, — après vous, mesdames, — est descendue ce soir aux Trois-Piliers, et ses gens ont raconté qu'elle venait là uniquement pour le voir.

— Quelque coureuse !

— Pas du tout, madame, une veuve, une vicomtesse, qui ne connaît pas sa fortune.

— Oh! contez-nous donc cela, monsieur le colonel.

— Je n'en sais pas davantage, madame, si ce n'est, pourtant, que ladite dame a retenu et payé toute l'auberge, et que pas un voyageur n'y entrera pendant son séjour.

— L'hôtelier perdra ses pratiques.

— La dame est une folle.

— Il paraît qu'elle veut l'épouser. Elle se pose sur ce pied-là, et elle ira solliciter les juges.

— C'est bien fait pour cette pécore, qui n'a su avoir patience. A la bonne heure ! voilà aimer! Cette femme-là me plaît, je veux la voir.

— Soyez tranquille, elle n'a pas l'intention de se cacher. La chronique ajoute que son veuvage date tout au plus de quelques semaines.

— La malepeste! c'est faire beaucoup de chemin en peu de temps.

— Mais nous allons avoir ici des tragédies pendant tout ce procès-là. J'y compte aller.

— Nous irons toutes, ne fût-ce que pour voir le héros.

— Pourvu qu'il en réchappe.

La belle société de Poitiers était, on le voit, montée sur un diapason splendide à l'endroit de Richard. A Blossac, dans les *assemblées*, on ne parlait que de lui et de ce qui se rattachait à lui. Les hommes

se déchaînaient; ils en étaient jaloux, prétendaient ces dames. Une jeune et jolie présidente alla jusqu'à les défier d'en faire autant que ce pauvre charmant chevalier.

A quoi un beau capitaine de cavalerie riposta :

— Mettez-moi à l'épreuve, madame, je me battrai pour vos beaux yeux contre tout l'univers; il n'est qu'un seul homme dont je ne saurais provoquer le rendez-vous, c'est le bourreau.

Ce fut bien autre chose lorsqu'on apprit la visite faite par la vicomtesse au premier président, lorsque celui-ci raconta l'entretien qu'ils avaient eu ensemble. On n'en pouvait croire ses oreilles.

La vicomtesse était arrivée chez lui seule. Madame de Faubert ayant refusé de la suivre dans ce qu'elle appelait — à juste titre, convenons-en — ses extravagances.

Depuis que Clavières était malheureux, accusé, madame de Brulay l'aimait avec passion; il y avait là un roman complet à défiler, avec ses épisodes et ses péripéties. Elle allait vivre, pour la première fois, elle allait craindre, espérer, souffrir. Absolument libre et maîtresse d'elle-même, sûre de l'amour de Richard, elle ne voyait rien que de glorieux pour elle à lui tendre la main dans son infortune, à avouer tout haut son amour, le plus légitime du monde, puisque dans quelques mois elle serait sa femme.

Elle avait des trésors à jeter sur sa route pour le sauver; elle avait des sourires à prodiguer aux juges, aux avocats, à ceux de qui son sort pouvait dépendre.

Elle, la reine, elle descendrait jusqu'à ces robins de province, elle se mettrait à leurs pieds s'il le fallait. Comment ne triompherait-elle pas? On ne lui avait jamais résisté.

De ce moment son parti fut pris; dès le lendemain elle fit acheter un carrosse drapé, des chevaux noirs, elle gagea des laquais qu'on habilla de deuil, et lorsqu'elle eut son équipage complet, elle s'en alla avec ses crêpes et son bandeau de veuve chez le premier président; il ne savait d'où lui tombait cette Artémise, et fit ouvrir les deux battants de ses portes, quand on lui annonça la vicomtesse de Brulay.

Elle fut introduite avec le cérémonial du temps, de la province et de la profession. Rien n'était solennel comme un premier président de parlement. Les massiers et les huissiers, les laquais et les secrétaires, tout cela formait un personnel peu folâtre, vêtu strictement de noir et portant des mines sérieuses et glacées. En se voyant ainsi entourée, la belle Aurore frissonna.

— Ne vais-je point rejoindre M. de Brulay chez Pluton? se demanda-t-elle.

Le premier président fit quelques pas au devant de la solliciteuse; il ne savait rien de ses précédents, et crut qu'elle venait demander justice de la mort d'un époux adoré.

Elle s'assit sans cérémonie.

— Monsieur le premier président, dit-elle, vous trouverez peut-être ma visite un peu singulière, quand vous en connaîtrez le motif surtout. Mais je ne suis

point de ceux qui acceptent tout fait le code des convenances sociales. Lorsque ma conscience ne me reproche rien, je les brave. Je suis veuve de quelques jours et je songe à faire un autre choix. J'y songeais avant, ajouta-t-elle avec un magnifique aplomb.

Le magistrat s'inclina, ne sachant que répondre.

— M. de Brulay, auquel on m'a mariée, avait quarante ans de plus que moi; j'ai obéi à mon père une première fois, j'obéirai à mon cœur la seconde. Je donne à mes regrets toute la couleur désirable, vous le voyez; mais je ne suis point hypocrite, et je ne saurais pleurer démesurément un homme dont je ne m'occupais pas lorsqu'il vivait. Vous vous demandez où je veux en venir, je vais vous l'apprendre. J'aime le chevalier de Clavières, je suis sûre qu'il est innocent; je veux le soutenir à tout prix, et, aussitôt les délais expirés, je l'épouserai devant toute la terre, fût-il sur les galères du roi, car je crois en lui et non en vos accusations basées sur des présomptions impossibles.

— Mais, madame, le chevalier de Clavières est un voleur, un assassin, un gentilhomme dégradé, traîné dans la fange. Vous, belle, riche, accomplie, vous uniriez votre sort à celui d'un pareil être; c'est impossible : il se trouvera quelque défenseur pour vous sauver. Vous avez des parents, sans doute, des amis, au moins?

— Des parents, il ne m'en reste plus; des amis, j'en ai beaucoup : on a toujours des amis à mon âge et avec ma fortune. Pas un n'osera me faire même

une observation; ils savent que ce serait inutile : ce que je veux, je le veux.

— Je ne me permettrai pas, madame, d'être plus importun que vos amis; je désirerais apprendre maintenant ce qui me vaut l'honneur de votre visite, en quoi je puis vous être agréable?

— Mais, monsieur le président, n'est-il pas d'usage de saluer les juges lorsqu'on a un procès, et ne doit-on pas commencer par vous?

Le président resta abasourdi d'une naïveté si franche. Ce délicieux visage, cette grâce, cette singularité même le touchèrent malgré lui.

— Je suis vieux et vous êtes jeune, madame, vous m'inspirez un intérêt que je ne saurais cacher; permettez-moi de vous donner un conseil et profitez-en, je vous en conjure. Vous allez entrer dans une voie désastreuse, où vous ruinerez votre avenir, où vous compromettrez même la cause que vous voulez défendre.

— Vous croyez, monsieur le président, répliqua-t-elle avec un regard irrésistible, vous croyez que vos conseillers auront le courage de me répondre : Non! quand je leur dirai : Je vous en prie?

— Je crois, madame, qu'ils seront tous jaloux d'un homme aimé par vous, jusqu'à..... dois-je prononcer le mot? — jusqu'à l'extravagance, pardonnez-le moi; — je crois qu'ils désireront se venger de lui, et que ce sentiment les rendra plus sévères.

— Monsieur, ce sont des monstres que vos con-

seillers, ou des niais, car ils devraient comprendre que je ne choisirai jamais un robin.

— Il y en a de fort jolis, madame.

— Ne vous en fâchez pas, monsieur, je jette comme une folle, mille billevesées, et cela ne compte pas quand on me connaît. Vous me connaîtrez plus tard.

— Je vous connais déjà, madame.

— Alors, vous m'écouterez, vous enverrez votre procédure au diable ! Vous me rendrez mon cher petit chevalier, dont vous n'avez que faire et qui serait si heureux de me voir. Je vous dis qu'il n'est pas coupable. Pourquoi aurait-il tué Lamenerie ? Il faut raisonner. Il n'aimait plus cette petite mijaurée, puisqu'il m'aimait, et quant aux biens, qu'en avait-il besoin ? N'avait-il pas les miens ? Il est absurde de penser à l'accuser un instant.

— Vous êtes certaine, madame, qu'il n'avait plus aucun sentiment pour la marquise ?

Elle se redressa, comme piquée par une vipère, et répondit avec un suprême dédain :

— Si j'en suis certaine ! ne vous ai-je pas dit que je l'aimais ?

Un homme distingué par elle pouvait-il avoir même une pensée pour une autre ?

Toute la visite dura sur ce ton, elle en fit ainsi aux présidents à mortier et alla attendre les juges dans la grande salle du palais. Elle fit même venir M. de la Mazière pour s'informer de la maladie.

— Je le verrai, n'est-il pas vrai ? Il faut que je le voie.

— Cela ne dépend pas de moi, madame, cela dépend des gens du roi.

— J'aurai l'autorisation.

— J'en doute, il est au secret.

— Je l'aurai, vous dis-je, je voudrais bien qu'on me refusât !

Il n'y avait rien à répondre à un pareil argument.

On eut l'outrecuidance de la refuser, même par intérêt pour elle, la maladie du chevalier était contagieuse.

Madame de Brulay, dont la tête travaillait sans cesse, et qui se cherchait partout de nouveaux appuis, écrivit à M. le duc d'Orléans et le pria de faire officiellement savoir au parlement de Poitiers qu'il s'intéressait à l'accusé. Elle chargea Mirabeau, Laclos et ses autres amis, de plaider sa cause. Le prince, malgré ses préoccupations, consentit à la satisfaire. Le premier président fut prévenu par le secrétaire des commandements de son Altesse, et cette recommandation acheva de donner à l'affaire du chevalier les proportions d'un événement.

Il n'y avait pas alors de gazette des tribunaux, sans cela le reste de la France et toute l'Europe eussent partagé avec les provinces de l'ouest l'intérêt palpitant qu'inspira cette affaire. Le bruit s'en répandit dans les villes voisines et dans toute la juridiction du parlement. Une grande affluence de monde arriva, pour être témoin de ce procès curieux. Les auberges se remplirent et l'on se racontait, dans les rues, jusqu'aux moindres détails.

Cependant le héros de ce drame était toujours dans la même situation. La maladie augmentait en suivant son cours. Madame de Brulay semait l'or à profusion autour de lui, il fut soigné dans sa chambre de prisonnier aussi bien qu'un roi dans son palais. Après les premières semaines, le mal n'ayant pas cédé, on lui donna deux gardes au lieu d'une, la sœur Marie, dont c'était le tour de service, amena une jeune novice, si délicate, qu'elle ne semblait pas susceptible de soutenir les fatigues imposées à son état.

— Dieu me soutient, répondait-elle, quand on s'étonnait de sa faiblesse ; il saura bien me soutenir pour son service. Ma force est en lui.

X

LES DIFFÉRENTES MANIÈRES D'AIMER

La sœur Marie et sa compagne s'établirent au chevet du malade et leur seule occupation fut de veiller, avec une exactitude scrupuleuse, à l'exécution des prescriptions médicales. Les potions devaient être administrées à des heures fixes, quelques minutes de retard pouvaient être un danger, la jeune novice ne fermait pas l'œil un instant, et si, vaincue par la fatigue, sa compagne s'assoupissait, la sœur Louise se chargeait seule des soins à donner, sans marquer la moindre faiblesse ou la plus petite hésitation.

Si quelqu'un eût pu la voir dans ces moments de solitude, il eût été frappé de sa physionomie. Son visage se transformait, pour ainsi dire, il prenait une expression de tendresse, d'inquiétude et de bonheur. Elle rajustait jusqu'au moindre pli des oreillers ou des draps du lit, elle s'ingéniait à chercher une position plus commode pour le patient. Elle épiait ses moin-

dres mouvements, elle suivait d'un œil anxieux les convulsions de la douleur sur ses traits amaigris. S'il prononçait quelques mots dans son délire, elle s'ingéniait à les coordonner, à en deviner le sens. Et tout cela finissait par des larmes abondantes, par des soupirs étouffés. La pauvre fille souffrait plus que Richard peut-être, car elle avait la conscience de ses tourments, et à tous ceux qu'elle éprouvait se joignaient les craintes de l'avenir, les regrets du passé.

Cette sœur hospitalière était Geneviève.

Le lendemain de la visite de Radegonde, Geneviève, accouchée avant terme d'un enfant mort, avait trouvé chez ses hôtes une affection véritable. Après de longs jours de solitude, ayant perdu toute espérance, la pauvre enfant se voua au service de Dieu, son seul protecteur, elle entra dans l'ordre de Saint-Laurent, afin d'expier, disait-elle, la faute de son cœur et de se refaire une nouvelle famille, celle des pauvres et des malheureux.

Dès qu'elle fut admise, elle demanda instamment le voile de novice et l'obtint. Son zèle et sa charité la signalèrent à ses supérieurs, qui l'adoptèrent comme une de leurs plus chères et plus précieuses filles. Thérèse avait sèchement donné le consentement nécessaire à son entrée en religion, en qualité de sa tutrice. Elle y ajoutait une lettre très-laconique pour sa sœur : « Celle-ci prenait le bon parti, elle pourrait racheter sa conduite et mériter ainsi le pardon des hommes et celui de Dieu. »

Geneviève se résigna, elle se renferma en elle-

même, elle se réfugia dans la prière et dans ses devoirs, son cœur brisé ne pouvait se reprendre qu'à la joie de faire du bien. Les événements de Bois-Bryant, l'arrestation de Richard, sa maladie, la frappèrent coup sur coup. Elle fut abattue un instant, à croire qu'elle ne se relèverait pas. Mais la jeunesse a tant de force, quand la passion la soutient surtout !

Elle vit les sœurs partir pour la prison, à tour de rôle ; dès lors, sa seule idée fut de se faire désigner, bien que son âge et son entrée si nouvelle dans l'ordre ne le lui permissent pas. Lorsqu'on demanda deux gardes, la difficulté fut levée et à son inexprimable joie, elle obtint la permission d'accompagner la sœur Marie pendant sa semaine ; elle pourrait peut-être obtenir une prolongation, elle imaginerait un prétexte ; les jeunes filles sont inventives quand leur cœur se met de moitié avec leur esprit.

Sœur Marie était d'âge à se fatiguer et à s'endormir souvent auprès d'un malade, malgré son désir de veiller attentivement. Le moindre bruit la réveillait, elle entrevoyait son aide debout, à son poste, et, tranquille, elle refermait les yeux en murmurant :

— Sœur Louise, si vous avez besoin de moi, appelez. J'entends tout.

Pierre, le beau sergent, s'intéressait au chevalier ; il l'avait vu tant souffrir ! Ce fut encore un infirmier. Dès qu'il était libre de son service, il accourait. Cette nature bonne et naïve s'était prise d'admiration pour cet homme si brave, si téméraire même ; il ne voyait pas ses défauts, et s'était fait de lui un portrait sans

ombres, assez peu ressemblant à l'original, mais qui lui rappelait ce qu'il prisait par-dessus tout.

— Je l'aime, disait-il, ce gentilhomme. On prétend qu'il ne vaut rien, je lui ai pourtant vu bien pleurer sa mère !

Il aidait Geneviève ; il demandait même à passer la nuit, ce qu'on lui accorda une fois, le malade étant de plus en plus mal, de plus en plus furieux, il semblait que sa voix le calmât et qu'il en obtînt plus de succès que les autres.

Les médecins avaient annoncé que s'il résistait à cette crise, il entrerait ensuite dans une période de prostration et que peut-être se déclarerait-il un mieux sensible.

Une nuit, sœur Marie s'était assoupie au pied du lit, l'infatigable Geneviève priait, agenouillée près de Richard.

Il était dans un repos complet, inquiétant même. Il pouvait s'éteindre ainsi, d'un instant à l'autre. La sœur crut lui voir faire un mouvement un peu plus vif que de coutume, elle se leva et ses regards exprimèrent une anxiété cruelle.

— Mon Dieu ? s'il allait mourir, ou s'il allait me reconnaître !

Elle le souleva, forte de son amour, de son émotion ; elle parvint à le relever seule sur ses oreillers. C'était la première fois depuis six semaines !

Il s'affaissa de nouveau ; Geneviève lui parla, elle lui avait parlé si souvent sans être entendue ! O

bonheur ! la paupière s'ouvrit, elle se referma sur-le-champ, mais elle s'était ouverte !

— Il a vu ! se dit-elle, espérons et attendons.

Elle l'appela ; il donna encore un signe de connaissance ; enfin il la regarda positivement, et, dans ce regard, elle ne trouva pas son égarement habituel. Peu à peu son âme envolée redescendit sur la terre. Qui pourrait dire quelles régions habitait cette âme, pendant que le corps, matière inerte, gisait sur un lit de douleur ?

Le premier sentiment qui se révéla fut la surprise.

— Où suis-je ? murmura-t-il, qui est là ?

— Seigneur, pensa Geneviève, je vous remercie, il nous sera rendu !

— Personne ne veut-il me répondre ? reprit le jeune homme avec peine.

— Vous avez été malade, vous allez mieux, tranquillisez-vous, taisez-vous, nous vous sauverons.

— Qui êtes-vous ?

— Une amie, une amie sincère.

— Je ne vous connais pas.

— Non, reprit-elle avec effort, vous ne me connaissez pas. Dormez.

Son costume, sa maladie, la fatigue l'avaient donc bien changée qu'il la prenait pour une étrangère !

— Je ne dois plus être qu'une étrangère pour lui, en effet ; c'est bien, pensa-t-elle, offrons encore cette douleur à Dieu.

Le mieux se déclara tout à fait ; il se soutint toute la journée, et le lendemain, après une nuit presque

excellente, Richard reconnut ses gardes, la mémoire lui revint.

— Ah ! que ne suis-je mort ! se dit-il, j'aurais évité le sort qui m'attend.

Geneviève se tenait un peu à l'écart, palpitante, fiévreuse, elle ne voulait pas se montrer à lui devant sa compagne ; cette reconnaissance pourrait la faire bannir de la prison. Il fallait le prévenir et lui parler seule.

— Ma sœur, dit-elle, notre provision d'huile est épuisée, vais-je en aller chercher chez le concierge ?

— Non pas, ma sœur, je n'aime pas à vous envoyer en bas, ces archers ne respectent rien ; ils tiennent des propos révoltants, que vous ne devez pas entendre. Ah ! dans quel temps nous vivons ! Qu'arrivera-t-il de ces impiétés ? Dieu nous châtiera, comme Sodome et Gomorrhe, nous serons rayés du nombre des nations, nous l'avons mérité.

Ce disant, elle prit le bidon à l'huile et descendit. Geneviève savait par expérience qu'en dépit des archers, la sœur Marie restait volontiers quelques instants chez Gaillon, dont la femme lui plaisait, elle pouvait donc compter sur un peu de solitude. Il fallait en profiter. Elle s'approcha de Richard, la lumière donnait en plein sur son visage.

— Souffrez-vous ? lui demanda-t-elle de sa plus douce voix.

— Non, je suis anéanti.

Elle attendit un instant, il la regardait, sans donner aucun signe d'émotion quelconque. Elle se décida.

— Vous ne me reconnaissez pas? reprit-elle toute tremblante.

— Non.

— Je suis Geneviève.

— Comment Geneviève? Je ne sais...

— Avez-vous oublié Saint-Bernard et la forêt?...

— Ah!

— Une faible rougeur colora sa joue.

— Pauvre fille!

— Il ne faut pas me plaindre, je suis heureuse. J'ai contribué à sauver vos jours, j'ai trouvé dans le sein de Dieu un refuge et une consolation. Cette vie que je vous avais donnée est à présent aux malheureux, j'ai choisi la plus belle part, comme la Madeleine, elle ne me sera pas ôtée.

Richard la regardait avec attendrissement et un vif intérêt.

— Vous êtes parvenue à ne plus aimer? dit-il.

— Je suis parvenue à briser mon cœur sous la volonté de mon repentir. Je ne veux pas oublier, j'expie, et je n'attends rien ici-bas, pas même vos regrets.

Le jeune homme soupira et se tut.

— Je ne vous demande qu'une grâce; devant ma compagne, devant qui que ce soit, pas un mot qui puisse me trahir. On me forcerait à retourner à l'hôpital, si on se doutait que je vous connusse, et mon seul bonheur me serait enlevé. Le jour où vous serez complétement guéri, je vous quitterai et tout sera fini pour moi sur la terre.

— Pourquoi avoir pris le voile, Geneviève, pour-

quoi ne pas avoir essayé de fléchir votre sœur, de retourner auprès d'elle ? Ma bonne mère, que nous avons perdue, vous le savez, préparait cette réconciliation.

— Ma sœur ne me pardonnera jamais et moi d'ailleurs je ne souhaitais pas d'autre existence que celle-ci. Votre mère est au ciel, ses prières vous ont sauvé, espérez, ce n'est pas pour mourir que la Providence vous rend la santé. Elle a ses vues et ses desseins. J'ignore comment se fera ce miracle, mais il se fera.

— Je n'y veux pas compter, Geneviève, et je ne désire pas vivre.

— N'êtes-vous donc pas aimé ? Est-il permis de mourir quand on laisse après soi des cœurs frappés du même coup que le vôtre?

La sœur Marie ouvrit la porte et Pierre Boudriche marchait derrière elle, tout joyeux.

— Vous me voyez, monsieur le chevalier, dit-il, c'est moi, il ne faut pas m'en vouloir pour le passé, ce n'était pas ma faute, mais à présent que je ne suis plus chargé de vous, je suis heureux de vous voir, de vous être utile. Je sais depuis hier que vous allez mieux et j'attendais le moment de m'en réjouir avec vous. Et je ne viens pas les mains vides, allez !

— Comment? demanda sœur Marie.

— Sans doute. J'apporte une foule de choses et une lettre plus chère que tout.

— Une lettre ! et de qui?

— Comme vous prenez feu ! vous voilà tout rouge.

Une lettre d'une belle, belle dame, qui m'est venue chercher à la caserne, s'il vous plaît.

— Comment, sergent, interrompit la religieuse, vous vous chargez de semblables messages?

— Et pourquoi pas? d'abord la dame était la plus jolie que j'aie jamais vue, et puis c'est d'après l'ordre de mes supérieurs. C'est sa fiancée, ma sœur, et il n'y a rien là que de très-honnête.

— Ma fiancée! ah! donnez.

Le sergent lui remit la lettre, il la décacheta d'une main débile et essaya de la lire, elle lui échappa et retomba sur le lit.

— Hélas! je ne puis, je ne vois pas, balbutia-t-il.

Geneviève écoutait et comprimait avec peine ses sanglots, mais l'amour et le repentir avaient fait de cette enfant une sublime créature, elle s'avança résolûment.

— Donnez, dit-elle, je lirai.

— Non, non, c'est impossible, reprit Richard au même ton brisé, non, vous le savez bien.

— Pourquoi cela, monsieur? y a-t-il donc un secret? et croyez-vous que je sois indigne de le connaître et incapable de le garder?

— Et bien, vous voulez, j'y consens.

Le sergent et la sœur s'écartèrent, la jeune martyre s'approcha et lut:

« On me défend de vous voir, on me permet de
» vous écrire, chevalier. Combien j'ai souffert de vos
» souffrances! Combien je suis heureuse de vous sa-

» voir sauvé ! Ayez du courage, espérez, je veille,
» je ne songe qu'à vous rendre l'honneur et la vie,
» je triompherai, n'en doutez pas. J'ai pour moi l'a-
» mour, j'ai la volonté, la richesse, la puissance, rien
» ne me résistera. Nous nous réunirons bientôt pour
» ne plus nous quitter. A jamais votre

» AURORE. »

Richard écouta cette lecture sans sourciller, la maladie et la faiblesse avaient tué chez lui les impressions violentes. Il ne répondit pas un seul mot, tandis que Geneviève relisait tout bas ces quelques lignes, en se disant :

— Qu'elle est heureuse, cette femme, elle peut tout lui donner et il l'aime !

— Ma sœur, reprit-il, après un instant, j'ignore qui m'a écrit cette lettre, vous devez le savoir, vous.

— C'est votre fiancée.

— Ma fiancée ! Ai-je donc une fiancée ? Je ne m'en souviens plus.

— Oh ! s'écria la pauvre enfant, la faible lueur s'éteint, allons-nous le voir retomber dans cet état affreux ? Sœur Marie, venez, je vous en conjure.

Sœur Marie accourut avec le sergent, Richard les regarda d'un air égaré.

— Ma fiancée, reprenait-il, ma fiancée ! qui donc a inventé que j'avais une fiancée, moi ! je n'en ai d'autre que la hache qui m'attend.

— Le malheureux enfant ! le délire est revenu. Aussi vous aviez bien besoin de lui parler de cette femme.

Les obsèques de monsieur de Lamenerie avaient eu lieu avec une grande pompe, on l'avait inhumé dans l'église de Chauvigny, où ses ancêtres maternels, les Chantemarne, avaient leur sépulture. Le corps du dernier duc y avait été transporté des pays lointains où il était mort, son cousin et héritier ne s'attendait pas à le rejoindre si vite.

Radegonde, après plusieurs jours de souffrances affreuses, presque de folie, était revenue à elle. Julienne faisait bonne garde, personne ne l'approchait que ceux à qui elle avait donné ses instructions. Carrachi croyait devoir à la mémoire de son bienfaiteur les soins qu'il donnait à sa veuve. Bien qu'il se trouvât libéré par la mort du marquis, il restait à Bois-Bryant, on avait besoin de lui au procès, et puis le comte lui avait laissé entendre que sa fille pourrait bien, continuant la bonne œuvre scientifique de son mari, l'attacher à sa personne.

Madame de Lamenerie se reprenait à l'existence, mais il était impossible de lui parler de la chambre rouge et de ce qui s'y était passé, sans qu'elle entrât dans des convulsions épouvantables. Tout ce qui se rattachait à ce souvenir la troublait au point de ne pas lui laisser la véritable disposition de sa mémoire et de ses facultés.

Il fallait pourtant, un peu plus tôt ou un peu plus tard, aborder ce sujet dangereux. On tint plusieurs conseils au château pour déterminer la façon de s'y prendre. Le comte, une fois le premier moment de stupeur passé, avait été ébloui de la splendeur léguée

à sa fille par son mari. Il se rappela ses paroles prononcées étourdiment le jour fatal :

— Ma fille sera la plus riche veuve de la province.

Elle l'était devenue, en effet; à l'âge de la marquise on a besoin d'un guide, où pouvait-elle en trouver un meilleur que son père ? accoutumée à lui obéir depuis sa naissance, elle n'aurait pas même une pensée de révolte, et cette fortune allait être à sa disposition.

Quel levier ! quelle puissance il acquérerait en sachant s'en servir ! Il oubliait déjà les circonstances terribles où il se trouvait, ce procès qu'il ne pouvait fuir et qui allait révéler à tous les mystères de sa famille; l'état où se trouvait sa fille, dont le moral fortement ébranlé pouvait s'ébranler plus encore. Il ne voyait que l'or brillant, inaltérable, son reflet changeait tous les objets autour de lui, son enfant disparaissait devant sa fortune.

Un jeune parent du procureur général, son futur successeur peut-être, fut envoyé à Bois-Bryant, pour annoncer la maladie de Richard et pour hâter le départ de la marquise; on avait besoin d'elle, l'instruction se trouvait arrêtée, alors que des témoignages contradictoires se succédaient et qu'elle seule pourrait les mettre d'accord.

Une circonstance inattendue apporta une preuve de plus contre le chevalier. Le diamant de la bague était retrouvé. Un bijoutier de Limoges l'avait acheté, et par un aveuglement, une imprudence que Dieu envoie au criminel, le chevalier lui-même l'avait vendu, sans cacher son nom. Lorsque le bruit de l'assassinat et ses

détails se répandirent, l'orfévre eut peur d'être compromis, il dénonça lui-même le fait, en ajoutant qu'il n'avait pas cru devoir demander d'autres garanties. Un homme du nom de Clavières ayant bien le droit de posséder et de vendre des joyaux, sans que cela parût invraisemblable à personne.

On admit l'excuse, le chaton fut mis au nombre des pièces à l'appui dans la procédure.

Ce fut une rumeur dans Poitiers : les défenderesses de Clavières eurent les têtes basses ; le comte de Bois-Bryant se refusa, malgré l'évidence, à y croire. Il cria à la calomnie et défendit qu'on prévînt Radegonde de ce fait.

— Elle n'y croirait pas plus que moi et serait capable de tout bouleverser; elle a connu comme nous, plus que nous, son ami d'enfance ; elle n'admettra pas qu'il soit descendu si bas. La passion explique un assassinat sans l'excuser. Rien, pas même la misère, ne pourrait laisser admettre qu'un gentilhomme fût un voleur.

Julienne était, on le sait, presque la seconde mère de sa maîtresse ; elle ne lui cachait autrefois aucune de ses pensées; mais, depuis que la gouvernante avait ouvertement pris parti contre Richard, la jeune femme était devenue plus réservée. Pas plus qu'une autre elle ne put obtenir sa confiance. Elle fut donc tout étonnée, le lendemain de l'arrivée du postulant à la toge, d'entendre Radegonde aller d'elle-même au devant des questions qu'on se disposait à lui adresser.

— Quand donc irons-nous à Poitiers ? demanda-t-elle.

— Vous désirez aller à Poitiers? ma chère dame.

— Je ne le désire pas, mais il faut que l'on m'y conduise; je sais que je passe par une épreuve terrible, et l'attente est pour moi plus affreuse que la réalité. J'ai été folle, Julienne, je ne l'ignore pas; à présent, j'ai ma raison, cependant il est un souvenir auquel je ne puis toucher sans la sentir m'échapper encore. Je n'y crois pas, il me semble que j'ai rêvé, tant mon cœur se révolte à la pensée que ce puisse être vrai. A Poitiers, je serai éclairée, la vérité se fera jour; si j'acquiers une certitude, elle me tuera, mais je serai délivrée du supplice que j'endure et auquel je ne résisterais pas.

— Le voyage n'est pas décidé encore, le docteur ne l'a pas permis, cependant on presse votre arrivée. Il est venu hier un monsieur de la part de M de X...

— Je l'ai vu. Qu'a-t-il apporté de nouveau? Il faut que je me familiarise avec *ces nouvelles*, ajouta-t-elle en souriant amèrement. Tu peux parler, je suis préparée à tout.

— Je ne sais.....

— Je n'ai point dormi cette nuit, j'ai prié Dieu de m'envoyer la force et le courage. Il m'a exaucée, je te l'assure; je suis plus capable de t'entendre, je ne me sens plus mourir en prononçant certain nom, rien que dans ma pensée. Je veux être éclairée enfin, je te le répète, parle.

— Interrogez vous-même, je vous répondrai.

— Où est-*il*?

— A Poitiers, malade.

— Ah! malade! — et dangereusement?

— Je l'ignore.

— On l'a appelé comme..... témoin?

— Pour des informations.

— Et..... qui...... qui accuse-t-on?

— On ne sait. On attend votre témoignage.

— A moi

— Sans doute. Vous êtes le seul témoin, vous seule avez tout vu..

— Moi! il faut que j'aille en justice, que je nomme, que j'accuse l'assassin; jamais!

Un tremblement nerveux s'empara d'elle, ses dents claquaient, ses membres s'agitaient, elle ne pouvait plus prononcer un mot. Julienne fut effrayée, elle se leva pour appeler le docteur.

— Ne me quitte pas! s'écria Radegonde, je ne puis rester seule; je te remercie de me dire la vérité, il faut que je la sache. Je vais soutenir une terrible lutte, je dois m'y préparer.

— Pourquoi vous concentrer ainsi en vous-même? Pourquoi ne pas ouvrir votre cœur?

— A qui?

— Si ce n'est à moi, au moins à M. le curé. Vous connaissez son indulgence, son affection pour vous; que pouvez-vous craindre?

— N'êtes-vous pas tous *ses* ennemis? N'êtes-vous pas tous ligués contre ce malheureux? Est-ce à vous que je laisserais voir..... Non, non, ne me le demande

pas. Dieu seul peut me comprendre et me consoler, lui seul me soutiendra; demandons-le lui à genoux et de tout cœur.

Cette pensée de la foi et de l'espérance dans le Tout-puissant était au fond de toutes les douleurs dans ces temps de religion; le couvent devenait le grand refuge des abandonnés. Aujourd'hui, il n'y a plus de foi, il n'y a plus d'espérance, on ne va plus aux Carmélites, comme La Vallière, on se tue.

C'était déjà beaucoup pour les amis de Radegonde que ce premier pas. On pourrait attendre davantage du temps; il fut décidé que Julienne renouvellerait la conversation et tâcherait d'amener la jeune femme à décider le voyage, car le temps pressait.

Deux jours après, elle alla prier à la chapelle; elle y resta longtemps prosternée, ensuite elle se rendit chez le comte, où M. Raymond et Annibal étaient réunis.

— Vous désirez que j'aille à Poitiers, mon père; je puis supporter le voyage. Nous partirons demain, cela vous convient-il?

— Comme il vous plaira, ma fille.

Radegonde remonta de suite chez elle, s'y enferma et y resta jusqu'au soir, sans permettre même à Julienne de pénétrer. Elle refusa ses services pour son coucher, mais la vigilante créature ne s'éloigna pas tant que la lumière ne fut pas éteinte chez sa maîtresse. Sa chambre était assez près de celle de la jeune femme et dans le retour du bâtiment. Elle voyait les bougies projeter leurs clartés sur le sable et sur

le gazon. Tout se taisait depuis longtemps au château, lorsque Julienne entendit la marquise ouvrir la porte avec des précautions infinies. Sa première idée fut de la suivre, et pour cela elle alla se cacher dans un cabinet à bois, d'où elle pouvait tout observer, sans crainte d'être découverte dans l'obscurité.

Elle aperçut madame de Lamenerie dans ses vêtements de deuil : un voile noir l'enveloppait tout entière et cachait presque son visage. Elle s'avança jusqu'à l'escalier, son bougeoir à la main, et regarda avec soin tout autour d'elle.

Ne se croyant pas espionnée, elle descendit lentement; sa pâleur et ses crêpes lui donnaient l'apparence d'une apparition; elle était effrayante. Parvenue au vestibule, elle fit le tour des salons et sortit dans la cour, qu'elle traversa. Julienne la suivait de loin, mesurant ses pas sur ceux de la marquise. Elle la vit aller directement à la porte de l'aile du nord, celle qui conduisait à la chambre rouge ; alors seulement elle devina son projet : elle voulait visiter les lieux où s'était passé ce drame terrible, et peut-être chercher de nouvelles certitudes en les parcourant.

Depuis la mort du marquis, c'est-à-dire depuis que l'on avait enlevé son corps et que les gens de justice étaient partis, personne n'avait été de ce côté. La peur ou l'insouciance en avaient éloigné les domestiques, le comte avait bien autre chose à faire. Les issues étaient libres; Julienne même, si soigneuse, avait négligé d'enlever les clefs.

Madame de Lamenerie ne rencontra donc aucune

difficulté. Elle marchait d'un pas ferme, comme une femme dont la résolution était prise. Elle poussa les battants réunis à peine et entra.

On n'avait pas réparé le désordre : les draps sanglants avaient été enlevés, les taches du tapis avaient été lavées; hors cela, tout restait dans le même état. Radegonde s'arrêta un instant sur le seuil : la faible clarté de la bougie éclairait tout au plus cette immense pièce, aux tentures sombres, aux meubles de chêne noircis par la main du temps.

La veuve d'un époux de quelques heures, qu'elle avait vu succomber à cette même place — et de quelle manière! — eut besoin d'une volonté de fer pour persister dans ce projet effrayant. Elle posa sa lumière sur la table où les joyeux convives avaient posé le vase qui contenait la rôtie de la mariée, puis elle s'assit pendant quelques minutes dans le même fauteuil où son mari s'était placé, où il avait prononcé ces bonnes paroles, qui lui rendaient sa mémoire chère et sacrée.

Elle ne pleurait pas, ses lèvres murmuraient, à son insu, des paroles sans suite. Elle semblait suivre de l'œil une image fugitive, et chercher dans l'obscurité de la chambre la trace de pas étrangers.

— Pauvre marquis, murmurait-elle, il était bon, il était noble et loyal, lui!

Elle secoua la tête et la releva ensuite; il y avait dans son attitude comme une défense!

— Comment ne suis-je pas morte sur le coup? se

demanda-t-elle en se parlant à elle-même, Dieu ne l'a pas voulu.

Après quelques instants, elle se leva de nouveau et marcha vers l'oratoire. Son tremblement, son agitation devinrent plus frappants encore. Elle se faisait une violence terrible. Julienne se demanda quel serait le dénoûment de cette visito funèbre. Profitant de l'absence de la jeune femme, elle se glissa derrière les rideaux, dans l'embrasure de la fenêtre. Elle ne pouvait voir Radegonde, mais elle l'entendait.

La jeune femme se mit à genoux sur le prie-Dieu; sa bougie tenait la place de celle qui brûlait devant la Vierge pendant la nuit fatale. Elle joignit les mains avec l'onction d'une âme au désespoir et pria tout haut. Sa voix était émue, mais vibrante; pourtant, on comprenait que sa volonté était forte, si son corps était faible.

— Mon Dieu, dit-elle, inspirez-moi; que dois-je faire ? quel est mon devoir ? Faites-le luire devant moi pour me conduire. J'obéirai à vos ordres, quelque cruels qu'ils soient et quand je devrais succomber aux tourments que vous m'imposerez. Ma mère, ma mère, priez pour que la grâce me soit envoyée.

Elle se tut. Le silence dura plus d'un quart d'heure; elle s'entretenait avec le Seigneur, sans doute, et avec sa conscience. La gouvernante l'entendit venir lentement, d'un pas ferme. Elle la vit à travers la fente des rideaux; son œil rayonnait, elle semblait une sainte marchant au martyre. Il était visible qu'une grande résolution était prise. Elle retourna à la place qu'elle

avait quittée, et son regard embrassa toute la chambre.

— Je ne reviendrai plus ici, dit-elle; en moi finira ma race, car je suis deux fois veuve. J'ai perdu l'époux que mon père m'avait donné, j'ai perdu l'amant choisi par mon cœur. Tout est fini pour moi, je n'appartiens plus au monde. Adieu, chambre redoutable, fatale à la maison de Bois-Bryant; tu as vu ce soir son dernier rejeton, et tu l'as vu pour la dernière fois,

Ces paroles ne sortirent pas de ses lèvres, son cœur seul les prononça. Elle se remit en marche comme elle était venue, sans regarder derrière elle; elle reprit le même chemin. Celui qui l'eût vu passer l'eût prise pour un spectre, je l'ai dit, tant son port était solennel, tant ses mouvements étaient lents et saccadés à la fois. Julienne elle-même se demanda si elle voyait bien un être vivant; elle avait froid jusque dans la moelle des os.

Toutes deux arrivèrent avec les mêmes précautions dans la galerie du haut. Radegonde rentra chez elle; la fidèle servante resta à la porte, épiant, écoutant, respirant à peine. Elle n'entendit plus rien, et, quand le jour se leva, elle se décida à retourner dans sa chambre jusqu'à l'heure où elle serait appelée.

Impatiente de revoir sa maîtresse, elle devança elle-même le moment; elle voulait étudier cette physionomie si expressive, tâcher de deviner cette décision qui lui avait tant coûté à prendre.

— Julienne, dit la marquise aussitôt qu'elle l'aperçut, préviens monsieur le comte, préviens le docteur,

que je suis prête à partir ce matin avec eux. Tu iras aussi au presbytère, tu prieras l'abbé Raymond, de ma part, de vouloir bien être du voyage ; j'aurai grand besoin de lui, au milieu des épreuves qui me sont réservées. J'espère que tu ne me quitteras pas non plus ; je n'ai jamais tant désiré être entourée de ceux qui m'aiment, car je n'ai guère de force et je crains de succomber.

XI

OU DEUX VEUVES SE MONTRENT BIEN DIFFÉREMMENT.

Tous nos personnages sont donc réunis à Poitiers pour l'instruction et le dénoûment de cette affaire, devenue l'unique sujet de conversation de la province et même des provinces voisines.

L'arrivée de madame de Lamenerie fit sensation. La société tout entière alla se faire écrire chez elle, ce qui blessa au vif madame de Brulay; en dépit de sa fortune, de ses démarches, de ses bizarreries, elle avait dû faire les avances, et encore les précieuses y regardaient-elles à deux fois avant de lui rendre sa visite. Ses façons de faire blessaient les usages, c'était une révolution dans les mœurs : en Poitou surtout on n'était pas mûr pour la comprendre.

Les hommes avaient beau répéter :

— Ce misérable lui a tourné la tête, elle ne regarde

à rien, elle veut l'épouser; c'est un dévouement sublime.

Les femmes répondaient :

— Tout cela se peut, mais il n'est pas encore son mari et on ne s'affiche pas comme cela. D'ailleurs, pourquoi l'appelez-vous misérable? rien n'est prouvé.

La vicomtesse se vengeait de sa rivale en la bannissant de l'auberge à la mode et en la reléguant à une autre moins achalandée, bien que plus curieuse. C'était *la Lamproie*, ou *les Vreux*, ainsi nommée parce qu'elle fut construite sur l'emplacement d'un hôtel bâti au seizième siècle par Raoul du Four, évêque d'Évreux. L'ignorance en a fait *les Vreux*. On en saisit la consonnance. Là se trouvent des restes fort remarquables des grandeurs romaines, conservées jusqu'à nos jours.

Radegonde avait gardé la même attitude pendant le voyage. En arrivant le soir, lorsqu'elle fut seule avec Julienne, elle lui donna ses ordres, d'un ton qui ne permettait pas de réplique :

— Si tu m'aimes, Julienne, si tu veux me servir, tu iras demain matin à la prison savoir des nouvelles, et tu me les rapporteras fidèlement; ce rapport règlera ma conduite. Tu passeras aussi chez les bonnes gens qui gardent Geneviève, et tu me rendras compte de l'état de cette jeune fille. N'essaye pas de me tromper en quoi que ce soit; tu comprends que dans cette ville je ne suis plus séquestrée comme à la campagne, j'ai la liberté de mes mouvements, je veux tout savoir et je saurai tout.

La gouvernante comprit qu'elle était dans le vrai et se décida à obéir, mais elle n'ajouta pas un mot. Ce que pensait, ce que méditait la marquise, nul ne pouvait le deviner, car elle gardait un silence complet avec tout le monde.

Elle fit prier M. Raymond de l'accompagner à la messe; elle voulut aller à Sainte-Radegonde de très-bonne heure, pendant que Julienne remplissait sa mission. L'abbé lui parla longuement de l'affection qu'il avait pour elle, de l'intérêt qu'elle inspirait à tous; il espérait ainsi toucher cette âme devenue de bronze, en apparence du moins, et il n'en obtint qu'un regard plein de larmes qui ne coulaient pas. La jeune femme semblait s'être imposé la loi de renfermer en elle-même ses impressions.

Après une fervente prière, lorsqu'ils remontèrent dans le carrosse, le curé dit à Radegonde :

— Avez-vous pris des forces? mon enfant. Vous allez avoir sans doute une journée cruelle à passer.

— Je suis résignée, mon père, Dieu m'a entendue.

En rentrant à l'auberge, ils trouvèrent un émissaire de M. le premier président, qui demandait à quelle heure madame la marquise voudrait bien se rendre au palais pour y être entendue.

— Au moment qui me sera fixé, répondit-elle, je n'ai qu'à me soumettre et à obéir.

Le comte ne comprenait rien à cette résolution, à cette volonté; il se félicita d'avoir amené sa fille à une docilité complète, et, lorsqu'elle monta en carrosse pour se rendre au siége des gens du roi, il

lui donna la main ; le curé et le docteur les suivirent. Ils entrèrent par l'échelle, du côté de Notre-Dame-la-Petite, afin d'être moins vus par le public qui les guettait, suivant la curiosité habituelle aux provinces, même aujourd'hui. Comme ils montaient les marches, ils se croisèrent avec une femme vêtue de deuil, comme Radegonde, et qui s'arrêta en les apercevant. Elle jeta sur madame de Lamenerie un regard indéfinissable, elle eut un moment d'hésitation, comme si elle voulait lui parler, mais elle continua sa route.

— Qui est cette femme si fière et si belle? demanda le comte au conseiller qui les accompagnait.

— C'est madame la vicomtese de Brulay, la fiancée du chevalier de Clavières.

— La fiancée du chevalier de Clavières! s'écria Radegonde. Que dites-vous là? monsieur.

— Ce que toute la ville sait, madame. Elle vient encore de solliciter Messieurs en sa faveur; elle lui donne pour avocat M. Béchart. Maintenant que vous voilà arrivée et que l'accusé est presque en voie de guérison, on espère que le procès ne tardera pas longtemps.

Madame de Lamenerie était affreusement pâle, elle s'appuya sur le bras du docteur, qui marchait à côté d'elle et qui s'empressa de la soutenir. Lui et l'abbé comprenaient tout, le comte ne s'apercevait de rien : les égoïstes ne sentent que leurs douleurs.

En entrant dans le cabinet du juge qui devait l'interroger, Radegonde accepta le siége qui lui était offert et s'y plaça en silence. Elle répondit d'abord

à des questions insignifiantes, elle le fit sans trembler; mais quand on en vint à la nuit fatale, elle changea de couleur et demanda un instant pour se remettre.

— Je conçois, madame la marquise, combien ce souvenir vous est cruel, mais il faut, il faut absolument que vous nous disiez.....

— Je n'ai rien à vous dire, monsieur, reprit-elle avec un violent effort; je dormais lorsque le crime s'est commis, je n'ai vu personne; quand je me suis réveillée, M. de Lamenerie était à la place où on l'a trouvé, baigné dans son sang; il se plaignait assez haut, je courus à lui, je fus tellement épouvantée de ce spectacle que je perdis l'usage de mes sens et presque la raison; je n'en sais pas davantage.

— Ainsi, vous ne l'avez pas secouru?

— Je n'en ai pas souvenance.

— Cela semble incroyable. Il semble plus incroyable encore que la lutte ne vous ait pas fait ouvrir les yeux, car il y a eu lutte indubitablement. Lorsque vous vous êtes endormie, le marquis dormait-il lui-même?

— Oui, monsieur, dans un fauteuil auprès de mon lit.

— Et vous n'avez vu aucun étranger, vous n'avez entendu aucun bruit?

— Non, monsieur.

— Vous pouvez affirmer que le chevalier de Clavières n'a pas paru dans votre chambre, qu'il n'a eu aucune altercation avec M. de Lamenerie?

— Oui, monsieur.

— Vos diamants ont disparu, vous ignorez par qui ils ont été enlevés?

— Absolument.

— Cependant, madame, permettez-moi de vous le dire, vos paroles sont en contradiction avec des faits palpables : vous portez sur vous-même une blessure qui prouve jusqu'à l'évidence que vous avez pris part à une lutte quelconque ; une bague que vous aviez au doigt a été retrouvée tordue; quant au chaton, nous savons maintenant par quelle main il a passé avant de revenir dans les nôtres, et quand vous l'apprendrez, madame, le mépris imposera silence à vos souvenirs. L'accusé Clavières l'a vendu lui-même, sans cacher son nom, à un joaillier de Limoges.

— Mon Dieu! interrompit-elle avec un geste de terreur.

— Vous pouvez vous en convaincre, madame; voici la pierre. Persisterez-vous à nier maintenant? Continuerez-vous à défendre un homme qui se livre avec un cynisme aussi éhonté? Pouvons-nous douter qu'il soit coupable?

Radegonde cacha son visage dans ses mains ; elle suffoquait de honte et de désespoir. Tout à coup elle releva la tête.

— Eh bien, monsieur, dit-elle, il faut donc parler, il faut donc que les soupçons retombent sur ceux qui ont commis le crime et que vous retrouverez sans doute. J'ai vu, oui, j'ai vu deux hommes, deux misérables, se jeter sur M. de Lamenerie blessé; j'ai voulu le pré-

server, j'ai été frappée, on m'a arraché mon anneau, on a emporté l'écrin placé sur ma toilette; puis les deux hommes ont disparu par l'oratoire, je me suis évanouie, vous savez le reste.

Pendant un instant de silence, une sorte de stupeur régnait sur ces quelques personnes, qui s'attendaient à tout apprendre et auxquelles on ne livrait que la moitié du secret.

— Madame, ce récit est difficile à croire, je suis obligé de vous le faire observer. Le chevalier assistait au crime, s'il ne l'a pas commis, nous le savons. Dans votre délire, il vous est échappé des paroles significatives. Pardonnez-moi d'aborder ce sujet délicat, j'y suis contraint. Vous l'aimiez, vous vous croyiez aimée, il vous trahissait...... L'amour et la jalousie n'ont pas conduit son bras; la cupidité seule avait dirigé ses coups, il voulait l'héritage de Chantemarne, il se croyait sûr de le recueillir en faisant disparaître le seul homme qui l'en séparât.

— Monsieur, monsieur, je vous en supplie, ne me répétez pas ces accusations, ne les répétez pas surtout à cette pauvre mère, si malade, que vous pourriez tuer. Elle n'est pas coupable, elle, du moins; elle ne mérite pas.....

— Sa mère! vous ignorez donc.....? Elle a été frappée en apprenant à quel homme elle avait donné le jour, elle n'a pu survivre au déshonneur de son nom.

— Madame de Clavières est morte!

— Oui, madame, Dieu l'a prise; il a voulu lui éviter les tourments de cette procédure et la honte de voir son fils sur les bancs de l'infamie.

Madame de Lamenerie ramena son voile sur son visage et s'en enveloppa. Personne n'osa lui adresser un mot, le comte lui-même respecta cette douleur muette et profonde.

Après un instant, le juge reprit :

— A présent, madame, aucunes considérations ne peuvent plus vous arrêter. Éclairez-nous, dites la vérité tout entière. C'est votre devoir de chrétienne, c'est votre devoir de femme; le sang de votre époux crie vengeance, et vous ne pouvez soustraire son meurtrier au châtiment. Prenez-y garde! On vous croirait peut-être coupable aussi!

— Moi!

— Dieu me préserve de concevoir une telle idée; cependant votre partialité pour celui que tout accuse, excepté vous, pourrait donner lieu à des réflexions dangereuses, songez-y.

— Je ne crains rien, monsieur, répliqua-t-elle avec la hauteur de sa race, nul n'osera supposer un instant qne la fille du comte de Bois-Bryant soit une infâme et une criminelle. Je vous ai fait connaître ce que je sais, ce que j'ai vu : rien ne vous a donné le droit de douter de ma parole.

— Vous allez signer cette déposition, madame.

— Immédiatement, monsieur.

— Elle sera mise sous les yeux de qui de droit, et je désire que l'on s'en contente. Réfléchissez, je vous

en prie, songez qu'il vous faudra comparaître devant le parlement assemblé, devant la foule, devant l'accusé.....

— Je le verrai? monsieur, interrompit-elle tremblante; il sera là? c'est en sa présence qu'on m'interrogera?

— Oui, madame, on ne peut juger un homme que lorsqu'il assiste lui-même aux débats, lorsqu'il se défend; nous ne sommes pas des barbares.

Radegonde, qui depuis si longtemps se faisait une violence extrême, n'eut plus la force de résister davantage; elle fut prise d'un spasme nerveux, il fallut l'entraîner.

En rentrant aux Vreux, elle y retrouva Julienne et désira rester seule avec elle dans son appartement, et là elle s'abandonna à son désespoir. Dans cette funeste journée elle avait appris la mort de madame de Clavières, le vol commis par Richard, elle avait rencontré une femme qui se targuait d'être sa fiancée : pas un seul repli de son cœur n'était épargné.

— Achève, dit-elle à Julienne, tu dois porter de mauvaises nouvelles : il est plus malade, sans doute?

— Non, madame, je vous l'assure; au contraire, les médecins espèrent le sauver, malheureusement. Ne vaudrait-il pas mieux qu'il mourût?

— Et Geneviève?

— Le ciel lui a fait une belle grâce, il lui a envoyé la résignation et le repentir; Geneviève est entrée aux sœurs de M. de Montfort, à l'hôpital, elle soigne les malades.

— Elle est auprès de lui! s'écria la jeune femme éclairée par la jalousie.

Julienne n'y avait même pas pensé.

— Est-il un être au monde plus à plaindre que moi, Julienne? A mon âge, tant souffrir! Pourquoi la Providence m'envoie-t-elle un semblable fardeau? Pourquoi ne suis-je pas restée pendant cette nuit terrible à côté de celui qui n'est plus? Pourquoi m'a-t-on épargnée?

— Le ciel a ses desseins, madame, on ne peut connaître l'avenir?

Madame de Lamenerie ne quitta pas son appartement pendant plusieurs jours, elle y reçut des visites de famille, et aussi les visites officielles des gens du roi, qui, par égard pour sa douleur, ne la rappelèrent pas au palais et vinrent tenter auprès d'elle des efforts impuissants. Elle avait chaque jour des nouvelles de Richard, à l'insu de tous, Julienne, qui ne pouvait pas la voir souffrir, avait organisé une petite police secrète et pouvait à peu près la tenir au courant de de ce qui se passait dans la ville et à la prison.

Madame de Brulay continuait ses excentricités, — je ne sais pas un mot du temps qui puisse rendre aussi bien les faits et gestes de la belle vicomtesse, — on ne parlait que d'elle et madame de Lamenerie, qui s'effaçait, restait dans l'ombre. On attendait impatiemment le rétablissement complet du jeune homme, l'instruction marchait lentement, à cause de son état de faiblesse. Les étrangers affluaient dans la ville, les auberges étaient pleines et la surveillance ne

pouvait s'exercer aussi facilement sur cette quantité de gens, arrivant de tous les environs et même des villes éloignées.

Un soir, la marquise, affamée d'air, sortait un peu seule avec Julienne et sans en prévenir personne. Le temps était exceptionnellement beau pour la saison. Enveloppées dans des mantes, au moment où le jour tombait, on les eût prises pour de bonnes bourgeoises de la ville cherchant un moment de distraction, sans vouloir se montrer dans les lieux consacrés à la société élégante. Elles se dirigeaient vers la promenade de Blossac, qui venait d'être terminée, c'est une des plus belles de France, sans aucun doute. Poitiers la doit à son intendant, M. de la Bourdonnaye de Blossac, qui lui a laissé son nom et dont les armes surmontent la grille.

Au lieu de prendre la grande allée, où se trouvaient encore un grand nombre de personnes, elles se perdaient dans une sorte de labyrinthe, qui conduisait à la terrasse, et, après avoir marché quelques instants, elles s'asseyaient sur un des bancs adossés à la charmille. Leurs vêtements noirs s'effaçaient dans l'ombre, elles gardaient un silence complet, il était impossible de soupçonner leur présence.

Bientôt des pas se firent entendre de l'autre côté de la haie, deux hommes causaient à voix basse, ils se placèrent juste derrière elles, sur le banc adossé comme le leur à la bordure d'arbustes qui séparait les allées. Sans y prêter l'oreille, Radegonde entendit quelques mots de leur conversation, elle se leva dou-

cement et tenta d'en saisir davantage. Son visage exprimait une vive anxiété.

— Si je ne me trompe pas, Julienne, le salut de tous est à notre portée, mais comment l'atteindre à présent ?

XII

MANE, THÉCEL, PHARÈS

La convalescence de Richard faisait de grands progrès, il commençait à se lever, ses forces revenaient peu à peu, la fièvre diminuait, mais, par un effet contraire, son moral s'attaqua sensiblement. Toujours concentré en lui-même, à peine laissait-il échapper quelques paroles.

Les soins assidus de Geneviève, sa tendresse si touchante ne lui arrachaient pas un sourire. Les lazzis de Pierre, sa bonté naïve restaient sans effet. Les lettres de la vicomtesse, ses banquets, ses chatteries, ne le touchaient pas. Qu'on lui parlât de son procès, de ce qu'on en disait par la ville, des espérances que concevaient ses amis, ou qu'on prononçât le nom de son père, celui même de Radegonde, tout était accueilli avec la même indifférence.

Il passait la main sur son front de temps en temps, il cherchait à rassembler ses idées, qui lui échap-

paient, croyait-il, et on l'entendait murmurer à part lui :

— Je deviens fou, oui, je deviens fou.

Geneviève ne cessait d'en entretenir M. de la Mazière, qui relevait son courage. Cette disposition était fréquente chez les sujets attaqués d'une pareille maladie, surtout dans la position où se trouvait Clavières. Il ne pouvait se dissimuler qu'il avait joué gros jeu, que la société lui en ferait rendre un compte sévère.

— Mais, monsieur, reprenait la sœur, il est innocent de ce crime, j'en jurerais.

— Vous vous trompez, ma sœur, mais en admettant que vous disiez vrai, il n'en serait que plus malheureux.

— Hélas ! monsieur, il est si malheureux, en effet, qu'il n'aime plus rien.

— A-t-il jamais aimé quelque chose ?

Geneviève n'osa répondre et condamner celui dont elle était encore possédée, comme s'il eût été le diable et que ses griffes ne pussent la lâcher.

— C'est peut-être cela, dit-elle, dans sa superstition native, dont elle ne se départait pas même en s'éclairant.

Un matin Richard s'était levé plus tôt qu'à l'ordinaire, il se plaignait du froid, on avait allumé un bon feu dans la cheminée. Pierre et Geneviève allaient et venaient par la chambre, la sœur Marie se reposait. La novice avait si bien agi près des médecins qu'elle leur avait persuadé de ne pas changer de gardes. Le malade était habitué à les voir, elles

étaient au fait de ses manies et de ses habitudes, dans l'intérêt de sa guérison et par conséquent du procès, il était essentiel qu'on ne dérangeât rien dans sa vie, il serait certainement plus vite rétabli. Le raisonnement était spécieux, on l'adopta, à la grande joie de la dévouée créature.

Ce même jour était fixé pour un premier interrogatoire. Pierre avait déjà rapporté les dispositions favorables où se trouvaient quelques conseillers, gagnés par les sollicitations et les charmes de la vicomtesse.

— Vous seriez bien ingrat, monsieur, ajouta-t-il, si vous n'aimiez pas cette femme-là, elle remue le ciel et la terre, elle rend les hommes amoureux d'elle et leur promet n'importe quoi, s'ils vous sont favorables, elle est capable de tous les sacrifices possibles pour vous sauver. C'est magnifique. Ordinairement ces belles dames de Paris ne sont pas si prodigues de leurs générosités charitables, elles pensent plus à elles qu'aux autres.

Richard ne fit pas semblant d'avoir entendu. Les regards fixés sur les rayons du foyer, il était dans cette situation d'un homme qui rêve et dont l'esprit est ailleurs. Tout à coup, il poussa un cri terrible et se leva tout d'une pièce.

— Là, là, disait-il, en montrant le feu, là, Pierre, qu'y a-t-il ? dites.

Le sergent accourut de l'autre bout de la chambre, ses yeux s'écarquillèrent, il ne voyait rien qu'un brasier ardent.

— Quoi ! vous n'avez pas lu cette terrible sen-

tence, écrite là en lettres éclatantes sur cette braise : *Malheur à qui a tué !*

— Je ne vois rien, monsieur, et il n'y a rien, je vous assure, rappelez vos esprits, calmez-vous.

— Allons, balbutia Clavières, cela est indubitable, je deviens fou.

Il reprit sa place et retomba dans le même état ; le sergent, appelé par son service, dut quitter la prison, le chevalier resta seul avec Geneviève, qui se mit en prières devant un grand crucifix, apporté du couvent.

Richard restait immobile, il ne pensait même pas, et ne pouvait détourner les yeux des charbons ardents, il semblait qu'ils l'attirassent.

— Ah ! s'écria-t-il de nouveau, Geneviève, venez à mon aide, il faut me dire si je suis fou, ou si ce que je vois est réel. Lisez, qu'y a-t-il là ?

— « La colère de Dieu frappe le coupable. » Est-il possible ! quel est ce miracle, ou plutôt cette vision infernale ? Ne le croyez pas, Richard, c'est un effet diabolique, Dieu pardonne au repentir, il soutient l'innocence. Tenez, les caractères s'effacent, ils tombent en poussière, maintenant que j'ai découvert la ruse du maudit, voyez, il n'en est plus question.

— Ah ! pensa le jeune homme, soulagé d'un poids horrible, je ne suis donc ni fou, ni halluciné, puisqu'elle a vu ce que je voyais. Qu'est-ce que cela signifie ? Qu'importe ! L'essentiel c'est que j'ai ma raison.

La sœur Louise ne partageait pas cette sécurité,

elle considérait ce qui venait de se passer comme un événement au-dessus de l'intelligence humaine. Elle y voyait une œuvre satanique ou un effet de la colère céleste, et tremblait de tous ses membres en priant Dieu de tout son cœur. Le chevalier était condamné par le Très-haut; comme jadis au festin de Balthazar, des caractères magiques étaient apparus, son arrêt était prononcé. Elle s'offrit elle-même en holocauste pour sauver sa vie, son honneur, son avenir.

— Seigneur, disait-elle en joignant les mains, ayez pitié de lui, quelle que soit votre colère, apaisez celle des hommes, qu'il soit libre, qu'il soit heureux, qu'il m'oublie, j'y consens, puisque vous me restez et que je suis à vous.

Lorsque la sœur Marie revint, Geneviève lui raconta l'événement surnaturel, dont elle fut bien plus frappée encore, parce qu'elle était moins éclairée. Elle y vit un avertissement pour Richard, de se convertir, de revenir à la religion, puisqu'il n'avait pas longtemps à vivre. Ce fut le prétexte d'un sermon en plusieurs points, que le jeune homme n'écouta guère et qui ne parvint pas jusqu'à son esprit, plus absent encore qu'auparavant.

Il est des moments ainsi où, quand on a beaucoup souffert, la tête semble complétement vide, on croirait qu'on n'existe plus, qu'on n'appartient ni à ce monde, ni à aucun autre, c'est le néant.

Richard fut réveillé de sa torpeur par les gens du roi, qui se transportaient auprès de lui, puisqu'il ne pouvait aller à eux. Ils savaient déjà ce qui s'était

passé le matin et firent des questions empressées, auxquelles Geneviève répondit seule. Elle raconta le fait sans commentaires, et, quand on interrogea l'accusé, il s'obstina à ne donner aucuns détails en répondant seulement:

— J'ai vu, monsieur, j'ai vu, ne m'en demandez pas davantage.

Le soir même la ville de Poitiers retentissait du miracle, la terreur était dans les esprits et même dans certaines consciences, les prédicateurs s'emparèrent de ce moyen, les confessionnaux ne désemplirent pas. Il y eut des conversions et les fervents redoublèrent leurs austérités. On approchait de la fin du monde, puisque Dieu envoyait des signes extérieurs.

Radegonde apprit, comme les autres, la grande manifestation, le curé s'en servit vis-à-vis d'elle pour lui montrer combien le ciel réprouvait cet homme, puisqu'il intervertissait, pour lui jeter l'anathème, les lois de la nature.

— N'est-ce pas plutôt, mon père, qu'il prise bien haut la valeur de cette âme, et qu'il veut la reconquérir à tout prix?

Quant à la vicomtesse, en sa qualité d'esprit fort, elle ne fit qu'en rire et elle dit que le pauvre Clavières deviendrait tout à fait fou, si on ne se hâtait de le tirer de là.

Les juges n'obtinrent de l'accusé aucun éclaircissement. Il répondait *oui* à tort et à travers, ne niait

quoi que ce soit, se refusait aux explications, aux détails, et n'avait pour tout argument que celui-ci :

— Vous savez mieux que moi ce qui s'est passé, si je suis coupable, condamnez-moi, mais ne m'imposez pas la torture de cet interrogatoire inutile, qui me brise.

Jamais on n'avait vu un criminel de cette sorte, il ne semblait pressé que de mourir. Tous les sentiments lui étaient étrangers, le remords, la crainte, l'espérance, les affections, les souvenirs, se taisaient chez lui. Qui pouvait reconnaître en ce malheureux, le passionné Richard, le brillant chevalier de Clavières, l'assassin jaloux de M. de Lamenerie? Il ne restait chez lui aucune étincelle du passé.

Le procureur général et ses subordonnés y perdaient leurs peines. D'un côté Radegonde muette, de l'autre l'accusé indifférent, et pas un indice! Les recherches minutieuses n'avaient produit aucuns résultats, lorsque arriva l'incident qui termine le précédent chapitre. La marquise croyait avoir retrouvé une trace, elle se sentit chargée d'une responsabilité difficile à soutenir pour elle, et jamais elle n'avait éprouvé semblable embarras.

— Julienne, dit-elle, si bas qu'à peine on pouvait l'entendre, ces deux allées ont-elles la même issue?

— Oui, madame.

— Attendons ces hommes alors, et nous marcherons avec eux ; si je pouvais entendre tout ce qu'ils disent!

Ils élevaient un peu la voix, Julienne saisit quelques mots :

— Je t'assure que c'est une imprudence et que nous aurions dû nous embarquer.

— Tu sais comment on surveille les ports, cette ville est le dernier endroit où l'on nous cherchera. Il faut être hardi à propos.

— Nous pouvons être pris d'un moment à l'autre, quant à moi, je ne ménage rien, je dis tout.

— Et le serment ! — Le ciel et le diable s'en mêlent, ce que l'on m'a raconté m'a saisi de terreur. Partons, partons, je t'en conjure. Si tu persistes, je m'en irai seul.

— Je ne crains pas que tu me quittes, il y a de bonnes raisons pour cela.

— Je veux m'en aller, te dis-je, il nous arrivera malheur et je ne résisterai pas, je me connais, je parlerai.

— Madame, reprit Julienne, ces hommes sont des malfaiteurs, nous ne sommes pas en sûreté ici, rentrons.

— Oui, rentrons, fuyons bien vite, n'écoute plus, malheureuse insensée, qu'allais-je faire ?

Elle entraîna la gouvernante et toutes deux se mirent à courir vers la grande allée, elles ne redoutaient plus le monde à présent, au contraire. Elles eurent bientôt rejoint la grille ; avant de sortir, Julienne se retourna, elle devina dans l'obscurité deux hommes qui se dirigeaient de leur côté, ils lui parurent mis avec recherche, mais il lui eût été im-

possible de distinguer leurs visages, alors même qu'elle les aurait connus.

Elles suivirent une famille nombreuse, qui les déposa à leur porte, absolument comme si elles l'en eussent priée, et rentrèrent très-satisfaites d'avoir échappé à un danger évident.

— Julienne, dit Radegonde, aussitôt qu'elles furent en sécurité et seules dans l'appartement de la marquise, je te conjure de garder un silence complet sur cette rencontre. Aux premières paroles de ces misérables j'ai cru avoir découvert le moyen de terminer ce procès qui me tue, je suis certaine, au contraire, que si on les arrêtait, ils n'apporteraient avec eux que des malheurs. Jure-moi donc que qui que ce soit ne soupçonnera ce qui s'est passé ; si tu dis un mot, je te le promets sur ce que j'ai de plus cher au monde, sur ma part de paradis, tu ne resteras pas cinq minutes chez moi, je ne te reverrai jamais.

— Oh ! je jure, je jure, ma bien-aimée maîtresse, répliqua Julienne, en pleurant, tout plutôt que de vous perdre. Cependant le trouble où je vous vois me confirme dans mon opinion, ces hommes sont les complices du chevalier. Vous avez d'abord espéré qu'ils assumeraient sur eux la responsabilité du crime, leurs dernières paroles vous ont désabusée et vous redoutez leurs révélations.

— Tais-toi, tais-toi, Julienne.

— Je me tairai, puisque vous l'exigez, madame, pourtant....

— Je n'écoute rien, tu ne sais pas ce que je res-

sens, mon âme est close pour toi comme pour les autres, tu ne peux ni me comprendre, ni me conseiller.

— Eh bien, ma chère fille, vous avez un guide sûr, un ami, M. Raymond, vous ne redoutez rien d'une affection telle que la sienne et c'est un ministre de Dieu. Que cette âme fermée s'ouvre devant lui, vous trouverez une consolation infinie et une main amie pour vous diriger dans ce labyrinthe, où vous allez vous perdre, si vous n'y prenez garde, et nous perdre avec vous.

— Non, jamais, jamais. Je ne dirai rien, je ne veux parler qu'à Dieu.

Un coup frappé à la porte les interrompit. Julienne ouvrit et se trouva en face d'un homme enveloppé d'un carapouf, comme un abbé, il lui demanda, d'une voix étouffée, si la marquise pouvait le recevoir.

— Non pas sans savoir qui vous êtes, monsieur, certainement.

— Tu ne me reconnais pas, Julienne, je suis bien changé, en effet.

La gouvernante éleva la lumière, qui frappa en plein sur le visiteur.

— Monsieur le baron de Clavières ! s'écria-t-elle, mon Dieu ! qui pouvait croire...

La marquise à ce nom était accourue.

— Entrez, entrez, dit-elle, ma maison vous sera toujours ouverte, quoi qu'il arrive. Pauvre père ! L'avez-vous vu ?

Le baron leva les yeux au ciel.

— Hélas ! oui, je l'ai vu. Je l'ai vu ce matin. Frappé de tous les côtés à la fois, retenu dans mon lit depuis la mort de ma pauvre femme, j'ai cru ne pas résister au déshonneur de mon nom, le ciel a voulu me faire vivre, à peine en état de me soutenir je suis venu ici. J'y étais appelé par mon lâche cœur, qui l'aime encore, et par l'obligation de me présenter aux juges. Ces semaines de solitude et de maladie m'ont ouvert les yeux, j'ai reconnu mes torts, j'ai compris que j'avais été peut-être le premier artisan de notre ruine. Au lieu de me livrer à cette passion, que je maudis et qui m'a fait tout oublier, après que j'avais forcé la baronne à une vie de privations, de tortures et d'isolement, si je m'étais occupé de mon fils, si je l'avais suivi où sa mère ne pouvait le suivre, il ne se fût pas perdu, il n'eût pas pris ces habitudes déplorables, il n'eût pas vu les misérables qui l'ont entraîné, et nous aurions vécu honorés, heureux. Voilà ce que je me répète et ce qui me tue.

Le pauvre baron n'était plus en effet que l'ombre de lui-même. Cet homme, encore dans la force de l'âge, semblait un vieillard caduc. Il avait perdu cet embonpoint, cette mine fleurie qui le faisaient reconnaître pour un bon vivant, sans soucis désormais, puisqu'il n'en avait eu qu'un seul en toute sa vie, et qu'il s'était envolé avec la jeunesse et la beauté de sa femme. Radegonde en prit une profonde pitié et le lui témoigna.

— Vous êtes bonne, répliqua-t-il, je le sais et je suis venu à vous, je suis venu me jeter à vos pieds.

Pardonnez-moi s'il est heure indue, je n'ose plus me montrer ni sortir le jour, il me semble que ma honte est écrite sur mon front. On m'assure que mon sort dépend de vous, que votre déposition peut seule perdre ce malheureux, puisque vous êtes le seul témoin. Ne le faites pas monter sur l'échafaud, au nom de sa mère, qui vous aimait tant, persistez dans votre généreuse conduite, ne dites pas, ne dites pas que le dernier des Clavières est un voleur et un assassin.

La marquise pleurait aux sanglots, elle se jeta dans les bras du père en s'écriant :

— Soyez tranquille ! je veux le sauver !

XIII

UN PROCÈS CRIMINEL AU PARLEMENT.

Enfin, tout était prêt : Richard se trouvait suffisamment remis pour paraître devant la justice, madame de Lamenerie continuait son système d'abstention, mais il n'y avait pas d'apparence qu'un retard pût la faire parler. Le procureur général comptait, au contraire, sur la solennité de l'audience pour lui inspirer une sorte de respect et de crainte, qui lui interdirait un témoignage douteux.

Le baron de Clavières inspirait un vif intérêt et une profonde pitié. Il sollicitait les juges, en se montrant le moins possible, et malgré les instances de la vicomtesse, il refusa de s'associer à leurs démarches, sa dignité fut parfaite à cet égard et les bons esprits lui en surent gré.

Les dames firent des bassesses pour obtenir la permission d'assister aux débats. Les places furent disputées à grand renfort de coquetterie, les membres

de la chambre criminelle furent assassinés de supplications et de demandes. Ils durent en refuser la majeure partie, il eût fallu élargir les murs.

Madame de Brulay, sans le vouloir et à force de répéter qu'elle avait vu le chevalier le jour même des noces, parvint à se faire citer parmi les témoins, ainsi que la comtesse de Faubert au grand déplaisir de celle-ci. Elle rompit hautement avec sa cousine, ne voulant, pour rien au monde, patronner cette espèce de folle et faire mal parler d'elle dans son âge mûr, après avoir sauvegardé avec tant de peine sa réputation jusque-là.

Le palais de justice de Poitiers est un vieux bâtiment témoin de grands événements de notre histoire.

Sous la domination romaine, il y avait déjà un monument sur l'emplacement où il se trouve. Il date du gouvernement de Julien dans les Gaules. Les Visigoths, puis les rois francs le possédèrent ensuite. Il fut résidence royale sous la première et la seconde race. Louis le Débonnaire y vint souvent et y battit monnaie. Les comtes de Poitou, créés par Charlemagne, en furent chassés par les Normands. Guillaume V le reconstruisit et tous ses successeurs y firent leur résidence, jusqu'au moment où le Poitou devint une possession anglaise par le mariage d'Aliénor d'Acquitaine avec Henri II.

Jean, comte de Poitiers, frère de Charles V, aida Du Guesclin, Clisson et autres, à chasser les étrangers, il reprit possession du palais et l'augmenta considéra-

blement. Ainsi la salle des gardes, aujourd'hui salle des pas perdus, avec ses belles ogives et sa galerie décorée de bouquets et ornée de statues, date de cette époque.

A Poitiers, et dans ce palais, le roi Philipe-le-Bel et le pape Clément V décidèrent la chute des Templiers. Jacques de Molay, le grand maître, y fut mandé et entendu par le saint-père.

Charles VII fit de Poitiers la capitale du royaume, lorsque les victoires des Anglais lui eurent fermé les portes de Paris. C'est là que Jeanne d'Arc vint le retrouver après l'entrevue de Chinon. C'est là qu'elle subit ses interrogatoires devant les docteurs. Ce fut de Poitiers qu'elle partit pour commencer la lutte glorieuse qui devait se terminer par le martyre. On montre encore au musée Saint-Jean la pierre sur laquelle elle avait posé son pied pour monter son palefroi.

Après Dagobert jusqu'à la fin de la monarchie, bien des monarques honorèrent Poitiers de leur présence. Le palais fut affecté au séjour du parlement, et depuis la révolution, la cour royale, impériale, ou n'importe quel soit le titre, y siége. C'est là que fut jugé, en 1822, le procès du général Berton.

A l'époque où se passe notre histoire, les parlements jetaient leur dernier éclat. Le niveau allait bientôt passer sur eux comme sur toutes les institutions de l'ancienne monarchie. On était loin de s'y attendre, on croyait à des changements, à des réformes, mais le bouleversement général ne pouvait être prévu.

La pompe déployée dans les occasions d'apparat ne fit pas défaut à celle-ci. Le premier président voulut conduire lui-même l'audience, il avait cédé aux prières de la vicomtesse et à la douleur de M. de Clavières, convaincus tous les deux qu'ils trouveraient chez lui plus d'indulgence.

La salle d'audience était pleine à n'y pas jeter une épingle. Les belles dames faisaient assaut de toilettes, l'intendante en tête.

Madame de Brulay et la marquise se rencontrèrent dans la salle des témoins. Elles se voyaient de près pour la première fois, et, pour qui connaissait les précédents, l'entrevue était curieuse.

Radegonde portait un deuil de veuve, dont rien ne tempérait la sévérité ; la vicomtesse, au contraire, avait plus pensé à se faire jolie qu'à obéir strictement aux convenances. Elle était en effet d'une beauté accomplie, à frapper tous ceux qui la verraient. Peut-être madame de Lamenerie avait-elle plus de dignité, plus de noblesse, peut-être sa simplicité grave et élégante néanmoins, devait-elle imposer plus de respect et de sympathie.

Elles se placèrent aux deux extrémités, pour se fuir sans doute.

Radegonde n'y mit pas d'intention, la vicomtesse, au contraire, décidée d'abord à s'éloigner de sa rivale, fut prise tout d'un coup d'une irrésistible envie de lui parler, suivant la bizarrerie de son caractère.

Comme elle ne réfléchissait jamais, elle se leva et marcha droit vers la marquise.

— Madame, lui dit-elle, vous devez me connaître comme je vous connais, il vous a aimée, il m'aime, vous avez renoncé à lui en en épousant un autre, et, bien que vous soyez veuve comme moi, vous êtes séparée de lui par l'accusation dont il est victime, lors même que son innocence serait proclamée, car vous seule vous pouvez savoir et dire la vérité.

Radegonde écoutait avec une hauteur, avec un dédain sans pareil, elle s'était levée, mais à cela près elle ne donna pas le moindre signe d'encouragement. Madame de Brulay s'arrêta, elle attendit et ne la provoqua par aucune question. Son visage impassible n'exprimait qu'une froideur glaciale.

— Enfin, madame, reprit Aurore impatientée, il est bien sûr que vous ne pouvez jamais épouser le chevalier, sous peine de passer pour sa complice, peu vous importe alors à qui il donnera sa foi. J'espère que vous serez généreuse et que votre inconstance mutuelle ne vous rendra pas son ennemie.

— Je sais, madame, ce que mon devoir et mon honneur m'imposent, je ferai ce que je dois faire, je vous l'atteste, sans qu'il soit besoin de me dicter ma conduite. Permettez-moi de me recueillir et de me préparer à l'émotion terrible qui m'attend.

Elle fit une révérence tronquée, ramena son voile en avant et reprit sa place.

Madame de Brulay fut blessée dans son amour-

propre et dans son cœur, elle ne rendit pas le salut et retourna vers le siége qu'elle occupait d'abord.

Lorsque le parlement fut en séance, on introduisit l'accusé. Il y eut une grande rumeur dans l'auditoire, chacun voulait le voir, ceux qui le connaissaient eurent peine à retrouver dans ce jeune homme pâle, affaibli, à l'œil terne et incolore, le beau garçon qu'ils avaient vu six mois auparavant.

Il se laissa tomber sur son banc, comme s'il eût été brisé par la terreur, son regard fit le tour de l'assistance, puis il vit M. Béchard, son avocat, et à côté de lui son père, abîmé dans sa douleur et dans sa honte. Il n'osa pas lui parler. M. Béchard lui adressa quelques mots de consolation, quelques avis. Il le conjura de ne pas persister dans son système, de se défendre, de ne pas lui laisser toute la tâche.

— Si vous vous taisez, ajouta-t-il, je serai impuissant à vous sauver, et vous pouvez l'être si madame de Lamenerie ne vous accuse pas. Il y a de fortes présomptions contre vous, pourtant ce ne sont que des présomptions et je ne crois pas que l'on vous condamne à moins d'une certitude absolue.

— Je ne ferai rien pour éviter mon sort, je vous l'ai dit, monsieur.

— Ah ! vous êtes décourageant ! et sans votre père...

— Mon père ! il ne saura jamais...

Il s'arrêta, une réflexion l'arrêta sans doute.

Cependant Messieurs avaient paru. Le premier président prononça quelques mots pour demander un

silence absolu, pour recommander l'impartialité et le respect dû à la justice.

— Le premier qui troublera l'ordre sera expulsé, ajouta-t-il, et rien ne m'empêchera de sévir, quelque soit le titre ou le rang de l'interrupteur.

L'interrogatoire commença alors. Le magistrat rappela à Richard sa famille, son nom, sa mère qu'il venait de perdre, son père, qui avait voulu le soutenir et l'assister. Il le supplia d'avouer son crime, explicable par la jalousie ; sa jeunesse, sa passion, militeraient en sa faveur près des juges, s'il montrait du repentir, s'il le prouvait par une franchise absolue. Il pouvait racheter son passé, en transformant les années que l'indulgence du tribunal et la clémence du roi pourraient lui laisser. Son sort dépendait de lui seul.

Richard fit une inclination respectueuse, mais il ne promit rien et ne confirma en aucune façon ce qu'il venait d'entendre.

— Vous avez connu dès son enfance, mademoiselle de Bois-Bryant ?

— Oui, monsieur le premier.

— Il y a eu entre vous des projets de mariage, protégés par feue madame de Clavières, à l'insu de M. le comte de Bois-Bryant ?

— Oui, monsieur.

— Pourquoi n'ont-ils pas eu de suite ? avez-vous trouvé quelque opposition chez votre futur beau-père ?

— Mademoiselle de Bois-Bryant elle-même m'a rendu ma liberté.

— Vous aviez commencé par la prendre et en user largement. Elle en a été instruite et son cœur s'est refusé à partager le vôtre avec la première venue.

— C'est possible, monsieur le premier.

— Suivant le vœu de la famille, désabusée sur votre compte, mademoiselle de Bois-Bryant a épousé M. de Lamenerie. Elle a agi en fille sage, obéissante et raisonnable.

— Il faut que ce soit, puisque vous le dites.

— M. le marquis de Lamenerie a été assassiné la nuit de ses noces, il n'avait aucun ennemi, nul n'avait intérêt à se défaire de lui, vous seul conserviez contre lui une double rancune. Il est donc rationnel de supposer que vous avez cherché à vous débarrasser en même temps d'un rival et d'un compétiteur. Vos antécédents permettent de vous accuser et ne laissent guère d'arguments pour votre défense. Qu'avez-vous à répondre?

Il fut visible pour tout le monde qu'on cherchait à écarter d'abord la question du vol, sauf à la reprendre, si on y était forcé par quelque incident nouveau, sauf à s'en servir comme dernier et puissant moyen d'effrayer le jeune homme et de le dominer.

Le président répéta sa question.

— Je n'ai rien à répondre, monsieur, rien absolument.

— Vous vous avouez donc coupable?

— Non, monsieur le premier.

— Vous niez alors le crime?

— Je ne nie pas non plus, je me tais.

— Voilà qui est inconcevable. Vous, le chevalier de Clavières, vous, que toute la noblesse du Poitou a connu et cité comme un héritier de l'honneur et de la chevalerie de nos pères, vous êtes presque convaincu d'un assassinat, d'une action infâme et dégradante que je ne veux pas qualifier en ce moment, et vous ne vous défendez pas !

Richard demeura impassible, on entendit la voix d son père, qui murmurait :

— Mon fils, mon fils, je vous en conjure !

Le chevalier tourna les yeux vers lui et ces yeux se remplirent de larmes, il joignit les mains, un combat terrible se livrait dans son cœur, il allait s'expliquer peut-être, les juges, l'auditoire attendaient avec une anxiété brûlante ; sa tête retomba sur sa poitrine, ses mains se séparèrent et ses lèvres balbutièrent avec un accent qui fit frémir ceux qui l'entendirent :

— Non, non, je ne puis pas, qu'on fasse de moi ce que l'on voudra.

Un sanglot retentit sous la voûte et un frisson parcourut l'assistance, le dernier espoir était probablement perdu.

Cet incident redoubla l'intérêt si excité déjà, les femmes pleuraient à chaudes larmes, les plus froides étaient émues.

Qu'avez-vous fait la nuit du meurtre ? Où étiez-vous ?

— Il m'est impossible de vous le dire, monsieur le premier président.

— Quoi ! vous ne vous le rappelez pas ?

— Je me le rappelle parfaitement.

— Et vous refusez de nous l'apprendre ! mais votre cœur est donc mort à tous les sentiments honorables, vous n'avez donc plus ni vergogne, ni dignité, ni respect de vous-même et de votre nom ? Vous avez tué votre mère, et vous faites maintenant mourir votre père à petit feu. Serait-il vrai que vous êtes un monstre ?

— O ma mère, ma mère ! s'écria Richard, dans un paroxysme de désespoir dont rien ne peut donner l'idée.

— Vous invoquez votre mère, malheureux ! alors que votre conduite infâme l'a conduite au tombeau, alors que vous ne devriez prononcer son nom que courbé dans la poussière. Priez-la, puisque vous osez parler d'elle, priez-la qu'elle vous envoie le repentir, qu'elle vous rende au moins ce sentiment qui reste aux criminels les plus endurcis, l'amour de vos parents, et le désir de soulager la douleur de celui qui reste et qui vous entend.

Le chevalier cachait son visage dans ses mains, tout son corps tremblait, une convulsion nerveuse agitait ses membres, on le conduisit dans la chambre des enquêtes et les médecins vinrent lui administrer un cordial. L'audience fut suspendue, peu s'en fallut qu'elle ne fût levée; cependant, après une demi-heure, le chevalier se trouva assez remis pour pouvoir rentrer.

— Nous espérons, dit le président, lorsqu'il eut

repris sa place, que de pareilles crises ne se renouvelleront plus, nous ne sommes pas sur les fleurs-delys pour nous attendrir, mais pour juger. Pouvez-vous maintenant m'entendre et me répondre ?

— Comme il vous plaira, monsieur le président.

— Monsieur le premier président, interrompit le procureur général, il est un incident de la cause sur lequel l'accusé n'a pas été interrogé encore, et dont il est urgent de s'occuper néanmoins, je veux parler du vol des diamants. Qu'a-t-il à nous dire à cet égard ?

— Vous entendez ? poursuivit le premier magistrat.

— Oui, monsieur.

— Eh bien ? que répliquez-vous ?

— Je ne crois pas qu'il y ait dans cette assemblée un seul être qui, s'il veut descendre dans sa conscience, s'il veut écouter les sentiments de la nature et de l'honneur, je ne crois pas, dis-je, qu'un seul puisse supposer que j'aie dérobé ces joyaux, offerts à la femme que j'aimais par celui qui me l'avait ravie.

— Vous protestez contre l'accusation ?

— De toutes mes forces, monsieur le premier.

— Et pourquoi n'en est-il pas de même pour le meurtre ? Les deux faits sont liés.

Richard se tut.

— Ce mutisme est déplorable, dit le procureur général, nous ne pouvons continuer ainsi. L'accusation n'obtient aucunes lumières et vous ne devez pas, messieurs, juger sans savoir.

— Puisque nous ne décidons point le premier accusé à nous donner les renseignements nécessaires,

passons au second. Il n'est encore entendu que comme témoin, mais sa culpabilité me semble à peu près prouvée, c'est ce que nous saurons en l'interrogeant. Qu'on l'introduise.

Barnabé parut.

Richard leva sur lui un regard calme et froid et quand on lui demanda s'il le connaissait :

— J'ai déjà répondu, répliqua-t-il, que je ne l'avais jamais vu et que j'ignorais même qu'il existât.

— Et vous, Barnabé ?

— Je pense comme monsieur le chevalier, en tout et pour tout.

— Ainsi vous ne savez rien sur l'affaire ?

— Absolument rien.

— Vous avez cependant versé le narcotique à votre maître dans son lait d'amandes.

— J'ignore ce que vous voulez dire, monsieur le président.

— Nous vous le ferons savoir. En attendant, asseyez-vous sur ce banc ; il nous sera plus commode de vous avoir sous la main.

Le valet de chambre fut placé à côté de Clavières, qui se recula de dégoût.

— Eh ! monsieur le chevalier, dit l'insolent, il ne faut pas faire le fier ; votre position ne vaut pas mieux que la mienne, et si je voulais.....

— Comment ? répétez ce dernier mot, reprit le procureur général, qui avait entendu à moitié.

— J'ai dit, monsieur le procureur général, que

nous sommes accusés l'un comme l'autre, et qu'il n'a pas de raison de se reculer de moi.

— Dans votre profession, comme dans les autres, il y a des maîtres et des valets. Il est le maître et vous êtes le valet, voilà tout.

Barnabé s'arrangea sur son siége en grognant, et l'adroit accusateur, qui remarqua cette disposition, se promit d'en profiter; en excitant davantage un amour-propre susceptible, il aurait peut-être ainsi le mot de l'énigme.

— Introduisez les témoins.

On commença par les domestiques des deux châteaux. Leurs dépositions furent unanimes. Tous connaissaient l'amour de leur maîtresse pour le jeune homme et leurs projets de mariage; pendant longtemps ils ne s'en étaient pas cachés, mais, depuis que les bruits répandus dans le pays sur la conduite du chevalier avaient commencé à faire rumeur, ils ne s'étaient plus vus qu'en secret et on croyait l'union rompue. Tous avaient entendu citer sur M. de Clavières les choses les plus déshonorantes; plusieurs étaient arrivés après lui dans des cabarets où il faisait rage contre M. de Lamenerie à cause d'un héritage qu'il lui avait volé, disait-il. Quand le mariage fut décidé, le chevalier disparut et on n'entendit plus parler de lui aux environs.

Quant à Barnabé, il avait aussi la plus mauvaise réputation parmi ses camarades : nul ne le fréquentait et il ne les recherchait pas. Il avait des connaissances mal famées, des espèces de bohêmes, qui

s'évaporaient sans qu'on sût comment. On les avait vus rôder autour du château le jour du meurtre, ils avaient pris part à la distribution des vivres, et le laquais chargé de cette besogne assura les avoir remarqués.

Barnabé s'était immiscé dans la confiance du marquis par des flatteries et des dénonciations perpétuelles; son maître crut à son dévouement et le rapprocha de sa personne. Ils avaient tous la persuasion de sa complicité dans le crime.

— Bien plus! ajouta le maître-d'hôtel de Boussy, je suis très-convaincu qu'il n'a été placé près de M. le marquis qu'en qualité d'espion.

— Vous entendez, Barnabé? reprit le premier président.

— Monsieur, ces gens-là sont des imbeciles qui n'ont jamais pu apprécier un homme comme moi, qui parle latin et qui ai été élevé au séminaire.

— Vous n'en êtes que plus coupable d'avoir si mal employé votre éducation et vos facultés.

On fit entrer après les domestiques le pauvre petit Jacquet. Il était tellement intimidé qu'il lui fut au premier moment impossible de dire une parole. Le président l'encouragea, mais, lorsqu'on lui demanda, en lui montrant le chevalier, s'il le reconnaissait, l'enfant fondit en larmes.

— Ah! oui, dit-il, que je le connais et je ne puis pas croire qu'il soit méchant, il aimait tant sa mère! et sa mère l'aimait tant! et mademoiselle Radegonde, qui

est si bonne, l'aimait tant! et moi aussi, je l'aimais bien, messieurs les juges, allez! Il avait soin de tout le monde chez nous, il n'a jamais refusé un sou marqué et nous vivions à ses dépens. Et puis il avait ses colombes que je portais chez mamzelle et celles de mamzelle chez lui. Ils étaient si *mignons* avec leurs oiseaux! C'était leur langage, cela. Les tourterelles retournaient à leur nid avec une lettre sous leur aile. Cela ne faisait de mal à personne, et m'est avis que si on les avait laissés marier, il en aurait mieux été pour eux et pour les autres.

— Ainsi, mon enfant, tu ne crois pas que M. de Clavières ait pu assassiner le mari de mademoiselle Radegonde?

— Jésus Dieu! il serait mort plutôt lui-même. Il se laissait mordiller ses bottes de voyage par Brisquet, le chien de ma mère-grand, au lieu de lui donner un coup de pied.

— Messieurs, cet enfant n'est entendu que comme renseignement, il n'a pas l'âge voulu par la loi.

— Il est visible, monsieur le président, que son témoignage n'est pas sérieux et qu'il est inspiré par la reconnaissance. On ne peut ajouter foi à sa justification.

Ces paroles du procureur général furent mal accueillies dans l'assemblée, et Jacquet avait conquis toutes les sympathies. M. Béchard releva habilement cet incident et sut en profiter pour la défense; si on eût osé, on l'eût applaudi.

Jacquet se retira au milieu d'un concert d'éloges, que la cour ne put lui refuser.

L'abbé Raymond lui succéda. On attachait une importance sérieuse à sa déclaration. Ami des deux familles, curé de Boussy, il avait été à même de tout savoir. On ne lui demanderait pas, bien entendu, le secret de la confession ; mais, sans trahir son devoir, il avait assez vécu à Bois-Bryant pour ne rien ignorer de ce qui s'y passait. Son caractère et son intelligence étaient appréciés de tous, et son opinion personnelle serait d'un grand poids auprès des juges, impatients de s'en former une sur cette affaire embrouillée.

Il répondit avec une modération évangélique aux questions qui lui furent adressées, il parla de Radegonde comme si elle eût été sa fille, et, lorsqu'on attira son attention sur le chevalier, ce fut avec une mansuétude infinie qu'il se retourna de son côté et qu'il lui dit :

— Ah ! Richard, Richard, vous, l'enfant de ma prédilection, qu'êtes-vous devenu ? Devais-je vous voir sur ce banc infâme et vous entendre accuser d'un crime sans pouvoir certifier que vous n'êtes pas coupable ?

Le chevalier baissait la tête accablé, il n'osait pas lever les yeux.

— Ainsi, monsieur le curé, vous croyez l'accusé capable d'avoir commis ce crime infâme ? votre conscience vous défend d'élever la voix en sa faveur ?

— Je ne puis rien dire sur le jeune homme présent devant vous, messieurs ; il ne ressemble pas à ce-

lui que j'ai élevé, à celui que j'ai vu si bon fils, si respectueux, si dévoué, si charitable. Pour avoir oublié le passé de son enfance, il faut que le diable se soit emparé de lui et qu'il ait transformé son âme.

— N'a-t-il pas couru certains bruits à cet égard? N'avez-vous pas entendu parler de manifestations surnaturelles dans la prison?

Il faut se souvenir que les parlements instruisaient très-sérieusement des procès contre les sorciers, et que la magie était au nombre des crimes poursuivis par la loi. Les tribunaux ecclésiastiques connaissaient également des cas de possession diabolique. On ne doit donc pas s'étonner de la question adressée au curé; elle serait ridicule de nos jours dans la bouche d'un magistrat, alors elle n'avait rien que de très-naturel.

— J'ai en effet ouï quelques propos à cet égard, j'en ai même parlé à l'accusé lorsqu'on m'a permis de le voir; il assurait avoir vu en effet dans le foyer ces caractères ardents qui lui annonçaient malheur et vengeance; une novice de Saint-Laurent, qui l'avait soigné et qui est retournée à son couvent, attestait avoir eu la même vision, tandis que le sergent de la maréchaussée, présent comme elle à cette manifestation de la colère céleste, jurait qu'il n'avait rien distingué de pareil. Je ne vois donc rien de capital en tout ceci: l'imagination d'un malade peut se frapper, surtout dans de telles circonstances; une religieuse exaltée peut se créer facilement des illusions de ce genre; l'homme positif et raisonnable, représenté par le sergent, ne se laisse pas si aisément convaincre.

Quant à moi, je ne nie pas ce qu'on appelle le miracle, mais je ne puis y attacher l'importance qu'on semble vouloir lui donner.

— Vous auriez d'autant plus raison, monsieur le curé, que j'ai pris des informations sérieuses et que je puis parfaitement expliquer cette merveille, dont on cherche à se faire une arme contre nous. Rien n'est plus naturel, le geôlier est prêt à l'attester. Par économie, il a acheté du bois provenant du cimetière détruit à l'abbaye de Nouillé; on a brûlé chez mon client des croix chargées d'inscriptions peintes, entr'autres un verset de psaume. Le bois s'est consumé, les lettres chargées de térébenthine ont survécu quelques secondes, et ce temps a suffi pour tromper des yeux prévenus. Ceci démontre comment la sœur hospitalière a vu ce que l'accusé voyait lui-même, et comment le sous-officier arrivé trop tard n'a plus trouvé que des cendres.

Cette explication de M. Bechard, parfaitement plausible, ôta un grand poids de la conscience de certains conseillers peu éclairés et si confits dans la dévotion qu'ils ajoutaient foi aux moindres mômeries. Les partisans du chevalier en tirèrent des inductions favorables; le baron remercia chaleureusement le défenseur, enchanté de l'effet qu'il avait produit.

Quant au chevalier, il ne releva même pas la tête et resta aussi étranger à cet incident essentiel qu'aux moindres.

M. Raymond se montra heureux, au contraire, et le reste de sa déposition s'en ressentit. Il essaya d'at-

tendrir le tribunal et de le ramener à l'indulgence pour un jeune homme qui, s'il était coupable, n'avait agi que par la passion.

— Prenez garde, monsieur l'abbé ! vous nous l'avez dit vous-même; cet homme si ardemment épris de sa fiancée lui donnait de nombreuses rivales : il ne tenait donc pas si obstinément à sa tendresse.

— Messieurs, répliqua l'abbé fort naïvement, je suis peu expert en pareilles matières, je ne les connais que par les autres; mais j'ai toujours ouï dire qu'on pouvait adorer une femme et en poursuivre une autre. Vous savez mieux que moi à quoi vous en tenir là-dessus.

Cette observation du curé fit beaucoup rire : plusieurs des conseillers présents avaient la réputation de faire la cour aux femmes sans scrupules et sans fidélité. La réplique tomba d'aplomb sur eux.

Jusque-là l'opinion restait plus indécise que jamais. Les témoignages sur la moralité du chevalier se contredisaient. On ne lui accordait ni une absolue inconduite, ni une innocence irréprochable. Il avait changé totalement et d'une façon pour ainsi dire incroyable : ce fait ressortait seul au milieu des contradictions.

— « Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ? » disait le docteur de la Mazière, qui se piquait de littérature. Voilà ce que personne n'explique; tout cela me paraît tellement louche que je n'y comprends rien. Attendons.

Annibal Carrachi remplaça l'abbé. On l'attendait

avec une vive impatience ; le bruit de sa découverte avait percé dans le public. On le considérait un peu comme un sorcier, tout au moins comme un thaumaturge dans le genre de Cagliostro ou du comte de Saint-Germain, dont les souvenirs étaient encore récents. Aussi, quand il parut, les regards des femmes surtout se fixèrent sur lui avec curiosité ; quelques-unes, des superstitieuses, frissonnèrent comme à l'approche d'un être surnaturel.

Lorsqu'il eut donné ses nom et prénom, lorsqu'il eut raconté l'origine de sa liaison avec le marquis, on l'interrogea sur ce qu'il avait découvert dans la chambre rouge, avec les plus minutieux détails. Il poussa l'intérêt jusqu'au plus haut point par son récit dramatique ; il dépeignit la pièce telle qu'il l'avait vue en y entrant le premier ; il montra le marquis étendu, blessé, et sa femme presque folle, accroupie auprès de ce mourant, aussi incapable de lui donner des soins que de rendre compte d'un événement auquel elle avait assisté pourtant.

— Messieurs, ajouta-t-il, je dois tout à la mémoire de mon vénéré patron, et je vous supplie, au nom de cet homme dont vous voulez venger la mort, je vous supplie de me laisser près de la veuve, que vous allez entendre tout à l'heure. Il se peut que cette audience, que la présence d'un homme qui doit lui être odieux, la fassent retomber dans l'affreux état dont elle est à peine sortie. Moi seul, je puis conjurer ce malheur, car moi seul, je connais le traitement efficace qui l'a sauvée une première fois.

— Il sera pris acte de votre demande, le cas échéant.

— Ainsi, demanda le procureur général, vous ne conservez aucuns doutes sur la culpabilité du chevalier de Clavières?

— Monsieur le procureur général sait comme moi que j'en ai vu la preuve irrécusable.

— Vous me l'avez dit, du moins.

— Monsieur le comte de Bois-Bryant et M. l'abbé Raymond ont été comme moi témoins du phénomème; ils l'attesteront comme moi.

— Prenez garde, monsieur, vous avez vu tout à l'heure mettre à néant les prétentions surnaturelles des caractères de feu; votre histoire d'un œil transformé en miroir me semble de la même trempe; je n'aurai pas plus de peine à la réfuter.

— Maître Béchard, il ne s'agit pas ici, comme tout à l'heure, de contes de bonnes femmes : c'est un fait réel et très-réel dont il est question. Paris entier a vu et certifié les expériences de Mesmer; l'hypnotisme est un procédé magnétique au premier chef et qu'on ne saurait révoquer en doute. L'œil conserve l'image tracée par son dernier regard, tant que le cadavre conserve la chaleur, surtout lorsque, comme dans le cas dont il s'agit, ce dernier regard a été une convulsion causée par la stupeur et l'épouvante. Or, j'ai vu, je l'atteste sur ce qu'il y a de plus sacré, j'ai vu le visage du chevalier de Clavières sur la rétine de

M. de Lamenerie; je l'ai vu et les deux honorables personnes que j'ai citées l'ont vu. Je les adjure de le déposer devant vous, sur la foi du serment.

Ces mots, prononcés d'une voix vibrante et avec une conviction profonde, produisirent un effet immense. Le baron en fut interdit et l'avocat comprit qu'ils allaient fournir contre lui un argument terrible, s'il ne parvenait pas à en atténuer l'éclat.

— N'aurai-je donc à combattre dans ce procès que des mômeries et des contes à dormir debout? Il ne s'agit plus du *Mané, Thécel, Pharès* de tout à l'heure : voici maintenant des révélations posthumes de la victime, révélations faites à l'âme damnée du mort, — ceci soit dit sans offenser le docteur; je n'ai aucune envie de l'envoyer en enfer, malgré ses relations supposées avec Satan, — puis au père de la jeune veuve, ennemi déclaré de mon client; puis à un prêtre, dont les idées rêveuses se portent volontiers vers le merveilleux. Monsieur le procureur général arrive et tout s'évanouit. Sa présence suffit pour chasser le maléfice, il ne voit rien, lorsque les autres ont vu. Est-il un signe plus clair que celui-là, et le peut-on révoquer en doute?

Carrachi voulut entreprendre la défense de son procédé. Le président l'interrompit.

— Nous ne faisons ici ni science, ni mesmérisme, monsieur. Qu'on interroge monsieur le comte de Bois-Bryant, qu'on fasse revenir l'abbé Raymond; sans at-

tacher une grande importance à ce fait, il est bon que la cour s'éclaire.

Le comte et le curé attestèrent tous les deux sur le Christ. L'abbé fit une restriction.

— Mais, ajouta-t-il, c'est une œuvre de Satan.

Monsieur de Bois-Bryant fut appelé à compléter sa déposition sur ce qui s'était passé chez lui, à sa connaissance, entre sa fille et le chevalier. Il s'abstint de détails qu'on ne lui demanda pas et glissa sur l'inclination des jeunes gens, pour ne s'occuper que du crime. Il n'était pas homme à laisser dans l'ombre la question des diamants.

— Une question de plus de cinquante mille écus, ajouta-t-il; le seul brillant que sa fille portait en bague valait plus de douze mille livres.

— Nous allons entendre sur-le-champ le joaillier de Limoges qui a acheté la pierre : qu'on l'appelle.

Cet homme entra. On attendait ce moment avec impatience pour se former une opinion plus précise sur Richard. Il ne parut pas s'intéresser plus que par le le passé à ce qui se disait autour de lui.

— Reconnaissez-vous l'accusé pour celui qui vous a vendu le diamant?

— Parfaitement, monsieur le président.

— Combien le lui avez-vous payé?

L'orfèvre balbutia. Le jeune homme était pressé, il voulait l'argent tout de suite; il l'avait cédé à meilleur marché à cause de cela : pour lui, le principal était de toucher une somme quelconque immédiatement. Bref, il avait donné neuf mille francs.

— A moi ! s'écria Richard.

— A vous, à vous-même.

— Vous mentez !

Le ton dont il prononça ces deux mots fit frémir l'assemblée.

— Enfin, pensa Béchard, il est donc vulnérable par un côté !

— Vous manquez de respect au tribunal, accusé.

— Pardon, monsieur le premier. Excusez un malheureux qui n'a plus sa tête, qui sait à peine s'il veille ou s'il rêve. Je ne puis être responsable de rien dans l'état où je suis ; mais je ne puis supporter que cet homme prétende me reconnaître, m'accuser d'un vol doublement déshonorant pour moi, dans la situation où il a été commis. Je n'accepterai jamais cette accusation, je vous le répète, et je le répéterai autant de fois que cette calomnie se renouvellera devant moi.

Le moment était venu d'écouter madame de Brulay. La curiosité était poussée au comble. Lorsqu'elle parut, les femmes se soulevèrent presque toutes pour la voir et la critiquer. Elle se présenta avec assurance et prononça le serment demandé d'une voix un peu émue pourtant. Elle n'avait pas encore regardé Richard, son cœur battait bien fort ; enfin, elle se décida à se retourner vers lui.

— Ah ! s'écria-t-elle, qu'il est changé !

Cette exclamation lui échappa. Le jeune homme jetait sur elle également un coup d'œil investigateur.

Il ne montra ni joie, ni surprise; son avocat l'entendit cependant murmurer :

— Elle est bien belle !

Ce fut tout.

Il écouta sans l'interrompre le récit de son séjour à Pontlery, les commencements de leur amour mutuel, leurs projets d'avenir. Elle avoua hautement la conviction de son innocence, son désir arrêté de devenir sa femme.

— Fût-ce au pied de l'échafaud, je l'épouserai, dit-elle; il mourra avec la conviction qu'au moins un cœur dans ce monde l'a aimé, l'a soutenu jusqu'à la fin. Si je ne puis le réhabiliter aux yeux du monde, il conservera sa propre estime : on ne peut être aimé ainsi par une femme irréprochable, si l'on n'a quelque mérite pour expliquer cet amour.

Les femmes s'enthousiasmèrent, elles eussent volontiers battu des mains, à cette déclaration. Les huissiers durent imposer silence. On remarqua avec une surprise extrême que Richard seul demeura presqu'insensible devant cette complète abnégation, devant ce dévouement d'une telle créature.

— Il n'a pas de cœur, dit l'intendante, il aurait dû tomber à ses pieds, sans se soucier de ces robes rouges.

La vicomtesse était en ce moment d'un éclat, d'une beauté à transporter les plus indifférents; elle jouissait du succès complet obtenu par son exaltation; elle réalisait son rêve et se posait en héroïne. Elle était persuadée, elle ne reculait pas devant la réalisation

de ce sacrifice annoncé si haut. C'eût été même pour elle une jouissance de plus : elle eût aspiré l'admiration comme le seul encens digne de lui être offert. Elle eût suivi Richard en prison, à la mort, à condition qu'une fois l'effet produit, elle retrouverait sa belle existence, elle redeviendrait la reine de la cour et de la ville, avec une auréole de plus à son front.

Ce caractère est plus fréquent à rencontrer qu'on ne pense. Aujourd'hui, dans notre époque positive, il s'efface un peu ; il n'est si maigre fumée que celle du dévouement : il faut à nos natures modernes une nourriture plus solide, plus profitable surtout.

En sortant de la grande salle, madame de Brulay s'en alla triomphante ; elle ne craignait de la part de Radegonde aucun éclat qui pût éteindre le sien ; quoi qu'elle fît, elle ne la surpasserait pas.

Toutes ces scènes offraient un grand intérêt certainement, pourtant ce n'était pas encore le point culminant de la tragédie. On allait bientôt voir en face de l'accusé, cet homme qui inspirait des passions si violentes, celle qui en le délaissant l'avait conduit sur le banc de l'infamie où il se trouvait.

— Introduisez madame la marquise de Lamenerie, dit le président.

A ces mots, pas une des personnes présentes ne put dominer son impression ; tous les regards se fixèrent sur la porte par laquelle allait paraître la jeune femme. Lorsqu'elle entra, appuyée sur Carrachi et

accompagnée de son père, on crut voir marcher un spectre : sa paleur de marbre, ses vêtements de deuil, ses yeux éteints, lui donnaient une apparence fantastique.

Le chevalier ne pouvait la voir encore, mais il se produisit dans tout son être une révolution dont il ne put dominer les effets. Un instant Béchard crut qu'il allait se trouver mal.

Julienne accompagnait sa maîtresse; un huissier avança un siége qu'elle plaça de façon à cacher Richard.

— Cela ne peut être, dit le président; je comprends ce que cette vue a de pénible pour madame la marquise, mais il faut que l'accusé soit en évidence et pour elle et pour nous.

Radegonde tremblait si fort qu'elle faisait peur à regarder : ses lèvres blémissaient à chaque instant davantage, elle s'affaissait sur Julienne, et chacun comprit qu'il allait se passer quelque chose de terrible.

Elle répondit d'une voix mourante aux premières questions qui ne touchaient pas Richard; mais, lorsque le président lui demanda si elle jurait de dire toute la vérité, rien que la vérité ; lorsqu'on lui présenta le crucifix sur lequel elle devait étendre la main, le courage factice que lui imposait sa volonté céda.

— Non, non, s'écria-t-elle, pas de serment! pas de serment!

Elle retomba presque inanimée dans les bras de Julienne.

— Il est impossible de vous soustraire à cette formalité, madame, dit le président ; reprenez vos esprits, nous vous donnerons tout le temps nécessaire, mais nous n'entendrons votre déposition que sur la foi du serment.

— Mais, monsieur, interrompit Jnlienne, vous allez la tuer ! Ne voyez-vous pas qu'elle ne peut supporter plus longtemps cette émotion ? Permettez-lui de se retirer.

— Non, non, on me ferait revenir, et c'est au-dessus de mes forces, balbutia Radegonde en faisant un effort suprême. Je ne veux pas jurer, je ne veux pas accuser, je ne sais rien, je n'ai rien vu, je dormais, je me suis évanouie, je ne me souviens pas ; voilà monsieur, tout ce que vous m'arracherez, dussiez-vous me mettre à la torture.

— D'abord, la torture est abolie par notre généreux souverain Louis XVI ; ensuite, madame.....

— Monsieur le premier, pardonnez-moi de vous interrompre ; madame la marquise succomberait à une scène aussi vive, permettez qu'elle se retire, dit Carrachi.

Le président donna des ordres en conséquence ; il fallut transporter la malheureuse jeune femme. Quant à Richard, il était à faire pitié à des bourreaux. Sortant de sa torpeur à l'aspect de Radegonde, sa physionomie exprima une douleur indéfinissable. Il la suivit des yeux jusqu'au moment où elle disparut, et

poussa un soupir qui ressemblait à un gémissement.

En ce moment, Barnabé, auquel personne ne pensait plus, se leva.

— Monsieur le président, dit-il, puisque personne ne veut parler, je parlerai, moi.

XIV

LA DÉCOUVERTE

A ces mots, un cri étouffé sortit de toutes les poitrines. On allait donc savoir.

Le premier président lui-même se sentit soulagé d'un poids énorme ; il errait dans le vide, il ne voyait autour de lui que des impossibilités ou des rêves. L'amour que le chevalier inspirait à ces héroïnes transportait le roman en pleine cour de justice. Il ne savait où prendre la vérité au milieu de ces fictions.

— Parlez, et surtout ne cherchez pas à nous tromper ; vous en seriez cruellement puni.

Un mouvement se produisit dans l'auditoire ; deux hommes, vêtus avec une recherche et une élégance qui les faisaient prendre pour des seigneurs, s'étaient placés dans un renfoncement, derrière un pilier. Ils cherchaient à sortir, et leurs voisins, tout occupés de

cet incident nouveau, se refusaient à leur livrer passage.

Barnabé se retourna et les aperçut ; depuis longtemps déjà il les avait découverts ; son œil cherchait les leurs, ils s'obstinaient à le fuir : au contraire, leur mauvaise humeur augmentait visiblement.

— Arrêtez ces deux *gentilshommes* qui se sauvent, s'écria-t-il d'un air goguenard, leur présence sera tout à l'heure essentielle ici.

Les deux hommes, que l'on a déjà reconnus pour nos amis Poupard et Fabrice, restèrent comme cloués sur leurs pieds, à cette déclaration. Plusieurs personnes les entourèrent immédiatement et donnèrent aux archers le temps d'arriver. Ils furent saisis en un clin d'œil.

— Quels sont ces gens-là? demanda le président.

— Ces gens? ce sont, avec monsieur le chevalier de Clavières, ici présent, les assassins de M. le marquis de Lamenerie, les voleurs des diamants de madame. Interrogez-les, monsieur ; regardez-les surtout, vous verrez que je vous dis vrai.

Ils arrivaient juste en ce moment dans le prétoire. Leur frayeur ne pourrait se dépeindre. Poupard montra le poing à Barnabé.

— Tu me le payeras, dit-il.

— Je serai alors plus honnête que vous, qui gardez le butin et qui n'en faites point part à ceux qui vous ont aidé à l'obtenir. Aussi, nous la danserons ensemble, mes enfants ; je suis pincé, il est juste que vous le soyez aussi.

— Vous êtes, je suppose, tout à fait décidés à accepter la position, dit le président. Vous n'avez rien de mieux à faire que d'entrer franchement dans la voie des aveux. Vous voilà pris au trébuchet; vos dénégations ne vous sauveront pas. Vous aurez d'ailleurs la nuit pour réfléchir, l'audience est levée. Je vous engage à penser mûrement et à vous choisir des avocats.

La foule se dispersa, très-préoccupée. La curiosité n'était point satisfaite, et la découverte des complices ne faisait que rendre l'affaire plus compliquée. Qu'allait dire le chevalier? Avouerait-il enfin? Résisterait-il à la confrontation et à l'évidence?

— C'est égal, disait madame l'intendante, ce n'est pas lui qui a volé, nous en sommes sûrs maintenant.

Il n'était pas dans la ville une seule maison où l'on parlât d'autre chose que du procès. Il se formait des conjectures de toutes sortes, et les discussions étaient plus vives que jamais.

Madame de Brulay triomphait. Clavières sortirait blanc comme neige de ce mauvais pas, à présent que les coupables étaient trouvés; ils l'accusaient pour se disculper, on découvrirait leur mensonge, et tout irait bien.

Radegonde n'apprit point cette arrestation; enfermée chez elle, soignée par Julienne et Carrachi, elle n'admit que M. Raymond, un instant dans la soirée; tous les trois se gardaient de lui dire un mot qui pût lui rappeler ce terrible procès.

Le lendemain, le procureur général en personne vint prier le comte de la conduire à l'audience. Sa présence était indispensable pour reconnaître les deux coquins. Elle se trouvait beaucoup mieux et consentit sans difficulté à s'y rendre. Peut-être se créait-elle une illusion? Peut-être se flattait-elle de rejeter sur ces nouveaux accusés le crime partagé par un autre? Peut-être avait-elle pris une résolution sérieuse et se croyait-elle assez de force pour l'exécuter?

Quoi qu'il en fût, elle se rendit au palais avec son escorte ordinaire et attendit assez tranquillement qu'on l'appelât.

Poupard et Fabrice avaient mis la nuit à profit et fabriqué, chacun de son côté, une superbe histoire pour se rendre blancs comme neige. Sans s'être donné le mot, ils eurent recours à peu près à la même invention pour charger le chevalier, Barnabé et son camarade. Les avocats nommés d'office, en se communiquant leurs confidences, ne purent s'empêcher d'en rire, tant un parfait accord régnait entre eux.

Leur interrogatoire eut son originalité. Quand ils parurent à l'audience, les juges étaient déjà édifiés sur eux. Richard les avait laissé dire et s'obstinait à ne pas les reconnaître plus que Barnabé, tandis que les trois misérables s'accordaient complétement sur leur complicité avec lui et sur les ordres qu'ils en avaient reçus. Tous s'accordaient aussi sur sa parfaite innocence à l'endroit du vol: ainsi que l'avait deviné Bastille, les diamants étaient le salaire du meurtre.

— Et même, pour être juste et pour mériter la clé-

mence de ces bons messieurs, qu'on nous a promise, dit Poupard, j'ajouterai qu'il s'est chargé de vendre comme à lui un chaton que Fabrice avait arraché du doigt de la jeune dame, non sans la blesser involontairement avec mon couteau. Nous en avons partagé fraternellement le prix, Fabrice et moi.

— Sans mettre ma part de côté, brigands. Voilà pourquoi je vous ai fait pincer, en vous voyant si braves et à mes dépens.

— Comment avez-vous été assez niais pour venir ici? Comment n'avez-vous pas pris la fuite?

— Monsieur le président, telle a été notre première pensée; mais on gardait sévèrement les côtes, justement à cause de nous. Puis j'avais de la répugnance à quitter mon pays; puis enfin nous désirions savoir ce qu'il en serait de ce procès. Le dernier endroit où l'on nous chercherait était Poitiers assurément, et notre déguisement si complet nous changeait du tout au tout : il fallait l'œil de Barnabé pour nous découvrir.

Lorsqu'ils eurent révélé toutes les circonstances, on introduisit madame de Lamenerie, qui paraissait disposée à supporter l'entrevue. Sa physionomie avait pris un caractère de volonté bien différente de sa faiblesse passée.

Elle fixa un regard assuré sur Poupard et sur Fabrice, et dit en les montrant :

— Ce sont eux.

Il y eut rumeur dans l'assemblée, les cœurs palpitaient.

On lui donna lecture des aveux qu'ils avaient faits de si bonne grâce, dans l'espérance d'une punition moins grave. Elle écouta sans interrompre.

— Ces hommes ont menti, monsieur le président, le chevalier de Clavières n'est pas leur complice : ils ont volé mes diamants et ils ont tué M. de Lamenerie qui cherchait à les défendre.

Sa pâleur était telle qu'on l'eût prise pour une ombre sortie de son tombeau. Fabrice se leva avec violence.

— Comment? il n'est pas notre complice ! Il l'est, et vous le savez mieux que personne : il a tué votre mari pendant que nous faisions main basse sur le butin, et c'est bien contre notre conseil; je savais qu'il nous en arriverait du désagrément. Vous vous êtes jetée entre eux et vous avez crié : — « Ah! qu'allez-vous faire!... »

— Non, non! s'écria la marquise, au comble de l'émotion, ne dites pas cela, c'est faux.

— Madame, interrompit le président, nous ne pouvons vous entendre qu'à titre de renseignements; votre témoignage est de nulle valeur, puisque vous refusez de prêter serment.

— Je le crois bien qu'elle ne le prêtera pas, puisqu'elle croit à ces choses-là, reprit Poupard. Elle ne peut avoir oublié ce qui s'est passé : comme quoi le marquis, endormi par le lait d'amandes de Barnabé, ne nous a pas entendu venir. Elle ne dormait pas, la belle mariée; elle a jeté un cri en apercevant son amoureux qui passait le premier. Il a été droit à son

rival et l'a secoué fortement. En apprenant que nous l'avions engourdi, il s'est fâché ; il voulait, disait-il, se battre en duel. Je n'en crois rien, mon bel ami, ajouta le bandit en se tournant vers Richard; mais dites-le toujours, cela plaît aux dames. Je dois ajouter qu'il ne faisait pas plus d'attention à celle-ci que si elle eût été de paille.

— Tout cela est-il vrai, Clavières ?

Le chevalier, depuis que Radegonde était entrée, avait placé ses mains sur son visage et ne bougeait plus.

— Continuez, Poupard, poursuivit le président.

— Eh bien, monsieur, le mari finit par se réveiller un peu ; il se leva et chercha son épée, comme dans un rêve; il n'en avait pas, puisqu'il était en robe de chambre. Il se souvint apparemment que Barnabé était dans l'antichambre et voulut l'appeler. Fabrice se jeta devant la porte, et monsieur, qui se tait, arracha d'un trophée un certain poignard pointu dont il le menaça.

— « Rends-moi mon héritage ! » criait-il.

L'autre ne disait mot, il essaya aussi de prendre une arme à cette panoplie; le chevalier lui donna un coup sur le bras, qui le fit dévier, et tout le faisceau alla au diable autour de nous. Ils luttèrent un instant : malgré sa blessure, le marquis était encore un rude compagnon ; mais l'autre voyait rouge, il ne se possédait plus, il le frappa et l'abattit. La dame poussa un cri que j'ai encore dans les oreilles :

— « Ah! Richard ! vous, un assassin ! »

— Il nous fit peur, je vous assure, tant il était effrayant de rage et de colère. Elle se précipita vers lui, il la repoussa rudement; elle tomba dans le sang de son mari qui coulait à flots. C'est alors que Fabrice.....

— Ne le croyez pas, monsieur le président, c'est lui, moi je n'étais là que pour l'accompagner.

— Veux-tu te taire et me laisser achever. Aussi bien j'ai promis de tout dire, puisqu'on sera indulgent à cause de cela. J'en profiterai. C'est alors, je le répète, que la bague..... enfin, vous savez. Nous nous apprêtâmes à détaler. Le maître laissa tomber le poignard et s'écria :

— Je suis content, je suis vengé!

— Et nous partîmes.

— Quoi! sans un regard, sans un mot pour la pauvre femme qu'il venait de rendre témoin..... Et c'est un pareil homme que vous défendez, madame! C'est pour lui que vous refusez satisfaction à la loi, que vous portez un faux témoignage! Le cas est grave pour vous : nous serons obligés de sévir, si vous n'avouez. Je vous en conjure, ne nous y forcez pas.

— Radegonde! Radegonde! c'est trop ménager un misérable! interrompit Richard au désespoir, qu'on prenne ma vie, mais ne vous exposez pas davantage.

Madame de Lamenerie eût fait pitié à l'homme le plus cruel; elle tomba, mourante, à genoux, en murmurant :

— Mon Dieu! mon Dieu!

Julienne s'empressait autour d'elle et la suppliait

tout bas de dire la vérité. La pauvre enfant, en délire, se jeta dans ses bras et dit d'une voix déchirante :

— Hélas ! c'est vrai qu'il l'a tué et qu'il ne m'aime plus !

Richard poussa un gémissement qui retentit dans tous les cœurs.

— Ma mère ! ma mère ! répéta-t-il.

Le grand mot était arraché de cette âme brisée : il n'y avait plus désormais de doute à conserver. On entraîna la marquise dans un état qui ne peut se dépeindre, mais que l'on comprendra. Elle retombait dans ses visions, ses spasmes, ses convulsions, dont on avait eu tant de peine à la tirer. Carrachi assura qu'il n'en répondait pas.

L'audience fut levée. La chambre devait se réunir le lendemain pour délibérer. Il est facile de se représenter l'agitation qui régnait dans une ville comme Poitiers, où la vie, calme et uniforme, ne présentait jamais de semblables péripéties. Les femmes en voulaient presque à madame de Lamenerie de n'avoir pas persisté jusqu'à la fin ; ses défenseurs arguaient qu'elle avait perdu la tête et qu'on la perdrait à moins. A quoi répondaient les *avocates* de Richard, qu'on devrait toujours conserver assez de raison pour ne pas accuser son amant.

Madame de Brulay était aussi à demi folle de douleur et de furie contre sa rivale.

— Elle prétend qu'elle l'aime, et elle le tue !

L'avis général était pour la condamnation. Aux

yeux des gens de cœur, Richard n'avait plus d'excuse, puisque la jalousie n'était pas le mobile de sa haine. Il méritait la mort, et l'on espérait que ces messieurs ne la lui marchanderaient pas.

Le baron de Clavières, désolé, passa la nuit à les solliciter. Il irait se jeter aux pieds du roi et solliciter sa clémence; il ne la refuserait pas à un pauvre vieillard, qui n'avait plus d'espoir en ce monde et qui voyait s'éteindre son nom dans l'infamie.

Il n'obtint que des réponses évasives; pourtant, on lui permit de voir son fils, et l'entrevue fut déchirante. Il n'eut pas le courage d'accabler encore ce malheureux, courbé sous une honte et un désespoir sans pareils. Il supplia son père de lui pardonner, de ne pas le maudire, de ne pas l'abandonner, mais de ne pas demander sa grâce.

— Je vais mourir, heureusement; je ne puis vivre, mon père, vous le savez bien; livrez-moi à mon sort, et oubliez-moi quand je ne serai plus.

Le lendemain, on le ramena au palais pour entendre prononcer sa sentence. Il fut condamné à mort, mais recommandé aux bontés du roi, en considération de sa famille.

Poupard, Fabrice et Barnabé étaient envoyés sur les galères de Sa Majesté : les deux premiers à terme, à cause de leurs aveux; le second à perpétuité.

La foule se retira silencieuse. Les patients furent reconduits à leur prison, où par grâce spéciale, le chevalier ne fut pas mis aux fers.

— C'est égal, disait Bastille à Pierre Baudriche en se retirant, il y a dans tout ceci quelque chose qui n'est pas clair, et je ne mourrai pas heureux que je n'aie le mot de cette énigme.

XV

SURPRISE

Madame de Brulay, depuis ce funeste arrêt, n'avait plus qu'une pensée unique, celle de sauver le chevalier, de lui faire quitter la France et d'aller le rejoindre pour l'épouser, après le terme de son deuil. Elle semait l'argent, elle prodiguait ses séductions, sans être bien avancée encore et sans pouvoir franchir les difficultés renaissantes. Le sergent la portait aux nues et ne pouvait comprendre la froideur de Richard pour une telle femme. Il allait chez elle plusieurs fois par jour, malgré les avis de Bastille, qui lui répétait sans cesse :

— Tu fais fausse route, mon petit; tu te perdras, crois-moi; cette affaire-là n'a pas dit son dernier mot. Je flaire une piste et je ne la quitterai pas que je ne l'aie éventée. Tu ne connais pas le vieux furet.

Trois jours après la condamnation, madame de Brulay venait de rentrer aux Trois-Piliers, à la suite

d'une journée fatigante ; elle avait essayé de tout, employé inutilement tous les moyens pour parvenir jusqu'à Richard et lui communiquer une des mille inventions de fuite qu'elle concevait à chaque heure. Sans qu'elle s'en doutât, ses démarches étaient observées. Bastille avait organisé autour d'elle une petite police, elle ne lui permettait pas un mouvement qui ne fût découvert. L'agent avait communiqué ses soupçons aux magistrats ; moins *artistes* que lui dans sa profession : ils tenaient le chevalier pour bien condamné et n'en attendaient pas davantage. Cependant ils lui donnèrent carte blanche à l'endroit de la vicomtesse ; elle devait, selon lui, méditer quelques projets dont il voulait avoir raison.

— Il y a bien encore certaine correspondance remise à M. le procureur général, et sur laquelle j'ai mon idée. A sa place, je ne la donnerais pas au notaire sans l'avoir lue.

Ce soir-là, Bastille se tint particulièrement sur le qui-vive ; les allées et venues de la jeune femme l'avaient confirmé dans ses prévisions. Elle demanda son souper en arrivant, et ses gens se mettaient en devoir de la servir, lorsque sa première femme accourut tout essoufflée ; elle avait monté l'escalier très-vite.

— Madame, fit-elle, il y a en bas un monsieur qui veut absolument voir madame et qui refuse de dire son nom.

— Comment est-il, ce monsienr?

— Madame, je n'en sais rien. Il est enveloppé jus-

qu'au nez dans un manteau, et son chapeau lui couvre les yeux.

Madame de Brulay avait plusieurs émissaires en campagne : c'était sans doute un de ceux-là.

Elle commanda qu'on le fît entrer, et l'attendit debout, près de la table où elle allait s'asseoir.

L'inconnu, dès qu'ils furent seuls, jeta loin de lui son déguisement et tomba à ses genoux.

— Ma belle reine, dit-il, vous me donnerez bien une place à côté de vous, car je meurs de faim.

C'était le chevalier.

Elle poussa un cri.

— Délivré! délivré! c'est vous! oh! que je suis heureuse!

Il lui baisait les mains et ne se relevait point; ils eurent un véritable moment d'ivresse. Aurore ne se possédait pas de joie.

— Comment, disait-elle, comment vous êtes-vous échappé? Un geôlier m'avait assuré, ce soir, que c'était chose impossible, que la prison était trop bien gardée. Et vous voilà! vous voilà!

— Impossible pour les autres, mais pas pour moi, ma déesse; vous ne me connaissez pas encore.

— En effet, vous êtes un vrai caméléon, vous changez à volonté. Vous êtes redevenu vous-même et vous ne ressemblez plus du tout à cet agneau bêlant de l'audience. Contez-moi donc tout, je brûle de vous entendre.

— Plus tard. En ce moment, nous avons des choses plus pressées à faire. Soupons d'abord, et puis

faites atteler vos chevaux; prenez votre argent, vos bijoux, et partons, si vous le voulez bien.

— Partir avec vous? où aller? mes chevaux ne nous conduiront pas loin. On nous poursuivra.

— Pas tant que vous croyez, tout est prévu. Vous n'êtes pas prisonnière ni condamnée, vous; vous pouvez quitter Poitiers quand bon vous semblera. Quant à vos scrupules, je vous aime, vous m'aimez, vous avez annoncé tout haut votre résolution de m'épouser, vous avez sollicité pour moi, vous avez tout tenté pour ma fuite. Vous ne comptiez pas me laisser seul apparemment? Soyez sans inquiétude. Une berline et trois excellents chevaux de poste nous attendent, les relais sont préparés jusqu'à la Rochelle, où un bâtiment frété est à nos ordres; nous passerons en Angleterre, et personne ne s'occupera plus de nous.

— Mais votre condamnation?

— Je m'en moque.

— Vous n'avez point tué Lamenerie, n'est-ce pas?

— En doutez-vous? Y a-t-il un de vos domestiques dont vous soyez sûre?

— Ma première femme de chambre.

— Mangeons vite et qu'elle nous serve seule; hâtons-nous et surtout gardez qu'on me voie, car tout serait perdu.

La vicomtesse appela sa camériste, qui recula en apercevant Clavières.

— Oui, ma chère enfant, dit-il, c'est moi. Cela t'é-

tonne? Tiens, voilà qui te prouvera que je n'ai pas perdu mes habitudes.

Il lui jeta une bourse qu'elle accepta bel et bien.

— Sers-nous promptement, que personne n'entre, et sois muette comme un poisson, ou bien..... je sais punir comme je récompense.

La soubrette sortit, elle resta absente quelques minutes et reparut avec les plats. Les amoureux ne pensaient qu'à eux-mêmes; madame de Brulay vivait pleinement, elle avait des espoirs enivrants, des craintes qui faisaient palpiter son cœur. Il fallut dire deux fois qu'on était servi. Le repas fut encore un enchantement; le jeune homme avait retrouvé tout son entrain, tout son esprit. C'était bien le hardi coureur d'aventures qui l'avait entraînee, il n'avait plus rien de la honte et des désolations du procès.

Ils s'oublièrent plus longtemps qu'ils n'en avaient dessein. L'ordre d'atteler le carrosse fut donné, les écrins et les écus emballés dans un coffre, la toilette de voyage endossée. Marton revint annoncer qu'on était prêt.

— Chevalier, dit la jeune femme avec beaucoup de grâce, je m'abandonne à vous.

Ils descendirent à pas de loup et sans lumière, précédés de la confidente, qui avait éloigné tout le monde. Le carrosse était au bas de l'escalier, ils s'y élancèrent, la porte s'ouvrit, ils allaient sortir..... lorsqu'un léger bruit fit dresser l'oreille au chevalier.

— Qu'est-ce cela? murmura-t-il. Il me semble

apercevoir quelqu'un là-bas dans l'ombre. De ce côté, ne vois-je pas reluire un mousquet, sous la lanterne de l'écurie?

— Non, non, nous voilà dehors, il n'y a rien.

Les yeux de Clavières, plus experts que ceux de sa compagne, avaient découvert une embuscade; il ouvrit prestement la portière, au moment où ils venaient de passer le seuil, et sauta en bas, l'épée à la main.

Au même instant, deux cavaliers de la maréchaussée se placèrent à la tête des chevaux, et plusieurs autres, commandés par Boudriche, entourèrent le carrosse. Le chevalier se faufila entre deux, qui n'eurent pas même le temps de le reconnaitre. Il se mit à courir dans une ruelle qui longeait l'auberge, espérant de là gagner le boulevard, peu éloigné, et retrouver sa chaise qui stationnait à côté.

Il avait compté sans Bastille : prévenu par la soubrette, à qui il faisait un pont d'or, il eut le temps de se préparer. Les issues étaient gardées. Il n'eut pas fait trois pas que plusieurs hommes lui barrèrent le passage.

— Rangez-vous, coquins, ou je pique!

Au lieu de se ranger, ils s'avancèrent. Le chevalier fit un moulinet avec son épée et les éloigna; profitant de cette minute de trêve, il s'élança et fut arrêté de nouveau. Alors sa fureur ne connut plus de bornes, il frappa à droite et à gauche indistinctement, avec une habileté et une présence d'esprit rares, dans un pareil état. De la main gauche, il prit dans sa poche

un de ces petits pistolets, alors tout nouveaux, qui précédèrent ceux qu'on appela coup-de-poing et tira juste sur un des cavaliers ; il tomba!

Les autres étaient accourus, attirés par le bruit ; Pierre fut des premiers et s'écria :

— Monsieur le chevalier, rendez-vous ; vous gâtez vos affaires, on ne vous fera pas de mal.

— Me rendre ! voilà pour tes conseils.

Il lui porta un coup droit qui ne perça que son habit.

— C'est comme cela que vous le prenez ! Par mon père ! nous allons voir !

Lorsque le sergent jurait par son père, le sang des rois ses ancêtres bouillonnait dans ses veines ; il se jeta sur le jeune homme, un peu distrait de son attaque par ceux qui le prenaient en arrière, et lui enfonça son sabre jusqu'à la garde, du côté où il était découvert. Le malheureux tomba.

— Je crois que je l'ai tué ! balbutia Boudriche dégrisé de sa colère.

— Tant pis ! répliqua Bastille, qui survenait, il fallait le prendre vivant ; nous aurions, je crois, appris bien des choses. Il n'est peut-être pas tout à fait mort, transportons-le à l'auberge, on le soignera.

Le blessé fut pris à bras par les gens de Pierre, désolé de son adresse, car il aimait celui qu'il avait frappé.

— Mille millions de diables ! pensait-il, je suis un maladroit. Aussi, pourquoi m'emporter de telle sorte, puisque je n'étais pas blessé ?

Il suivait le funèbre convoi et passait près de la berline où la vicomtesse s'était évanouie, sans que personne s'en occupât. Il avait, on le sait, pour elle une sorte de vénération, à cause de son dévouement pour le prisonnier. Il l'entrevit à la lueur d'une torche que portait un de ses soldats.

— Mon Dieu ! la pauvre femme ! quelle émotion ! elle qui le croyait sauvé et qui avait certainement manigancé tout cela !

Il entra dans le carrosse et la souleva comme une plume ; sa belle tête retomba sur son bras, comme si elle eût été morte. Il appela ses femmes, elles répondirent à l'appel, sauf la première, qui, bien nantie, s'était sauvée. On prodigua à madame de Brulay tous les soins possibles, pendant que Clavières, dans une autre pièce, perdait son sang par ses blessures.

Bastille avait envoyé réveiller les magistrats instructeurs et fait chercher M. de la Mazière. Celui-ci fut plus prompt à arriver que les autres. Il examina le chevalier, sonda la plaie.

— Qui a donné ce coup de sabre-là ? dit-il, j'en ai rarement vu de pareil. Ce mauvais sujet n'a pas pour une demi-heure à vivre, et je ne crois pas qu'il reprenne sa connaissance.

— C'est le sergent, dit Bastille, il l'a traité en ami.

— Oui, car il lui a épargné l'échafaud. Le pauvre baron bénira Dieu, c'est un déshonneur de moins.

— Qu'y a-t-il à faire ?

— Rien, il n'en reviendra pas.

— Vous croyez qu'il ne parlerait point ?

— Il n'en aurait pas la force : c'est un homme fini.

— Tant pis ! j'aurais voulu savoir.....

— Quoi ? L'affaire n'est-elle pas jugée et bien clairement encore ?

— Pas pour moi, et moins que jamais. Nous avons une autre malade, la belle dame qui l'accompagnait. Voulez-vous la voir ?

— Certes. Ce gaillard-là tue les femmes, elles l'aiment trop. La pauvre madame de Lamenerie ne vaut guère plus que lui, à l'heure qu'il est. Quant à celle-ci, j'en suis moins inquiet : ses émotions se succèdent trop promptement pour être dangereuses. Où est-elle ?

On avait porté la vicomtesse sur son lit, quand elle avait repris connaissance. A l'aspect du médecin, elle s'écria :

— Ah ! docteur, ne me dites pas qu'il est mort, je vous en conjure, car je ne lui survivrais pas.

XVI

OU L'ON APPREND CE QUE L'ON NE SAVAIT PAS

Ce que Bastille avait tant d'envie de découvrir, nous allons vous le dire avant de nous séparer, cher lecteur. Le moment est venu de ne plus avoir de secrets pour vous.

Revenons à la veille du jour où se passait à Poitiers le dernier acte du drame et transportons-nous dans une petite paroisse du Limousin, non loin des frontières du Poitou.

A côté d'une vieille église, datant des premiers jours du christianisme, se trouvait une habitation très-riante, assez vaste, entourée d'un immense jardin. Une croix surmontait la grille d'entrée et indiquait une maison religieuse. C'était en effet un prieuré, excellent bénéfice, dont la nomination appartenait au duc de Chantemarne, seigneur du pays. Il y avait placé le chanoine d'Hivert, son ancien précepteur, âgé alors d'une cinquantaine d'années. C'était recon-

naître magnifiquement ses services, d'autant plus qu'il avait pourvu à son avenir, en spécifiant dans ses dernières volontés que, sous aucun prétexte, on ne devait l'évincer de son canonicat, tant qu'il serait vivant.

L'abbé d'Hivert avait avec lui deux frères lais et une servante. Il n'était pas desservant de l'église voisine et disait la messe dans sa chapelle particulière, sans avoir d'autres obligations que celles imposées à sa qualité de prêtre, qu'il remplissait exactement.

C'était un digne homme que l'abbé d'Hivert. Très-savant, très-pieux, très-régulier, charitable comme un saint, son seul défaut était la faiblesse. Il se laissait mener par sa servante Gertrude, la plus canonique pourtant qui fut jamais, et par un de ses frères lais, Joseph, ancien bas officier de dragons converti. Il en avait conservé les allures et un peu les principes, pour les choses de la vie commune.

L'autre frère lais, Prosper, plus instruit que ne le sont les gens de sa classe, rempli de bonté, de prudence, remplissait exactement ses devoirs. Il professait pour le chanoine un respect et un attachement véritables, c'était pour lui presque un père, et il ne s'occupait que de Dieu et de monsieur le prieur.

La fondation, datant de très-loin, comportait un personnel plus considérable, mais les seigneurs de Chantemarne s'étaient peu à peu exemptés des moinillons et n'y conservaient qu'un pasteur sans brebis.

Gertrude avait une de ces laideurs à qui on ne peut attribuer un âge certain. Qu'elles soient jeunes, peu importe, elles naissent vieilles. Elles semblent faites pour cet emploi de servantes d'un ecclésiastique régulier dans ses mœurs, nul ne peut en médire. Leur caractère s'en ressent d'ordinaire, il est rare qu'elles pardonnent au genre humain le visage que leur a imposé Dieu.

Le jour où nous pénétrons dans cette retraite, nous la trouvons très-différente de ce qu'elle était trente ans auparavant. Le bon prieur, frappé d'une paralysie depuis deux années, gît sur un lit de douleurs. Il a perdu l'usage de la parole, bien qu'il ait toute sa connaissance. Prosper le soigne avec un dévouement admirable.

Joseph s'est un peu cassé, il travaille au jardin et il a mis sa gloire dans les fruits et les primeurs qu'il lui fait produire.

Gertrude est plus que jamais maîtresse au logis, elle a gagné en imperfections, elle se querelle avec l'ancien dragon, devenu hargneux, et domine de toute sa méchanceté l'excellent Prosper. Celui-ci ne lui répond rien, mais il n'en fait pas moins ce qu'il considère comme utile pour son patron.

Le véritable seigneur de ce monde-là est un beau jeune homme de vingt-quatre ans, que nous trouvons enfermé avec Gertrude dans l'ancien cabinet du chanoine et engagé avec elle dans une conversation sérieuse.

— Ainsi donc, lui disait-il, c'est fini, il est condamné ?

— Je ne crois pas que l'on obtienne une peine moins forte, il a assez de la vie et s'obstine à ne pas la demander.

— Tant mieux ! c'est plus facile ainsi. Ma route est tracée, je ne te verrai pas de longtemps et j'ai besoin de me recorder avec toi pour ce que nous devons faire l'un et l'autre. Le plus sage est de me faire oublier. Une révolution est inévitable, moi et ceux avec qui je marche, nous avons tout préparé pour pêcher en eau trouble, cela est facile dans les bouleversements. Le marquis est mort, assassiné par Clavières, c'est de notoriété publique; M. le duc d'Orléans roi, ou chef d'un gouvernement quelconque, je deviens duc de Chantemarne, je prouve ma filiation, on me rend mon héritage, d'autant plus que j'ai épousé la vicomtesse et ses millions. Tout ceci est admirablement arrangé, n'est-ce pas ?

— En temps ordinaire, vous n'y gagneriez que la honte d'échouer, en révolution vous réussirez, c'est sûr.

— C'est là ce qu'il faut préparer d'avance, afin que tu puisses suivre fructueusement l'affaire pendant mon éclipse. Mettons-nous bien d'accord. Où sont les papiers ?

— Les voici classés sans qu'il en manque un seul.

Elle ouvrit un immense secrétaire, rempli de liasses étiquetées avec le plus grand ordre.

— Voici d'abord la corrospondance de la baronne de Clavières avec le duc de Chantemarne, son cousin, laquelle prouve que, après son mariage, avant d'être réunie au baron qui courait le monde, à cause du jeune âge de sa femme, ladite baronne a aimé le duc jusqu'à la passion et vous a mis au monde, de ses œuvres, ici même en ce prieuré, où vous avez été élevé par mon maître, par les frères et par moi, sans jamais en sortir que pour vous promener dans les environs.

Voici le journal tenu par Prospér de vos faits et gestes, où se trouvent mentionnées les leçons de toutes sortes que vous avez reçues; comme quoi Joseph vous a appris l'escrime et les exercices du corps beaucoup mieux qu'à l'académie ; comme quoi le prieur vous a rendu aussi savant qu'un bénédictin; comme quoi ils ont fait de vous un des gentilshommes les plus accomplis de France. Ce journal cesse au moment où la paralysie de Monsieur m'a laissée libre d'agir avec vous comme je voulais depuis longtemps le faire s'il ne m'en eût empêchée.

— Oui, jusque-là j'avais ignoré mon origine, tu m'as tout appris, tu m'as mis à même de remplir le rôle brillant que j'ai conquis par mon savoir-faire. J'ai su par toi qu'au retour de son mari, lequel, comme tout le monde, ignorait le passé, madame de Clavières n'avait pas eu la force de soutenir sa faute. Vaincue par ses remords, par les conseils de son confesseur, elle rompit avec son amant, et bientôt devint mère de ce Richard, dont la ressemblance inouïe avec moi a causé son malheur et mon triomphe. Mon père prit

sa maîtresse en haine, et s'en alla mourir dans les pays lointains, après avoir assuré largement mon sort.

— Voici une lettre de lui à mon maître, elle laisse croire qu'il s'est tué, comme le bruit en a couru. Je vous ai montré ces papiers, puisque le chanoine ne pouvait plus me l'interdire. Je vous ai laissé libre pour vos plaisirs et vos amours, ne faut-il pas que jeunesse se passe ? Tout cela d'ailleurs retombait sur le compte de votre frère, puisque votre existence était ignorée. Il importait de le déconsidérer. Votre mère a su la vérité par frère Prosper, que je n'ai pu m'empêcher de continuer la correspondance et les grilles. Je n'ai jamais pu la souffrir, votre mère, j'étais jalouse de ce qu'elle vous avait mis au monde, moi qui vous aime plus que ma vie. Je la savais malheureuse et j'en jouissais, elle est morte et j'en suis délivrée. Que Dieu ait son âme, elle avait assez souffert !

— Je ne l'ai plus revue, ma mère, depuis que je suis devenu libre. Elle ne m'a pas pardonné le tort que j'ai fait à la réputation de son favori, dont je ne lui ai pas pardonné la naissance, en songeant surtout que lui et monsieur son père ont été cause de notre exhérédation. Le duc a tout donné à son cousin, dans sa furie, et madame de Clavières n'a pas eu ce qui lui revenait de droit. Heureusement, j'y ai pourvu. Il est une chose que je ne comprends pas, je l'avoue, c'est comment Richard a accepté de cette façon le personnage qu'on lui impose, comment il ne s'est pas défendu, comment il a perdu, presque sans murmurer,

son honneur, sa fiancée, comment il va perdre même la vie, tout cela pour des crimes, — si crimes il y a, — dont il est innocent.

— Vous ne le comprenez pas, vous, Alphonse, cela ne m'étonne point, reprit cette femme avec mélancolie, vous en seriez incapable. Évidemment, lors de l'aventure de cette petite sotte paysanne, lorsque cette autre niaise, mademoiselle de Bois-Bryant, a rompu avec lui, votre mère a dû lui confier sa position et votre naissance, afin d'empêcher lentement l'éclat qui en eût été la suite. Il s'est tu, par dévouement. Madame de Clavières est morte, frappée subitement par son arrestation, c'est un grand cœur que Richard. Si vous eussiez pu m'aimer ainsi ! Dès lors, séparé à jamais de madame de Lamenerie par l'assassinat de son mari, privé de sa mère, sa seule consolation, son dévouement est devenu une abnégation complète, il a fait le sacrifice de sa vie et il a tout accepté.

— C'est superbe, j'en conviens; néanmoins, qu'aurait-il pu faire ? Pour se disculper, il fallait m'accuser, il fallait perdre sa mère, il fallait aussi me tenir et faire constater notre ressemblance, je ne suis pas facile à prendre. Dans ses idées, il devait donner sa vie, plutôt que de déshonorer madame de Clavières, et j'avais bien compté là-dessus. Si elle ne fût pas morte, elle, nous étions pris. Son désir était d'anéantir son passé : que de démarches et de voyages a faits Richard pour obtenir ces précieux papiers. M. d'Hivert les lui aurait, je crois, remis, il est heureux que sa paralysie l'en ait rendu incapable.

— Et plus heureux que Prosper n'ait rien su de tout cela, il vous aurait livré. Les gens stricts dans leurs devoirs peuvent être utiles quelquefois, s'il ne gardait scrupuleusement sa clôture, il eût tout appris.

— Maintenant, Gertrude, je vais recueillir le fruit de mes peines. Pendant que tu étais à Poitiers, où tu as tout vu et où personne ne te connaissait, j'ai préparé le navire, les relais sur la route ; demain soir, je serai chez madame de Brulay, que j'aime avec passion, qui m'aime, qui me rend jaloux jusqu'à la fureur par sa sollicitude pour *l'autre*. Elle ne le voit pas, il est sous les verrous, sans cela, je l'aurais tué. Après-demain nous nous embarquons, avant huit jours nous sommes mariés en Angleterre, tu sais le reste. Je te laisse ce dépôt sacré, convaincu que tu le défendras envers et contre tout. Tiens-toi prête à agir aussitôt que je te préviendrai. Surveille les événements publics, peut-être faudra-t-il prendre un parti de toi-même et saisir le moment. Ne te préoccupe pas du bruit, va en avant, que mon seul intérêt te guide.

— Reposez-vous sur moi ; avec ceci, je le sais, vous pouvez être et vous serez duc de Chantemarne, dix fois millionnaire. Marié à une femme adorable, aussi riche que vous, il ne vous manquera rien. Vous souviendrez-vous que le premier auteur de cette fortune, de ce bonheur, est Gertrude, votre bonne, qui vous aime plus qu'il n'est permis d'aimer, lui donnerez-vous un peu de votre cœur, en reconnaissance ? répondez.

— Certainement. Je vais te dire adieu, je pars dès l'aube, et...

— Je serai là. Hélas ! je recueille ce que j'ai semé. On dit, avec raison, que je suis méchante, pourtant, je vaux mieux que vous. J'admire votre frère, qui est un ange, et vous ne savez que le bafouer. Ah ! pourquoi ne lui ressemblez-vous pas de cœur autant que de visage !

— Si je lui ressemblais, Gertrude, je ne t'eusse pas aimée comme tu veux l'être de celui que tu regardes comme ton fils; il y a trop loin d'un être de cette espèce à toi, ma pauvre fille. Ne te plains donc pas, achève ton œuvre, tu y trouveras ta récompense dès ce monde. C'est plus que tu n'as le droit d'espérer, justice te sera rendue dans l'autre. Donne-moi une lumière, je vais me coucher. C'est ma dernière nuit de liberté, je prends ensuite une chaîne qui m'est chère, mon existence va changer. Vienne la révolution, on parlera de moi, et tu en seras fière, car c'est toi qui m'auras conduit là. Bonsoir, ma bonne, bonsoir.

— C'est tout?

— Bonsoir, ma mère, puisque cela te rend si heureuse.

— Ah ! quand vous m'appelez ainsi, il me semble que je suis en effet votre mère et cela me console de tout.

Alphonse la quitta et bientôt la maison fut plongée dans un repos complet. Cependant, ni le jeune homme, ni la vieille femme ne purent fermer l'œil. Gertrude,

bien qu'elle fût d'une mauvaise nature, avait trop vécu près de l'excellent M. d'Hivert, pour ne pas apprécier la différence du bien au mal. Quelque chose murmurait en elle, en songeant à cet enfant, dont elle avait, par une tendresse mal entendue, développé les mauvais penchants, qu'elle avait lancé dans le monde sans le garantir de ses dangers, de ses entraînements, et qui était devenu un scélérat sous ses auspices.

— Dieu nous punira tous les deux, se disait-elle.

Quant à lui, l'ambition, l'amour, la soif de l'or, lui tournaient la tête. Ses rêves dorés le transportaient, il se croyait au comble des honneurs, adoré d'Aurore ; désormais, il n'avait rien à craindre, la pauvre victime sacrifiée pour lui acquitterait tout. Il ne lui donna même pas un regret et ne vit dans son frère qu'un instrument consacré à son triomphe. Sa naissance l'avait frustré, pensait-il, sa mort lui rendrait ce qu'il avait perdu.

C'est ainsi que ce noble esprit entendait la justice.

Le lendemain il se mit en route, en faisant de longs détours pour n'être ni vu, ni soupçonné. Gertrude, le chanoine, les bons frères lais, l'asile heureux de son enfance, ne lui coûtèrent pas une larme en les abandonnant. Gertrude le suivait de l'œil et sanglotait, il ne se retourna même pas.

On sait comment il arriva à Poitiers et comment, au moment où il se croyait au comble de ses vœux, il fut frappé par la vengeance divine qu'il avait trop méritée.

XVII

ÉPILOGUE

Lorsque la femme de chambre infidèle avait fait prévenir Bastille de l'arrivée du chevalier, le premier mouvement de l'agent en chef fut de courir à la prison. Il éveilla le geôlier, et tous les deux, sous un prétexte quelconque, montèrent à la chambre de Richard, où ils le trouvèrent parfaitement endormi.

— C'est bien, dit le vieux routier, voilà le mystère, j'en tiens enfin le nœud. Veille sur celui-ci comme sur ta vie, qu'il ne s'échappe pas. Je cours à l'autre.

Il avait tout préparé, comme on l'a vu, il lui suffit d'un coup d'œil jeté sur le véritable assassin pour deviner le reste.

— Quelle ressemblance ! se dit-il. Comment Dieu permet-il une chose semblable ? Le pauvre garçon là-bas est un miracle de vertu et de noblesse ! il sortira de là, il aura la fortune, il aura sa maîtresse, ou j'y perdrai mon nom.

Les magistrats venaient d'arriver, Bastille les conduisit dans une chambre particulière de l'auberge, après qu'ils eurent constaté la blessure de celui qui leur fut présenté comme le chevalier de Clavières, et que le docteur eut répété devant eux l'arrêt qu'il avait prononcé.

— Dieu soit loué ! il ne montera pas sur l'échafaud.

C'était la première pensée de tous.

— Messieurs, dit Bastille, aussitôt qu'ils furent réunis, il s'agit maintenant de réparer une grande injustice. L'homme qui expire à côté de nous n'est pas celui que vous avez condamné, pourtant c'est le véritable assassin. Je n'en ai pas de preuves, mais j'en suis sûr. Je l'ai fouillé moi-même, je n'ai trouvé sur lui que de l'or, beaucoup d'or, que voici, et ces tablettes. Toutes les notes sont écrites en chiffres, qu'il me sera facile de découvrir ; avec un peu d'étude, nous avions la clef universelle chez M. de Sartines. Maintenant, je vous remets l'affaire, monsieur le procureur général, et des lettres qui pourront l'éclairer. Je suis à votre disposition pour les recherches, j'ai hâte de faire luire la vérité.

— Mais, Bastille, c'est un roman que vous nous racontez là.

— M. le procureur général, veuillez me permettre de vous accompagner à la prison, vous y verrez le chevalier de Clavières, dans son lit, comme je l'ai vu moi-même.

— Messieurs, dit M. de la Mazière, en ouvrant la porte, mille pardons de vous interrompre; mais,

contre mon attente, le blessé semble vouloir revenir à lui, il murmure quelques paroles, que vous seriez peut-être bien aises d'entendre.

Les magistrats se hâtèrent de retourner près du mourant. Il ouvrit un œil en les apercevant, un sourire passa sur ses lèvres.

— Ah! balbutia-t-il, vous voudriez bien me faire parler, mais vous n'aurez pas un mot.

Il se retourna avec peine et, à partir de ce moment, il ne lui échappa pas une plainte, bien qu'il fût à l'agonie. La puissance de sa volonté survivait à tout.

Le procureur général voulut essayer d'un dernier moyen, il envoya chercher Richard à la prison. En l'apercevant, Pierre, qui se désespérait de l'avoir tué, resta anéanti. Il comprit cependant bien vite qu'ils étaient deux et sa joie ne fut pas mince, il avait un grand remords.

En apercevant son frère, qu'il n'avait jamais pu voir, malgré toutes ses tentatives, le chevalier devint d'une pâleur livide. Il se contint néanmoins.

— Connaissez-vous cet homme, qui vous ressemble si étrangement?

— Non, monsieur.

— Vous ignoriez son existence? dit un juge.

Richard hésita.

— Oui, monsieur, absolument, répondit-il.

Le mourant tournait vers lui un œil scrutateur et ne prononçait pas un mot.

— Connaissez-vous monsieur? dit le procureur général.

Alphonse fit un effort suprême.

— C'est mon frère, balbutia-t-il, bien qu'il me renie.

— Malheureux ! murmura le chevalier en s'agenouillant, taisez-vous et je vous pardonne, pour elle et pour moi.

Un sourire ironique passa sur les lèvres du moribond.

— Je n'ai pas besoin qu'on me pardonne, continua-t-il de même, j'ai lutté, j'ai été vaincu, voilà tout.

L'abbé essaya quelques mots de consolation et de miséricorde. Il l'interrompit par un cri affreux, et le repoussa.

Quelques minutes après il était mort.

Bastille découvrit le secret des chiffres et apprit ainsi le nom du prieuré, celui de Gertrude ; la culpabilité d'Alphonse devint pour lui une certitude, par les instructions qu'il laissait à sa complice. Il partit sur-le-champ, suivi d'une force imposante. Après des informations prises dans le village, sur le personnel du canonicat, il se présenta à Gertrude comme envoyé par son fils, et lui montra les tablettes pour preuve. Elle l'interrogea longtemps et flaira un piége. Bastille, impatienté, jeta le masque et dénonça la capture de son nourrisson.

— Il dépend de vous maintenant de le sauver, ajouta-t-il, avouez ce que vous savez, sinon il est perdu ; quant aux papiers, je m'en empare, au nom du roi, il n'y a plus rien de caché pour nous maintenant.

La servante refusa obstinément, enfin elle se laissa

vaincre par le spectacle présenté à son imagination, *son fils* torturé d'abord, montant ensuite sur l'échafaud. Elle raconta tout. Son témoignage, donné devant plusieurs personnes, ne pouvait plus laisser aucun doute. On lui fit lire tout haut ce que renfermaient les tablettes, la version de l'agent était complétement conforme à celle-là. Alphonse s'était vendu lui-même, par ses recommandations à cette femme, pour qui il n'avait rien de secret.

Cependant, comme on désirait surtout éteindre la procédure, et qu'elle n'avait été que confidente du crime, elle ne fut point inquiétée. En apprenant qu'on l'avait trompée, elle faillit mourir de rage et de colère. Après quelques mois de langueur, elle s'éteignit. Son âme était déjà partie avec celle d'Alphonse. Le bon chanoine lui survécut peu, il mourut ignorant que son élève ne s'était pas repenti.

Sur les prières instantes de Richard, on ne donna à l'assassin que le nom porté par lui jusque-là. Bien que, d'après la loi, il eût tous les droits à celui de Clavières, puisqu'il était né dans le mariage, il n'en fut fait aucune mention. On rejeta sur le hasard la ressemblance extraordinaire qui avait causé l'erreur des témoins et des juges. Quelques esprits chicaniers s'étonnèrent, il est vrai, que le chevalier eût accepté sa condamnation sans protester et sans se défendre ; on rejeta sa patience sur le dérangement de ses facultés, causé par les chagrins et par l'injustice dont il était victime.

D'ailleurs, comme le parlement, en robes rouges,

toutes chambres assemblées, prononça sa réhabilitation, personne n'eut rien à dire. Le premier président était cette fois dans son droit, il en usa. Déjà la révolution pointait à l'horizon et s'introduisait jusque dans ce corps si sévère et si attentif à la conservation de ses usages. Il les avait violés en présidant la chambre criminelle, qui ne devait être conduite que par un président à mortier. C'était une énormité que vingt ans auparavant il ne se fût pas permise.

Ni le baron de Clavières, ni le public, ne surent jamais la vérité sur cette histoire. On fit mille commentaires, mais on ne put que supposer, l'autorité employa tous les moyens pour éteindre le bruit. Elle y réussit, le temps et la révolution aidant. On eut autre chose à penser.

Madame de Brulay apprit seulement ce qu'elle devait savoir, elle avait été dupe d'un intrigant, et le véritable Clavières ne lui devait que du respect. Elle alla d'abord cacher sa honte et ses regrets dans une de ses terres. Puis elle oublia et revint à Paris, où elle se consola tout à fait dans la société du citoyen Égalité et de sa cour. Elle n'émigra pas, bien entendu, et paya de sa vie, comme ses amis, les exaspérations de ses principes. Elle monta sur l'échafaud, avec beaucoup de courage.

Geneviève se donna tout entière à ses pieux devoirs, la révolution respecta les hospitalières; elle ne mourut qu'en 1822, aimée et vénérée de tous.

Le comte de Bois-Bryant et sa fille quittèrent la France dès 89. Carrachi les entraîna à Florence. Plus

prévoyants que beaucoup d'autres, ils réalisèrent une forte somme et vécurent dans l'aisance à l'étranger. Richard vint les rejoindre, et Radegonde et lui trouvèrent enfin la récompense de tant de douleurs, si noblement supportées. Ils se marièrent, M. de Bois-Bryant les conduisit à l'autel. Julienne ne les avait pas quittés.

L'abbé Raymond n'abandonna pas son troupeau dans la tourmente. Il eut le bonheur d'échapper à la persécution et s'éteignit plein de jours, après le retour de la paix et le rétablissement de la religion.

SOUVENIRS DE JEUNESSE

— FRAGMENTS DE MÉMOIRES INÉDITS —

I

Les impressions de la jeunesse de ce temps ne ressemblent guère aux nôtres. J'étais, un été, dans un château où l'on s'amusait beaucoup, disait-on; j'y faisais des observations très-suivies, sans rien dire, et je me demandais, à part moi, si c'était bien là les petits-fils et les petites-filles de ceux que j'avais connus autrefois, et dont la gaieté ressemblait si peu à la leur.

Parmi les hôtes de ce manoir se trouvait une chanoinesse, une comtesse Sophie de Leipnick. Je l'avais

rencontrée autrefois, bien que je fusse plus âgée qu'elle, et je la retrouvai avec le mélancolique bonheur des souvenirs devenus des regrets. Appartenant à une grande famille d'Alsace, à une famille chapitrale, ses parents, émigrés de très-bonne heure, se fixèrent en Allemagne, et ne revinrent même pas en 1815. Ils habitaient cette adorable ville de Fribourg-en-Brisgau, à peine éloignée du Rhin; ils pouvaient donc voir à leurs affaires dans les deux pays sans beaucoup de dérangement.

N'ayant presque rien conservé de leur fortune, si ce n'est trois fils et deux filles à élever et à établir, les fils prirent du service en Autriche, la fille aînée se maria ; la plus jeune, Sophie, déclara qu'il y avait encore des chanoinesses en Bavière, et qu'elle serait chanoinesse. Elle avait tous les quartiers voulus ; on se mit en campagne et, après quelques démarches, elle fut admise au chapitre de Blacksberg, qui n'existe plus aujourd'hui.

Bien lui en prit de se faire titrer madame la comtesse, sans tenir ce titre d'un mari dissipateur et bourru, ce qui arriva à sa sœur. La pauvre femme succomba, après une vie de douleurs et de sacrifices; elle laissa une petite fille, qu'elle recommanda à la comtesse Sophie. Celle-ci l'emmena avec elle, du consentement de son père, qui lui en fit volontiers l'abandon, dans le but de s'en débarrasser.

La jeune Odette s'attacha à sa tante comme elle se fût attachée à sa mère; elles vécurent heureuses et tranquilles à Blacksberg. La comtesse Sophie dési-

rait laisser sa prébende à l'orpheline, mais la Providence en ordonna autrement : le chapitre fut supprimé.

En même temps, comme si le dédommagement devait être à côté de la blessure, un parent éloigné, puissamment riche, mourut sans enfants et institua mademoiselle Odette d'Eysheim sa légataire universelle.

C'étaient cent mille livres de rentes, à peu près, qui tombaient dans le berceau de la petite fille. Sa tante, instituée sa tutrice, n'ayant plus de liens qui la retinssent en Bavière, s'établit à Paris, afin de donner à l'héritière une éducation digne de sa fortune et d'en faire une des personnes les plus accomplies de l'Europe.

Ce fut ce qui arriva.

J'avais connu la comtesse Sophie à Munich, où elle passait souvent ses hivers. Nous étions en correspondance ; je fus une des premières personnes qu'elle vit en arrivant, et elle se fit présenter par moi dans la société de l'ancienne cour ; sa naissance l'y rattachait, elle l'avait fréquentée dans son enfance : on l'accueillit parfaitement.

Madame de Leipnick avait été plutôt belle que jolie ; sa taille, trop élevée, trop masculine, était dénuée de grâce : elle plaisait cependant par sa belle carnation et son teint de lis et de roses. Elle n'avait pas manqué d'adorateurs, dont un surtout avait eu bien des chances de réussir ; s'il se fût positivement déclaré, la comtesse ne fût pas entrée au chapitre, et

peut-être le dépit d'un silence si obstiné fut-il pour beaucoup dans sa résolution.

Les hommes sont étranges : mademoiselle de Leipnick n'eut pas plutôt quitté Fribourg, que le marquis d'Anville la regretta. Il se mit en route pour la Bavière, espérant arriver assez tôt pour la détourner de son projet ; mais elle avait réfléchi en route, et, quand elle le revit, elle lui déclara tout net qu'il s'y prenait trop tard, qu'elle se sentait plus de vocation que jamais au canonicat, et qu'elle ne se marierait point.

— Madame, rien de plus facile que d'obtenir la dispense de vos vœux.

— Je n'en doute nullement, monsieur ; cela ne m'empêchera pas de les tenir.

— Quoi ! vous ne vous laisserez pas toucher par mon désespoir ?

— Il me semble un peu bien tardif, votre désespoir, monsieur ; je suis rassurée, vous n'en mourrez pas.

Elle était aussi fantasque, aussi entêtée que lui, et ne voulut pas céder. Il ne céda pas davantage et s'intitula son chevalier.

— Tant qu'il vous plaira, répliqua-t-elle ; entrez comme profès dans quelque commanderie de Malte. Chevalier et chanoinesse, volontiers ; mais marquis et marquise, non !

Depuis ce jour, et pendant un grand nombre d'années, ces deux êtres restèrent dans la même situation, sans que jamais personne eût pensé à médire de

cette union étrange, tant leur innocence était évidente. Le marquis répondait à tout le monde :

— J'attends sa décision ; je l'épouserai dès qu'elle y daignera consentir.

Elle, de son côté, répondait à ceux qui lui vantaient cette fabuleuse constance :

— A son aise ! je l'épouserai devant le Père éternel, pas avant ; encore faut-il qu'il ne m'ennuie pas trop dans ce monde-ci.

Madame de Leipnick avait de l'esprit, un peu détraqué, mais elle en avait. Elle était bonne, sûre, honnête, pleine d'excellentes qualités; seulement elle ne souffrait pas la contradiction. Il fallait lui obéir avant tout et malgré tout. Le marquis se rebiffait quelquefois : il secouait sa chaîne, mais ne la rompait pas ; il n'en sentait que mieux la puissance et la force, et se repliait en gémissant pour reprendre sa place aux pieds de sa beauté.

Quand Sophie vint à Paris, le marquis était dans un de ses accès de révolte, il ne l'y suivit pas. Après quelques semaines d'absence, il dut s'avouer que sans elle Munich était odieux, et que la patrie, renforcée des sentiments qu'il prodiguait à l'ingrate, avait mille fois plus de charmes.

Il se disposait à la rejoindre, lorsqu'une traîtreuse attaque de goutte, dont il était atteint depuis sa jeunesse, le cloua sur son lit pour plusieurs mois.

Pendant ce temps, madame de Leipnick s'établissait ici et changeait entièrement sa vie. Elle s'aperçut avec surprise que le marquis y tenait bien peu de

place; et, de même qu'à son départ d'Alsace, elle s'était consolée de son peu d'empressement, de même elle se consola de leur séparation, à ce point qu'elle ne répondit même pas à ses lettres de désespoir.

De quoi le marquis s'irrita, et, pour en finir, dès qu'il fut guéri, il se maria avec une veuve assez riche qui l'avait soigné. La comtesse en devint furieuse, car si elle avait aimé en sa vie, assurément c'était M. d'Anville.

Elle le regretta; elle eût volontiers porté son deuil; elle ne tarissait pas sur ses qualités, sur son dévouement.

— Ah! s'écria-t-elle, je ne retrouverai jamais un pareil ami!

En effet, elle n'en retrouva plus : ces amis-là restent aux vieilles femmes quelquefois, quand ils les ont bien aimées, mais elles n'en font point de nouveaux.

Les années se passèrent. Odette grandit, elle devint adorable, et elle fut d'autant plus adorée que ses perfections rayonnaient autour de cent mille livres de rentes. Elle fut demandée en mariage dès l'âge de douze ans, et depuis lors il se présenta au moins un solliciteur chaque jour.

Sa tante lui transmettait les propositions, avec les notes à l'appui, et la jeune fille refusait toujours.

— Ma tante, disait-elle, je n'épouserai qu'un homme dont je serai très-aimée et qui me plaira.

— Alors, mon enfant, allons-nous-en à la cam-

pagne, déguisons-nous en bergères et plaçons-nous, comme Don Quichotte et Sancho Pança, au bord des routes, pour chercher des aventures.

Elle parlait presque sérieusement. Son petit coin de folie se renflammait; elle n'avait point eu de roman pour son compte, elle eût volontiers joué un rôle dans celui de sa nièce.

Les princes et les héritières ont toujours eu la trompeuse envie d'être aimés pour eux-mêmes, sans le secours de leur couronne ou de leur argent.

Les choses en étaient-là lorsque je rencontrai la comtesse et sa nièce, au château de Frelaye, chez une de nos amies communes. Odette avait toute la société et tout le voisinage mâle à ses pieds; il n'était point de charmes à comparer aux siens, on s'arrachait ses sourires, elle faisait des heureux rien qu'avec un seul mot, et l'on prenait le moindre regard pour des espérances.

J'assistai très à mon aise à la chasse aux écus, je remarquai avec joie qu'Odette était infiniment plus raisonnable que sa tante.

Celle-ci ne m'avait pas parlé depuis des années de son ancien adorateur, lorsqu'un matin elle entra dans ma chambre en roulant une lettre dans ses doigts. Elle était fort rouge et me sembla émue.

— Ah! madame, me dit-elle, vous ne devineriez jamais quelle visite nous allons recevoir.

— C'est possible, madame.

— Une très-ancienne connaissance de toutes deux. Cherchez bien.

Le marquis d'Anville était si loin de ma pensée que je n'y songeai pas.

— Vous pouvez jeter votre langue aux chiens, car vous ne devinerez point. Eh bien, ma chère, c'est le marquis !

— Le marquis? quoi ! le marquis d'Anville? Et d'où sort-il? Que vient-il faire ici?

— Il est veuf et il vient...

— Vous épouser, je gage ! Il sera temps.

— Non, madame, il ne vient pas m'épouser, ou, s'il le veut, il le voudra tout seul ; il vient me voir et me présenter son fils.

— Ah! il a un fils?

— Un fils adoptif, s'il vous plaît, le fils de sa femme, jeune, beau, riche, de bonne maison, juste ce qu'il faut à Odette. J'ai déjà mis dans ma tête qu'ils seront unis.

— Vous allez un peu vite, ce me semble.

— Pas du tout, cela doit être ainsi. Nous nous aimions, ils doivent s'aimer. Cela coule de source.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Combien y a-t-il de temps, ajoutai-je, que vous avez reçu cette nouvelle?

— Par le courrier, il y a une demi-heure à peine.

— Vous allez vite en besogne, comtesse Sophie, et c'est affaire à vous.

— En vérité, madame, vous ne comprenez rien à la Providence; permettez-moi de vous le dire. N'est-il pas singulier que madame de X..... soit parente de M. d'Anville, que nous soyons chez elle juste au mo-

ment où il y va venir, et que ma nièce ait été si difficile jusqu'ici? Elle s'est gardée pour celui que le destin lui réserve : c'est écrit là-haut.

— Comtesse, vous êtes splendide; vous joueriez à merveille le rôle de ma tante Aurore.

Elle s'en alla en colère, et j'admirais en moi-même cette idée fixe depuis quarante ans peut-être. Parce qu'elle avait aimé le marquis d'Anville, il devait être arrêté dans le ciel que sa nièce épouserait le fils de sa femme, et rien ne pouvait empêcher ce mariage-là.

Je la retrouvai au déjeuner, superbe et préoccupée; elle semblait porter le monde sur ses épaules et ne put s'empêcher de parler de M. d'Anville à tous les convives. Elle l'annonça comme un phénix.

— Et quel bel homme! poursuivait-elle, il n'y a pas un de ces messieurs qui puisse lui être comparé; vous verrez.

Je me pris à sourire.

— Il était beau, en effet, ma chère; mais, si je calcule bien, le marquis doit avoir quelque soixante-huit ans, et c'est le bel âge pour plaider, comme dit Chicaneau à la comtesse de Pimbêche; pour plaire, c'est autre chose.

— Croyez-vous qu'il soit si vieux? demanda-t-elle.

— Eh! eh! nous ne sommes pas beaucoup plus jeunes.

— C'est vrai, répondit-elle avec un ton de découragement. Ah bah! il a son fils, il ne nous en faut pas davantage.

Elle se consola avec cette puissante réflexion.

Au moment où nous sortions de table, un domestique annonça à la maîtresse du logis que le marquis d'Anville arrivait à l'instant.

La comtesse se hâta d'arranger la coiffure de sa nièce, puis elle jeta, pour son propre compte, un coup d'œil au miroir.

II

Nous vîmes entrer un vieillard de haute mine, et nous regardâmes en vain derrière lui; il était seul, ce qui fit froncer le sourcil à la comtesse Sophie. Je craignais qu'elle ne fît quelque extravagance à l'aspect de son ancien esclave; à ma grande surprise, elle se tint parfaitement à sa place, se contentant de murmurer entre ses dents :

— Ah! qu'il est changé, mon Dieu!

Il l'était, en effet, et plus qu'elle. La nature de sa beauté robuste l'avait conservée; jeune, elle avait l'air d'une amazone; vieille, elle ressemblait à un garçon d'un certain âge vêtu en femme pour une farce de carnaval; mais, assurément, elle ne portait pas la soixantaine passée de son extrait de naissance.

Le marquis, au contraire, tout frais et rose à vingt ans, s'était ridé outre mesure; sa figure poupine ne

gardait plus rien d'autrefois que la distinction et une sorte de vivacité tempérée par la réflexion et la finesse. On se disait :

— Il a dû être joli, il ne l'est plus ; c'est une vieille rose bien fanée et dont le parfum subsiste néanmoins.

Ceci rend précisément l'image que je veux présenter.

Après les premiers compliments, les yeux du marquis firent le tour de la salle et s'arrêtèrent insensiblement sur chacun de nous. Il me vit d'abord, j'étais la plus près, puis il aperçut Odette et son œil étincela : il y avait encore quelque chose dans ce vieux cœur pour la beauté. Ensuite, madame de Leipnick, droite comme toujours, lui apparut derrière sa nièce. Elle pâlit et il resta parfaitement impassible.

— Allons! me dis-je, elle a des souvenirs et lui de la rancune, la partie n'est pas égale. Nous verrons bien.

— Mais, dit madame de X....., qui attira forcément l'attention du marquis, où donc est monsieur votre fils ?

— Il est resté chez un de ses amis, où il avait trouvé une excellente hospitalité cet hiver à Paris, chère madame. Cet ami est votre voisin ; le baron m'a demandé la permission de s'arrêter quelques jours à son château ; j'ai pour habitude de céder aux désirs de son âge, surtout lorsqu'ils ne sont pas trop déraisonnables ; j'ai consenti, il me rejoindra bientôt.

— J'espère que ce sera bientôt, en effet, et que nous saurons vous retenir tous les deux le plus longtemps possible. Nous avons ici de jolies femmes et des femmes d'esprit. Parmi celles-ci, il en est que vous connaissez depuis longtemps, je n'aurai pas besoin de vous présenter à elles. Regardez autour de vous..... votre cœur vous dira.....

— Qu'il a ici de bonnes amies, interrompis-je, voyant que l'excellente femme nous conduisait, malgré ses parfaites intentions, sur un terrain dangereux.

Je m'avançai, il en fit autant, il prit ma main et la baisa.

— Ah ! comtesse, me dit-il, vous me comblez par un pareil accueil.

Jusque-là, rien pour Sophie; elle le sentit vivement et elle le força à la regarder d'une façon qui, — pour elle, — n'était pas trop maladroite. Elle frappa doucement de son éventail l'épaule de sa pupille.

— Odette, poursuivit-elle, voici M. le marquis d'Anville, un ancien ami de vos grands parents, dont vous avez entendu parler si souvent depuis votre enfance.

Cette manière de le présenter, alors qu'il ne l'avait pas même saluée, avait une certaine crânerie, — passez-moi le mot, — digne des exploits de sa jeunesse. M. d'Anville était trop bien élevé pour n'y pas répondre.

— Ah ! madame, s'écria-t-il, quelle aimable indulgence ! Quoi ! vous daignez..... je n'osais pas.....

— Vraiment! vous êtes bien différent d'autrefois; alors, vous osiez tout.

— Eh! madame, j'ai vieilli, j'ai acquis de l'expérience, je suis devenu timide.

— Vous êtes plutôt devenu adroit, cher marquis.

Il me regarda d'un œil, après cette remarque qui m'échappa.

La comtesse était sur les charbons; j'étais sûre qu'elle n'en sortirait complétement que par un coup d'État: elle n'y manqua point.

— Enfin, marquis, ajouta-t-elle, il faut en finir. Vous avez oublié notre jeunesse. Vous me gardez rancune de mes cruautés, c'est mal. Ces choses-là, vues à distance, n'ont pourtant rien de désagréable. On ne tourmente que ceux qu'on aime.

— Je ne suis pas très-convaincu de cette vérité-là, madame; néanmoins, ne me faites pas l'injure de croire que j'aie rien oublié de mes belles années; elles sont trop précieuses pour qu'on n'en conserve pas le souvenir.

— Vraiment!

— Ah! madame, c'est si beau d'avoir vingt ans! Ne le trouvez-vous pas?

— Marquis, ne dites pas de ces choses-là devant ma nièce; elle ne se consolerait pas de les perdre, ces vingt ans.

— Comtesse, fis-je, est-ce qu'elle suppose même qu'elle les perdra?

— La jeunesse est un bien dont on ne connaît le prix que quand on ne l'a plus.

Je retrouvai l'ancien caractère de madame de Leipnick ; il n'avait rien perdu de son étrangeté. M. d'Anville lui répondait, elle n'en voulait pas davantage ; elle était désormais sûre de lui, elle le croyait du moins. Ses craintes se dissipaient, elle voyait le mariage de sa nièce conclu, elle en arrangeait dans sa tête les péripéties et les surprises, sa physionomie resplendissait de joie ; le marquis ne perdait rien de son calme ironique et de sa parfaite tenue de gentilhomme d'autrefois.

Nous nous étions assises, il restait debout. Odette le regardait avec cette attention moqueuse que les jeunes gens accordent à ceux qui les ont précédés dans la vie, s'ils n'ont pas pour eux un attachement ou un respect très-profond.

— Quoi ! c'est là ce qu'ils étaient ? pensent-ils, ah ! comme nous avons tout perfectionné !

— Marquis, reprit la chanoinesse, ma nièce me ressemble beaucoup, ne trouvez-vous pas ?

— Madame, permettez-moi de n'être pas de cet avis ; votre beauté était plus..... majestueuse.

— Vous allez voir qu'il niera même ce qu'il a adoré jadis !

Je lui poussai le coude, elle ne songeait plus qu'Odette fût présente ; mais elle ne se déconcertait pas pour si peu.

— Où donc est le baron de Stettin ? N'arrivera-t-il pas bientôt ?

Ceci était clair, le marquis n'était pas homme à le méconnaître, il parut vouloir trancher dans le vif.

— Mon fils — et il appuya sur ces mots, — mon fils ne sera pas ici avant huit jours, madame ; il y restera fort peu et partira pour Dieppe, où il a un rendez-vous avec une famille allemande.

— Quelque fiancée, sans doute ? demanda-t-elle d'un air de vinaigre.

— Peut-être. Je tâcherai qu'il ne suive pas ma route et qu'il se marie plus tôt.

C'était décidément la guerre, et j'en gémissais pour la vicomtesse. Elle avait si bien compté qu'il en serait autrement !

— Ah ! vraiment ! il compte se révolter ! il se croit sûr de son fait parce qu'il m'en veut, il se réjouit de cette vengeance. C'est un niais, comtesse ; il m'aime encore, sans cela il m'eût pardonné. Je le remettrai à mes pieds, vous le verrez m'implorant, ce sera délicieux, nous nous amuserons beaucoup.

J'en doutais. Pourtant sa remarque était juste, et le marquis n'en était pas pour elle à l'indifférence ; dès lors la racine de l'amour existait encore, il pouvait revenir.

Deux ou trois jours se passèrent dans la même situation. Le dimanche ariva ; nous entendîmes la messe à l'église du village. En sortant, M. d'Anville et la comtesse se trouvèrent auprès l'un de l'autre. Ils causaient de choses indifférentes et marchaient lentement ; rien ne semblait moins apprêté que cela. Je vis tout à coup le bras de Sophie se glisser sous celui de son ancien adorateur, et, sans faire semblant de rien, elle l'entraîna vers une allée ombreuse qui

rejoignait le château en faisant un long détour à travers le parc.

Personne, excepté moi, ne s'en aperçut ; la joyeuse société avait marché vite, nous formions tous les trois l'arrière-garde. Je rentrai donc seule avec mon petit chien, réfléchissant au pouvoir des longues habitudes, même rompues, et me demandant si M. d'Anville saurait rattacher le soir sur son visage, le masque d'indifférence parfaite qui m'avait presque trompée tout d'abord.

Plusieurs fois dans la journée, Odette me demanda si j'avais vu sa tante.

— Quoi ! dis-je, elle n'est pas rentrée ! Elle fait une longue promenade, sans doute; ne vous inquiétez pas.

A six heures, la chanoinesse reparut triomphante ; elle ne touchait pas la terre, je la vis ouvrir ma porte comme portée sur un rayon.

— Ma chère, nous avons causé sept heures dans le pavillon du bois. Sept heures ! Il m'aime encore, il ne dépend que de moi de l'épouser, il me l'a formellement avoué. Il est venu ici pour me voir, uniquement. Vous en seriez-vous doutée ?

— Non, certes.

— Et moi j'en étais certaine. Néanmoins, j'y regarderai à deux fois ; il a acquis des manies, et puis il aime trop son beau-fils, c'est qu'il a aimé sa femme, et je n'entends pas qu'on m'ait trompée.

La pauvre extravagante appelait cela de la justice !

Le marquis me parut moins épris qu'elle ne l'an-

nonçait, quand nous nous retrouvâmes. Il avait sans doute changé de manières et ne cachait pas son retour vers le passé, mais il n'y mettait pas une grande ardeur; elle me sembla plus entraînée que lui.

En revanche, Odette était rêveuse et ne parlait presque pas. Elle rêvait, car ce n'était pas de la tristesse, rien ne se ressemble moins, c'était plutôt du bonheur. Pourquoi? Quand les jeunes filles rêvent, elles ont toujours pour cela des raisons qu'elles ne disent pas : le grand art de la mère, c'est de les deviner; sa tendresse lui en apprend les moyens. Mais Odette n'avait pas de mère!

Ainsi que je l'ai dit, beaucoup d'adorateurs l'entouraient, mais elle ne montrait pour eux que de l'indifférence; elle les écoutait comme une personne qui pense à autre chose; évidemment, ils ne troublaient pas son repos. C'était donc un autre motif. J'en fis l'observation à la vicomtesse, elle me répondit en riant :

— Bah! nous avons toutes été ainsi. Vous avez oublié votre jeunesse. C'est l'idée du mariage qui la tourmente, cela se passera.

— Je n'ai jamais été qu'enfant et femme; je ne connais pas cela.

— Je le connais, moi! répliqua-t-elle avec un gros soupir.

Le marquis avait beau résister, il reprenait son joug, je le voyais bien; il ne quittait guère Sophie, et celle-ci lui parlait maintenant sans feinte de ses projets de mariage; il résistait un peu.

— Elle a cent mille livres de rentes ! disait-elle.

— C'est superbe, mais si elle ne veut point de lui.

— Par exemple ! Votre beau-fils !

— Ce n'est pas une raison, comtesse.

— Vous assurez qu'il est beau et spirituel au possible, qu'il est excellent.

— Sans doute, pourtant elle peut très-bien n'être pas de mon avis.

— Mon cher marquis, vous ne connaissez pas Odette. Je l'ai si bien élevée ! Je lui ai donné de la raison, de l'obéissance, de la réflexion ; elle me cédera.

— Vous avez toujours été si bonne, comtesse Sophie ! Vous donnez même ce que vous n'avez pas.

— Impertinent !

Après dix conversations de ce genre, la comtesse s'ingénia d'aller aux preuves : elle manda sa pupille et, sans précaution oratoire, elle lui annonça qu'elle avait arrangé un mariage pour elle !

J'étais présente, elle l'avait exigé, afin de donner plus de solennité à la chose.

Odette baissa la tête et rougit ; le symptôme était douteux.

— Le baron de Stettin n'est pas aussi riche que vous, ma chère, mais il aura bien un jour trente mille livres de rentes. Il est d'une noblesse antique et glorieuse, des premiers barons chrétiens, de ceux qui, comme le baron de Montmorency, dédaignent les duchés et les princeries. Répondez donc, cela vous convient-il ?

— Mais, ma tante, je ne puis ainsi tout à coup. ... je ne le connais pas.

— Vous pouvez, vous devez vous en rapporter à moi, je suppose.

— Mais, ma tante..... vous ne le connaissez pas non plus.

Cet argument eût été sans réplique pour une autre. Sophie avait réponse à tout.

— Je connais son beau-père, cela suffit.

— Pour vous, peut-être, mais pas pour moi! Je n'épouse pas le beau-père.

Tous ces mais-là n'étaient pas rassurants pour le candidat.

— Finissons-en, ma nièce. Vous n'aimez personne, je suppose?

La jeune fille rougit davantage et répondit « non », d'un ton qui signifiait « oui ». Je devins plus attentive. Sophie n'y entendit rien.

— Eh bien, si vous n'aimez personne, vous l'aimerez. Tout est pour le mieux.

La nièce secoua la tête d'un air de doute.....

— Je ne saurais aimer d'avance..... ni si vite.

— Vous êtes une ignorante, ma chère; l'amour vient comme un coup de foudre.

— Chère comtesse, l'amour n'a jamais été chez vous que l'esprit de contradiction, vous ne sauriez juger ces questions-là. Voulez-vous mon avis? je vais vous le donner : Odette a quelque beau jeune homme en tête.

— Oh! madame.

— Mon enfant, vous n'oseriez l'avouer, je serai votre interprète. Il vaut mieux en pareille situation rompre la glace ; c'est fait, parlez maintenant.

— En vérité, madame, vous lui inspireriez de singulières idées qu'elle ne peut avoir. Qui ce serait-il ?

— Et moi, je vous dis qu'elle aime, demandez-le lui plutôt.

— Si elle s'en avisait !

— Eh ! eh ! vous l'effaroucherez ; laissez-moi l'interroger et vous le comprendrez bien. Voyons, mon petit cœur, continuai-je en l'approchant vers moi, soyez franche, avouez ce secret que vous avez sur les lèvres. Vous trouverez en nous toute indulgence. Vous n'avez pu faire un mauvais choix, et votre tante ne désire que votre bonheur.

— Oui, parlez, Odette, après tout..... nous verrons.

L'enfant se taisait, de grosses larmes roulaient sur sa joue et tombaient comme des perles sur ses cils baissés.

— Ma tante..... madame.....

— Quel est le héros de ce joli roman ? comment se nomme-t-il ?

— Je ne s..... je ne sais pas.

— Ah ! diable, cela devient sérieux. Où l'avez-vous connu ?

— Au bal, cet hiver, à Paris.

— Et vous n'avez jamais demandé qui il était ?

— Je ne l'ai vu qu'une fois.

Toutes ses réponses étaient faites en tremblant et d'une voix éteinte.

— Ce n'est guère, une fois ! Vous êtes, à ce qu'il paraît, de l'avis de votre tante, l'amour vient vite.

— Mais..... je l'ai retrouvé ici.

— Ici ! au château? c'est impossible.

— Taisez-vous donc, comtesse Sophie, ne m'interrompez pas. Il est au château, et vous ignorez son nom? C'est étrange.

— Il n'est pas au château, madame.

— Et où donc? à la ferme.

Je commençais à flairer quelque malotru ; c'eût été grand dommage. Je fus bientôt rassurée, elle me répondit avec un dédain superbe :

— A la ferme ! oh ! non. Je l'ai rencontré..... tous les matins, en allant dessiner..... l'île de la rivière.... il dessinait aussi, nous avons causé..... et.....

— Miséricorde ! c'est quelque artiste, un coureur de dot, un misérable, s'écria la tante, et vous n'en disiez rien ! et j'étais tranquille !

— Ma tante !.....

— Ne me parlez plus de cela. Vous aimez cet homme ! il vous aime, il a osé vous le dire et vous lui avez avoué.....

— Oh! non, ma tante, je vous assure. Il ignore.....

— Il l'aura bien vu, et il n'en doute pas. Il va vous proposer un enlèvement, soyez-en sûre, afin de me forcer la main. Ah! quelle douleur, mon Dieu ! Vous mériteriez que je vous fisse enfermer au couvent jusqu'à votre majorité, et je n'y manquerai pas

Odette fondit en larmes.

— Mon Dieu ! mon Dieu!

— Ne vous désolez pas, mon enfant, il y a remède à tout. Voyons, vous irez demain à l'île?

— Oui, madame..... si ma tante.....

— Elle n'ira pas, je le lui défends.

— Elle ira, et moi avec elle. Je saurai à quoi nous en tenir, au bout d'un quart d'heure. Il ne me séduira pas, apparemment.

— Comtesse, il n'y a point à songer à cela. Coupons court à cette folie, c'est le seul parti à prendre.

— Je ne suis pas de cet avis; songez aux conséquences.

Nous discutâmes longtemps sur ce sujet; Odette pleurait toujours, enfin je remportai la victoire. Il fut convenu que le lendemain je « surprendrais » les amoureux et que j'aurais avec l'inconnu une explication complète. Sophie eut beaucoup de peine à y consentir, mais la pauvre petite me remercia par un regard si tendre que j'en fus récompensée.

Sa tante la bouda jusqu'au soir; elle la traitait comme une fille mésalliée; son sang aristocratique allemand bouillait dans ses veines.

— Ah! si ma sœur vivait! s'écriait-elle, ce serait un enfant maudit.

Je l'apaisai de mon mieux; le marquis ne lui arracha pas un mot, elle serait morte plutôt que de lui avouer cette déchéance. J'attendais impatiemment le lendemain; quelque chose me disait que cette enfant, avec sa distinction suprême, ne pouvait aimer

un malotru. Il devait y avoir un secret sous roche. A l'heure convenue je partis, suivant à une distance convenable l'héroïne de ce charmant conte d'amour et de jeunesse. Elle marchait, le cœur palpitant, et ne touchant pas la terre.

J'aperçus de loin, à travers les arbres qui me cachaient, un fort beau cavalier, mis à ravir, comme un grand seigneur en campagne, sans recherche de mauvais goût et sans autre luxe que celui de l'élégance. Je le vis s'approcher d'elle, la saluer, lui baiser la main avec un respect de bon augure ; je n'entendis pas ses paroles, mais ses regards avaient tant d'éloquence que je devinai.

Je ne me montrai qu'après un instant, je voulus laisser la couversation s'établir. Odette seule fut embarrassée; son soupirant, assis à ses pieds sur l'herbe, ne chercha pas à s'enfuir et me fit un accueil plein de convenance. Il ne dit rien, son attitude indiquait la déférence et la soumission ; c'était en même temps celle d'un homme sûr de lui et qui n'avait rien à redouter.

Je commençai le feu par la question la plus simple et je lui demandai son nom, de par la tante de mademoiselle d'Exheim.

— Le baron de Stettin, me répondit-il en me saluant bien plus bas que la première fois.

Ce fut comme un coup de théâtre. Le visage d'Odette s'illumina, et moi je restai comme une sotte, ébahie.

— Ah ! repris-je, je comprends. C'est une comédie

jouée pour la tête folle de ma pauvre amie, à votre bénéfice.

— Mon père en est l'auteur, madame.

— Je m'en doute, il la connaît si bien! Ainsi, lorsque la comtesse arrangeait ici votre mariage, le marquis méditait de son côté ce vaudeville, auquel il ne manque que des couplets. Il nous prenait pour des marionnettes et tirait les fils à sa guise.

Les jeunes gens souriaient, ils étaient heureux!

La vieillesse est défiante. N'était-ce pas une ruse? Avions-nous là le vrai Stettin? J'y croyais à cause de ses façons, mais pourtant s'il nous trompait!

— Vous viendrez avec nous au château, sans doute? Il n'est plus besoin de mystère.

— Si vous le trouvez convenable, madame, ce sera un honneur et un bonheur pour moi.

La réponse était parfaite, il n'y avait rien à reprendre; il nous suivit, en effet. Le salon était vide quand nous y entrâmes. Excepté la comtesse, qui l'arpentait avec une espèce de fièvre, et de M. d'Anville, qui lisait les journaux, il ne s'y trouvait personne. Odette se cachait derrière moi. Le baron nous suivait, la tête levée. Sophie l'aperçut et jeta un cri.

— Madame, dis-je très-cérémonieusement, permettez-moi d'avoir l'honneur de vous présenter le baron de Stettin.

— Ah bah! fit-elle.

Elle le regarda attentivement, sans lui rendre sa révérence et sans lui parler. Puis elle se retourna vers son berger en cheveux blancs.

— N'avais-je pas raison de vouloir les marier? marquis, ne sont-ils pas faits l'un pour l'autre?

Elle ne fut pas plus déconcertée que cela; rien ne l'étonnait, je l'ai dit, si elle s'irritait facilement. Le marquis était déjà auprès d'elle.

— Vous ne m'en voulez pas, comtesse? J'ai pris le meilleur moyen d'arriver vite, en ne vous prévenant pas.

— Hum! poursuivit-elle, n'a-t-il pas donné là une mauvaise leçon à sa femme? il lui a appris à se cacher de moi. Je désire qu'elle ne porte pas ses fruits.

Pour une folle, c'était bien raisonné, convenez-en.

Est-il besoin de dire que nous allâmes à la noce?



FIN

TABLE.

Pages

FIN DE LA TABLE

Clichy. — Imp. M. Loignon, P. Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

